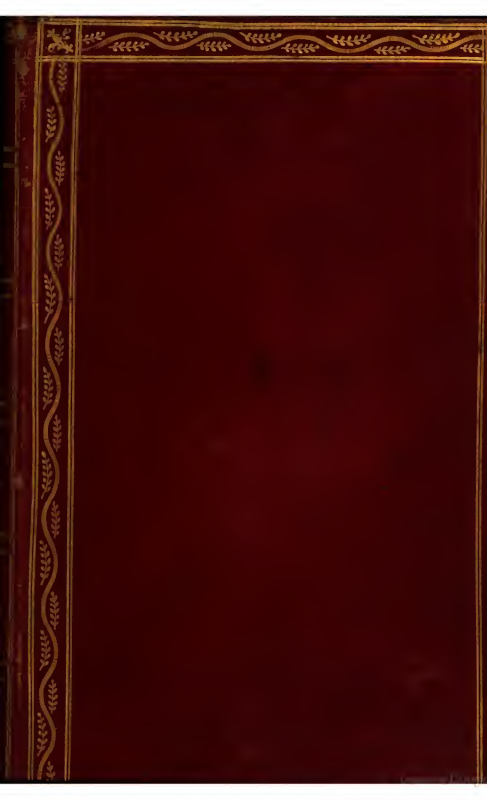



Bibliothéque de S.M.
Le Roi



NAPOLÉON

EN

PRUSSE.

Prix, 6 fr. sans gravures; 14 fr. avec grav.; 30 fr. papier vélin, avec gravures.

NAPOLÉON

EN

PRUSSE,

POËME ÉPIQUE EN DOUZE CHANTS;

ORNÉ des Portraits de LL. MM. L'EMPEREUR et L'IMPÉRATRICE DES FRANÇAIS, l'Empereur de Russie, les Rois d'Espagne, de Naples, de Hollande, de Westphalie et de Prusse;

DÉDIÉ à Son Excellence Monseigneur Michel-Louis-Étienne Comte REGNAUD DE SAINT-JEAN-D'ANGELY, Ministre d'État, grand Procureur-général de S. M. I. et R. près sa Haute-Cour, Secrétaire de l'état de la Famille impériale, Conseiller d'État, Président de la Section de l'Intérieur du Conseil d'État, grand Officier de la Légion d'Honneur, Chevalier Grand-Croix de l'Ordre royal de Wurtemberg, Membre de l'Institut de France.

PAR J. T. BRUGUIÈRE, du Gard.



A PARIS,

Chez LE NORMANT, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.

DE L'IMPRIMERIE DE MAME FRÈRES.



ÉPITRE DÉDICATOIRE

A SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR

LE C^TE REGNAUD DE SAINT-JEAN-D'ANGELY,

MINISTRE D'ÉTAT.

MONSEIGNEUR,

Je ne pouvais pas publier mon NAPOLÉON EN PRUSSE sous des auspices plus heureux que sous ceux de VOTRE EXCELLENCE. Vos soins pro-

tecteurs rendent aux lettres tout ce que vous en avez reçu d'éclat; et votre nom, illustré par elles autant que par vos hautes conceptions de politique et d'administration, peut à lui seul, Monseigneur, assurer le succès de ma faible production. Votre attachement connu pour la personne sacrée de mon héros; le zèle et le mérite des travaux aussi infatigables qu'éclairés que vous lui dévouez sont un sûr garant du prix que vous attacherez à des chants consacrés à sa gloire, si le talent du poëte peut obtenir votre suffrage.

Grand ministre et profond littérateur, vous m'offrez, Monseigneur, parmi tous mes lecteurs, celui que

je considère comme le plus capable de sentir et de juger les situations et les vérités politiques et morales qui se présentent dans mon ouvrage, comme aussi l'usage que j'ai essayé de faire des règles éternelles du beau, du vrai et de la saine littérature. Toutes les convenances y sont respectées; les vaincus y trouvent leur part de gloire à côté de la gloire immense des vainqueurs; et si la vérité ne m'a pas permis de déguiser les évènements, lorsqu'il a fallu peindre leurs causes et leurs effets, ils sont du moins présentés avec les égards et les ménagements respectueux que l'on doit à des souverains illustres, et surtout au malheur. Enfin, j'ai osé pré-

tendre à l'estime des vaincus comme à celle des vainqueurs; et là sur-tout j'ai trouvé la mesure de l'expression pour rendre, au moins dans mon intention, l'ouvrage digne d'être présenté à Votre Excellence.

Je suis avec un profond respect,

Monseigneur,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très humble et très obéissant serviteur,

J. T. BRUGUIÈRE, du Gard.

MOTIFS DU POËME.

Si je n'eusse consulté que mes forces, je n'eusse jamais osé tenter le poëme que je publie. Que de motifs devaient s'opposer à une témérité que des succès si rares et des tentatives infructueuses de la part de poëtes distingués condamnent d'avance, et qui me laisseront sans excuse lorsqu'on cherchera, peut-être en vain, les talents dans l'auteur et le mérite dans l'ouvrage! Mais un sentiment puissant, et qui m'est cher, m'a inspiré; et j'ose avancer que, s'il pouvait suppléer le talent, mon poëme serait un chef-d'œuvre: ce sentiment est celui de mon admiration personnelle pour le héros que j'ai chanté; et voilà peut-être une nouvelle témérité que j'ose porter pour excuse.

Combien, en effet, est délicate l'entreprise d'un poëme épique dont le héros est vivant,

dont les évènements sont encore sous les yeux des lecteurs ! Que de passions à ménager, d'opinions à respecter, de convenances à étudier, lorsqu'on veut peindre la vérité devant ses auteurs et ses témoins ! Combien de considérations n'exigent pas les intérêts politiques, les relations européennes, et la susceptibilité qui semble inhérente au rang des personnages augustes que je me suis permis de mettre en scène ! N'avais-je pas d'ailleurs à obtenir l'estime des adversaires vaincus au milieu des prodiges de leur valeur, en même temps que le suffrage des Français victorieux ? N'avais-je pas sur-tout à me ménager, et à déposer aux pieds de mon héros des motifs de pardon et de grace pour une entreprise aussi téméraire ; et ces motifs, qui ne peuvent se trouver que dans le talent et les succès, ne doivent-ils pas doubler mes craintes, quand je considère la faiblesse de mes moyens ?

Ce sentiment seul et profond, qui entraîne mon ame vers mon héros, m'a donc tenu lieu

de talent, m'a transmis l'inspiration, est venu enflammer mon génie, élever et moduler mes chants, et régler leur expression; c'est en lui seul aussi que j'ose chercher des motifs pour faire excuser mon travail et obtenir ma grace.

Mais, d'un autre côté, de quel respect mêlé de crainte ne suis-je pas pénétré lorsque je porte mon attention vers les noms illustres d'Homère, de Virgile, du Tasse, de Milton, de Voltaire! Et quand je me vois forcé de parler d'un ouvrage auquel j'ose donner un titre que leur génie a entouré de tant de vénération et de tant de gloire; lorsque, pour exposer l'intention et la marche de ma fable, je suis obligé d'établir des comparaisons et les motifs qui, dans cette fable, m'ont éloigné de leurs sublimes modèles; lorsqu'en m'occupant de justifier mon entreprise, j'ose approcher mon poëme de leurs productions immortelles, comparer leur génie avec ma frêle imagination, leur plan si riche et si noble avec un cadre si peu digne de la grandeur de mon

sujet, leur style si fécond et si brillant avec ma faible expression; le découragement me jette dans les regrets, et m'inspire souvent de réparer ma faute en refusant le jour à mon poëme.

Cependant cette idée de soi, si dangereuse parcequ'elle flatte toujours; cette confiance intime, inhérente à l'espèce humaine, qui s'insinue non seulement dans les efforts qui promettent quelques succès, mais jusque dans la médiocrité certaine; cet amour paternel, que le plus mince auteur porte à ses productions les plus faibles; ces divers sentiments bannissent la timidité et viennent communiquer cette assurance, souvent si fatale, cette témérité qui entraîne dans la chute à l'instant même où l'on croit le plus aux succès. Je ne suis sans doute pas exempt de ces sentiments dangereux, puisque j'ai osé me jeter dans la carrière épique, et que je me permets sur-tout de publier ce que j'y ai recueilli. Je dois me hâter alors d'expliquer mes intentions et de motiver mon travail, en sollicitant

l'indulgence la plus nécessaire à mes efforts pour les justifier.

La France ne peut se glorifier que d'un seul poëme épique, la Henriade, qu'a produite le génie éminent de M. de Voltaire. En vain plusieurs hommes de mérite ont tenté cette carrière épineuse; ils ont échoué au point de faire croire que les têtes françaises n'étaient point épiques. Je suis loin de partager cette opinion, qui seule pourrait produire le découragement pour ce genre d'ouvrage. Dans toutes les entreprises il faut vouloir, et vouloir fortement. Et combien de génies ont honoré la poësie françoise, qui auraient pu entreprendre avec succès des poëmes épiques ! J'ose même avancer que l'imagination des Français étant plus féconde, plus riche, plus créatrice que celle des autres nations, ils pourraient plutôt qu'elles réussir dans ce beau genre. La tenacité dans le travail, *les moyens sur-tout d'existence*, manquent souvent à nos plus grands poëtes, soit pour en-

treprendre, soit sur-tout pour terminer et perfectionner; et c'est en cela seulement que je crois difficile aux Français de produire des poëmes épiques.

L'époque de la naissance de pareilles productions n'est favorable que sous les règnes florissants des grands princes : alors les idées s'exaltent, le génie s'enflamme, et les grandes productions se présentent naturellement. Quelle époque plus imposante que celle où nous vivons devait donner l'essor à ce genre d'ouvrage ? Je ne me suis permis de le tenter que pour encourager les autres, et inspirer l'occasion d'offrir quelque œuvre du premier rang, soit que le sujet en soit puisé dans notre histoire, soit qu'il naisse des fastes glorieux de toute autre nation. Cette carrière serait certes plus brillante, et sa gloire sur-tout plus solide et plus durable que celle qui s'établit sur le domaine d'autrui par des traductions, toujours insuffisantes, lors même qu'elles paraissent sublimes. Le talent

de traduire éteint dans nos poëtes le génie de l'invention, et ne leur donne d'autre mérite, quelque précieux qu'il soit d'ailleurs, que celui de travestir le génie d'autrui, et de s'établir une réputation éphémère sur l'immortalité de leurs originaux. C'est l'abeille qui transforme le suc des fleurs qu'elle a pompé en miel délicieux, mais qui ne saurait rien produire si la fleur manquait de suc.

On verra qu'en outre de la faute que j'ai peut-être commise, de peindre un évènement qui est dans le souvenir et sous les yeux de mes contemporains, je me suis en même temps écarté de nos modèles en ce genre, tant pour la fable que pour le merveilleux et l'ordonnance du poëme épique. Je n'ai pas cru devoir employer la fable et le merveilleux des anciens, d'abord, parceque tout a été dit par eux, et d'une manière si éloquente, si grande, si harmonieuse, que j'eusse infailliblement échoué après eux. Je n'ai pas non plus imité la Henriade, dans la crainte de com-

promettre les augustes vérités de la religion chrétienne, et de ne pas leur donner toute la majesté qui leur convient. Certes, rien n'est plus dangereux en effet, plus inconvenant, que de livrer ces vérités si essentielles au bonheur des hommes à l'imagination, au merveilleux des poëtes. On doit craindre que les faux esprits amis de l'erreur ne les confondent avec les fables. Je n'ai pas cru d'ailleurs qu'elles pussent offrir la même richesse, le même éclat que le merveilleux des anciens, que leur prêtait la religion si variée et presque arbitraire des païens. Celle-ci, du reste, avait son origine dans les actions glorieuses des hommes ; et là j'ai puisé l'invention du merveilleux que j'ai employé. Le Destin est alors devenu pour moi l'Être suprême. Les dieux de la fable n'y sont conservés que Pour l'ornement, et saus y jouer aucun rôle apparent ; mais les héros de tous les temps et de tous les peuples interviennent dans l'action du merveilleux de mon poëme, et y remplacent

les dieux d'Homère. L'enfer des anciens, celui des chrétiens, si richement décrits dans Homère, Virgile et Voltaire, sont remplacés par l'Antre de la Politique, dans lequel mon héros fait sa descente dans le huitième chant. Ai-je réussi dans cette invention? j'en appelle aux hommes de goût, et spécialement à ceux chargés dans nos journaux d'éclairer l'opinion.

L'invention de ma fable m'a paru caractériser les évènements, et donner à mon héros des relations convenables. Si les dieux d'Homère n'eussent pas été des guerriers, ils eussent produit un moins grand intérêt; et, à leur défaut, j'ai fait intervenir des guerriers connus et admirés, pour faire ressortir davantage les actions de mon héros, et établir des relations analogues.

Comme l'action d'Homère et celle de Virgile, la mienne est préparée dans le ciel, dirigée par lui. Mes nouveaux dieux interviennent, agissent comme ceux de ces deux grands poëtes. Charlemagne, Pierre-le-Grand, Frédéric,

Alexandre, Scipion, Annibal, peuvent bien tenir la place de Mars, que l'héroïsme a élevé au rang des dieux dans l'admiration des hommes. Ils ne sont pas des dieux pour nous, parceque les lumières de la religion chrétienne nous ont éclairé sur l'Être suprême, à qui seul appartient ce titre : mais ce sont des héros, et Mars n'était aussi qu'un héros. J'ai donc pu leur donner les mêmes caractères, leur supposer la même influence sur les actions héroïques, leur prêter la même puissance sur nos penchants et nos vœux, les rendre les protecteurs des braves et les arbitres des combats.

Achille et Énée, Bouillon et Henri rencontrent des obstacles, des êtres d'opposition qui entravent leurs travaux et retardent leurs succès. J'ai trouvé ces obstacles, cette opposition dans les intrigues de l'Angleterre et le machiavélisme de sa politique. Le mépris que la postérité réserve à cette puissance, et la haine que tout vrai Français a dû lui vouer, sont peints

par une indignation prononcée. Mais, d'après mon opinion, je n'ai rien outré. Je regretterai toujours d'avoir été au-dessous du mépris que je porte personnellement à ce gouvernement, devenu le bourreau de l'humanité. Autant je me suis attaché à plaindre et à respecter les souverains de l'Europe égarés et trompés, entraînés souvent dans des fautes à la voix de l'intérêt, qui déjoue la raison, engloutit le bien-être des peuples comme des rois dans l'abîme impur de la politique de Londres, autant j'ai employé les couleurs les plus fortes pour signaler les crimes du cabinet de Saint-James, et lui imprimer la flétrissure qui l'attend dans les races futures. Aucun évènement ne pourrait changer ce profond sentiment qui m'anime.

On me reprochera peut-être de ne pas avoir assez multiplié les comparaisons, d'avoir négligé de peindre plus fréquemment les grands effets de la nature, le mouvement des astres, l'action des éléments. Mais que pouvais-je dire

après Homère, qui a tout dépeint, qui a agrandi pour ainsi dire la nature; après même Voltaire, qui, dans notre langue, a retracé si richement, et avec tout le merveilleux de l'éloquence, tous les tableaux, tous les êtres? Je ne pouvais que répéter des sujets épuisés, et ce motif m'en a rendu économe. Toutefois on trouvera peut-être que les comparaisons que j'ai employées sont suffisantes, quoique je ne me sois pas servi des doigts de rose de l'Aurore pour ouvrir les portes du soleil, ni du calice des fleurs où l'abeille va pomper un suc doré, ni de l'herbe verdoyante des prés émaillés de fleurs. Ces expressions, qui flattent dans leur nouveauté, deviennent triviales par un usage immodéré; elles doivent être abandonnées aux amplifications des jeunes rhétoriciens, et j'ai cru devoir m'en abstenir. Je me suis, en revanche, emparé de tout ce qui a pu caractériser la valeur française; les montagnes, les volcans, les fleuves, les torrents, les orages, les lions, se sont sou-

vent présentés à la comparaison d'un trait. D'autres objets pourtant, sous des rapports plus doux, sont venus s'identifier avec des faits moins imposants ou plus simples.

Du reste, le but moral que doit se proposer le poëte m'a paru l'objet essentiel, et je crois l'avoir rempli dans les circonstances convenables. Les applications morales, leurs résultats, l'amour des vertus, la noblesse des grandes ames, l'horreur du vice, sont peints avec les couleurs qui leur conviennent; et j'ai en cela satisfait à cette importante obligation que contracte tout écrivain ami de l'humanité, de l'ordre et des mœurs. Les rapports politiques des gouvernements européens, d'après les systèmes sublimes et bienfaisants de mon héros, n'y sont point oubliés, et s'y trouvent traités avec les convenances et les réserves qu'imposaient la raison et le respect; et j'ai cherché à faire tourner tous ces évènements au profit de l'espèce humaine et de l'ordre social, comme à la gloire de ma pa-

trie. Je savais d'ailleurs que je secondais en cela le but positif de mon héros.

On s'apercevra facilement que tous les faits, tous les évènements sont historiques. J'écris en présence de contemporains qui les ont gravés dans leur souvenir; et la postérité, si mon livre lui parvient, pourra le considérer comme un monument vrai et sans exagération des faits dont nous venons d'être les témoins; j'ai cru alors, et du moins dans cette première édition, pouvoir me dispenser d'ajouter des notes. Ceux qui sont pénétrés encore de la lecture des bulletins officiels et des évènements politiques qui ont précédé la guerre de Prusse avoueront que mon poëme en offre l'histoire réelle sans altération, sans faits controuvés, ni enflés aux dépens de la vérité. Le seul évènement à qui j'aie cru devoir donner une marche différente de celle qu'il avait eue, c'est la lettre écrite par mon héros au roi de Prusse, la veille de la bataille d'Iéna. La dignité du poëme exigeait que je

transformasse cette lettre en une ambassade, et que les expressions que j'ai à peu près conservées composassent un discours. Le plus illustre de l'armée m'a paru devoir être l'ambassadeur, et le grand duc de Berg est chargé de l'auguste mission. Je n'ai pas pour cela prétendu rien enlever à l'honneur qui fut accordé à M. de Montesquiou d'être chargé de la lettre, et je me plais ici à payer mon tribut d'hommage et d'estime à cet officier distingué.

On me rendra la justice d'avouer qu'aucun guerrier cité officiellement dans les relations des batailles et des combats n'a été omis. Je me suis appliqué scrupuleusement à caractériser le mérite des actions, toujours dans le même esprit que les bulletins. Chacun a sa part de gloire; et l'on ne pourrait pas m'imputer à faute les omissions qui se rencontreraient, mais bien à la privation des renseignements nécessaires. Mon admiration pour la gloire militaire de nos jours, qui surpasse à mes yeux tout ce que les siècles

passés nous ont appris, m'est un sûr garant que je me suis appliqué à ne pas en omettre les moindres circonstances. Le talent seul s'est refusé à leur donner des couleurs plus riches et plus dignes d'elles.

Je dois ici expliquer la marche et les motifs des prédictions des sixième et huitième chants. J'avais senti, avec tous les politiques amis de l'humanité, que les côtes d'Afrique sur la Méditerranée devraient enfin être arrachées à la barbarie qui pèse sur elles depuis tant de siècles, et qui insulte à la puissance et aux lumières de l'Europe, qui s'en était rendue honteusement tributaire. Je n'ai jamais pu douter que le désir d'opérer ce bienfait, qui intéresse la politique comme l'honneur de tous les rois, n'entrât fortement dans les plans de mon héros pour le bonheur de l'Europe et de l'Afrique en même temps; et j'ai cru pouvoir, après avoir occupé l'Espagne, le porter sur les rivages africains. J'en ai pris occasion de développer mon opinion sur les avantages qui

pourraient résulter de cette heureuse révolution; et pour rapprocher le siècle d'Auguste du nôtre au profit de la gloire de NAPOLÉON, je n'ai pas manqué de faire intervenir le savant roi Juba dans la conquête de la Mauritanie, et de préconiser les sentiments d'admiration que les Africains éprouvent pour mon héros, ainsi que les antres peuples du monde. Cette excursion m'a conduit naturellement en Égypte pour placer sous mon pinceau le récit des faits immortels de l'expédition de mon héros dans cette terre natale de l'héroïsme et des lumières. La présence d'Alexandre m'a rappelé ses conquêtes, et a dû m'inspirer l'occasion d'aller combattre l'Angleterre dans sa riche ferme des Indes, qui alimente avec tant de scandale ses projets de dévastation et de guerre éternelle. Dans les déserts mortels de l'Asie j'ai cru devoir placer l'Antre de la Politique où j'ai fait descendre mon héros, comme Virgile a placé l'entrée de son enfer sur les bords empestés de l'Averne.

Pour expliquer mes opinions et mes vues politiques, j'oserai dire ici que le sixième chant, dans lequel j'ai placé l'évènement de l'Espagne, était composé avant le premier voyage de mon héros à Baïonne, et qu'immédiatement après son départ pour cette ville, je me suis permis de le lui adresser. Je ne mentionne ce fait que pour faire connaître ici mon opinion sur la nécessité et les avantages qui indiquaient la convenance, pour les intérêts de la France, de dominer en Espagne; intérêt déjà démontré dans une conduite à peu près semblable de la part de Louis XIV.

Il faut que je prévienne un moyen de critique qui déjà s'élève autour de moi. On me blâmera de m'être mêlé de faire des vers, lorsqu'il paraissait que mes occupations se fixaient sur la législation et la politique (1). J'avoue que la faiblesse

(1) On sait en effet que j'ai dirigé l'académie de législation, qui s'est illustrée par ses membres, par ses succès et des services réels. On sait aussi que j'ai publié plusieurs ouvrages de poli-

de mes talents me fait craindre que ce blâme ne soit fondé, et que le succès seul pourra justifier mon entreprise. Mais pourquoi n'aurais-je pas tenté ce que mes forces, peut-être trompeuses, il est vrai, m'ont indiqué? Pourquoi la législation, la politique et la morale ne trouveraient-elles pas leur place dans un poëme épique? et si cette place leur est acquise, pourquoi me serais-je abstenu de tenter cette carrière qui élève l'ame, agrandit les idées, et les rend plus dignes du sujet? J'aurais pu faire en prose l'histoire de la campagne de Prusse : mais les évènements eussent-ils pu offrir ce grand caractère qu'ils présentent; sans l'aide de la poésie? Si je me suis cru capable, même en me trompant peut-être, de faire des vers, pourquoi aurais-je refusé à ce grand évènement l'élévation qui l'accompagne, et dont

---

tique, notamment celui *sur la nécessité de la paix, et les moyens de la rendre durable*, dédié à S. M. l'Empereur et Roi. Je ferai même bientôt paraître, sur la politique et la législation, un ouvrage d'une plus haute importance.

la poésie est si propre à caractériser toute la dignité? D'ailleurs il est des mouvements de l'ame que l'on ne peint jamais aussi fortement qu'on les sent : tels sont ceux que m'a toujours fait éprouver mon héros ; et il me semble que j'ai mieux rencontré dans l'élévation de l'expression poétique la peinture des sentiments d'admiration qui m'animent. Voilà mon excuse, si j'en ai besoin ; et je ne m'inquiète plus de la critique.

Mais l'idée qui me frappe le plus, et qui pourrait justifier quelque blâme, c'est la faiblesse de ma poésie ; et sans que je prétende offrir la réflexion qui suit comme une excuse suffisante, je dirai cependant qu'un poëme épique est le travail d'une longue vie de son auteur, et que, n'ayant employé qu'un an à composer le mien, et tout au plus six mois aux corrections, je ne puis avoir la prétention d'offrir un ouvrage digne des gens de goût. Cette précipitation sans doute est une faute : pourquoi l'ai-je commise? *Errare humanum est.* J'avoue aussi que j'ai besoin des leçons

de la critique bienveillante, et que j'ose y compter en faveur de mon intention. J'ai encore beaucoup de temps à donner à l'amélioration de mon poëme, et je me console de ses défauts, quand je me rappelle que l'illustre Voltaire disait que, lorsqu'il relisait sa Henriade, il ne pouvait pas croire que ce fût son poëme de la Ligue, tant les conseils de ses amis, les observations du public, et son propre génie lui avaient inspiré des changements qui l'ont fait approcher de la perfection. Déjà des amis vrais ont bien voulu m'aider de leurs lumières, et convenir avec moi que mon poëme est loin de la perfection qu'il peut acquérir; et parmi eux je dois citer M. Dusaulchoy, littérateur de mérite, aussi instruit que modeste, et à qui je me plais ici à donner un témoignage public de ma vive et éternelle reconnaissance.

Enfin, dans ma présomption d'oser aspirer aux prix décennaux, je me suis vu forcé de hâter la publication de mon ouvrage, et privé

de l'avantage d'en attendre la maturité. Je me présente alors au public et à mes juges, sans avoir cherché à prévenir l'opinion par la publication partielle de quelques passages de mon poëme. Je n'ai pas cru devoir employer ce manège littéraire; et, préférant de solliciter les suffrages de l'indulgence, j'ai évité le mépris que s'attire un mauvais ouvrage, lorsqu'il ne répond pas au mérite de quelques morceaux isolés que l'amour-propre extrait pour séduire l'opinion et emporter les suffrages d'assaut. Je n'ai d'autres protecteurs que la justice de mes juges, et d'autres moyens de me les rendre favorables que l'indulgence de mes lecteurs, si je puis en obtenir.

Je dois leur présenter une excuse qui les portera peut-être à pardonner à ma témérité, et les intéressera à mes efforts. S. M. l'Empereur et Roi, daignant m'entendre dans son audience impériale de Fontainebleau, voulut bien me dire que j'étais poëte. Cette opinion honorable,

sortie de la bouche d'un grand homme, a dû m'inspirer le désir de la justifier par des efforts au moins, si ce n'est par des talents; et dès-lors j'ai conçu l'idée de mon poëme, encouragé d'ailleurs par le suffrage d'un grand prince, qui depuis est monté sur le trône. La voix d'un héros est toujours entendue ; rien ne peut arrêter le mouvement qu'elle imprime ; et si le zèle s'égare dans l'impulsion qu'elle lui donne, l'intention frappe toujours fortement, lors même que le talent est en défaut. L'opinion des héros est un aiguillon créateur ; le génie, toutes les facultés de l'ame se réveillent lorsqu'elle se fait connaître, et l'inspiration du poëte est d'autant plus féconde, qu'il croit en les chantant pouvoir partager leur immortalité.

NAPOLÉON

EN

PRUSSE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Le monde était en paix, par suite des conquêtes et de la sagesse de NAPOLÉON. — Le cabinet de Berlin, craignant que, lorsque l'occasion le permettrait, NAPOLÉON ne se vengeât de la conduite équivoque qu'il avait tenue lors de la conquête de la Moravie, réveille la guerre, et forme une nouvelle coalition contre la France. — Le Destin ayant admis les héros au rang des immortels, il les associe aux Dieux autour de son trône, et leur donne la surveillance sur les humains. — Il les a convoqués pour leur apprendre que la guerre va de nouveau éclater contre son fils NAPOLÉON. — Alarmes des héros, qui ignorent quelle est la nation que menace cette guerre. — Ils sont rassurés par la Mémoire; elle leur rappelle les actions héroïques de NAPOLÉON, et sa modération envers les vaincus, depuis sa première campagne en Italie jusqu'à la bataille d'Austerlitz. — Le Destin annonce que c'est entre la France et la Prusse que la guerre va éclater. — Ce décret afflige le grand Frédéric. — Discours de Charlemagne et de Pierre-le-Grand; ils engagent Frédéric à s'opposer à cette guerre, ils en démontrent la légèreté et les tristes résultats pour la Prusse. — Frédéric repousse leurs conseils, et assure que la guerre est inévitable. — Tout est déjà en mouvement à Berlin. — Guillaume a quitté la capitale, traversé la Saxe, et il s'avance vers le Rhin, accompagné de la reine.

NAPOLÉON

EN

PRUSSE.

CHANT PREMIER.

Déja le doux repos vient sourire à la terre ;
Déjà Mars apaisé semble enchaîner la guerre :
NAPOLÉON trois fois a reconquis la paix.
De Formio, d'Amiens, de Presbourg désormais,
Les traités solennels, par des leçons terribles,
Aux malheurs des humains rendront les rois sensibles...
Mais bientôt la terreur, qui suit la trahison,
Les livre à la discorde, égare leur raison.
La peur du châtiment soulève le coupable ;
L'ambition le presse, et la frayeur l'accable.
Le trouble qui l'agite affaiblit ses moyens ;
Il menace, il attaque, il tombe avec les siens ;

Tel ce prince abusé qui règne sur la Sprée
Voit déchoir sa puissance en un jour expirée.
Son ministère encense Albion et Paris,
Sert, pour en profiter, l'espoir des deux partis.
En égarant son maître entraîné par l'intrigue,
Il flatte, séduit, trompe, et la France et la ligue (1).

Loin de moi le dessein de censurer les rois.
La vérité m'instruit : l'histoire, sous mes doigts,
Seule peindra les cœurs. Une pompe sévère
Ornera sans tromper sa voix toujours austère.
Quels que soient les effets du crime ou de l'erreur,
J'indiquerai la faute et plaindrai le malheur :
En accusant les rois de leur chute funeste,
On pleure encor près d'eux sur le débris qui reste.

Je chante de la paix l'immortel conquérant,
Qui, simple citoyen, parvint au premier rang;

(1) Malgré la connaissance que toute l'Europe a acquise des vertus et de la probité de S. M. le roi Guillaume, et auxquelles la France sur-tout a rendu toujours un hommage particulier, je dois ici observer que le portrait de l'intrigue prussienne est loin d'être applicable au roi, et qu'il ne concerne que son ministère et quelques têtes exaltées qui ont payé de leur vie leurs extravagances et les malheurs qu'elles ont causés à leurs illustres souverains, si dignes personnellement de leur rang auguste.

Du monde, par lui seul, fut le maître et le père,
Et dota l'univers d'un code tutélaire;
Qui, chargé d'un pouvoir qu'on vient d'abandonner,
En relevant le trône apprend à gouverner;
Par les droits de la guerre, ou par sa politique,
Des peuples et des rois dicte la loi publique;
Venge le nom français de l'outrage odieux
Dont l'accabla l'Europe en des jours malheureux;
Des maîtres des humains renouvelle la race;
Des crimes d'Albion sait enchaîner l'audace;
De qui les rois enfin, trompés dans leur espoir,
N'ont fait, en le bravant, qu'agrandir le pouvoir.

Déjà le Barde heureux, dans ses pages brillantes,
A chanté de l'Ister les campagnes savantes (1);
Et je viens après lui célébrer en tremblant
Par de plus faibles sons un sujet aussi grand.
Du Rhin d'où part la foudre au fleuve pacifique (2),
La victoire a brillé de son éclat antique.
A peine d'Ilion le chantre créateur

(1) *Le Barde de la Forêt noire*, par Monti; traduit avec un talent distingué par Deschamps.

(2) Le Niémen, où les deux Empereurs ont eu la célèbre entrevue qui a amené la paix.

Pourrait de tant de gloire atteindre la hauteur.
O génie immortel, inspirateur d'Homère,
Je t'implore! soutiens ma lyre téméraire.
L'harmonie avec toi s'éleva dans les cieux.
Depuis que le Destin qui règne sur les Dieux,
Dans leurs augustes rangs plaça les grands génies,
Les querelles enfin des cieux furent bannies.
De leurs caprices vains délivrant les mortels,
Il ne leur soumit plus ses décrets éternels.
De Junon, de Pallas, la puissance docile
Abandonna les droits et d'Énée et d'Achille,
Ne troubla plus les cieux de leur rivalité,
Et leur beauté calmée accrut leur majesté.
Les héros sont chargés des volontés humaines;
Ils en portent le sort dans leurs mains souveraines:
Ils ont connu les cœurs, senti les passions,
Et le ciel par leurs soins conduit les nations.
Les Dieux n'ont d'attribut que d'éclairer le monde.
Du Destin cependant la science profonde
A vu la guerre encore appelant le Français.
Le fils de Frédéric va livrer à l'Anglais
Le sang de ses soldats, l'honneur de sa couronne.
Aux Scythes valeureux son espoir s'abandonne,

Et la ligue insensée a repris ses fureurs.
Le monde a retenti : les grands médiateurs
A la voix du tonnerre ont incliné leur tête.
Les Dieux autour du trône où gronde la tempête,
Imitant les héros, attentifs, inquiets,
Du Destin immuable attendent les décrets.
Les bienfaits sont voilés. Les maux impitoyables
Seuls entourent le trône ; et leurs traits redoutables,
Forgés dans Albion, s'offrent empoisonnés.
A ce triste appareil les héros consternés
Cherchent en vain l'État que le Destin menace ;
Et chacun dans son cœur s'alarme pour sa race ;
Lorsque de l'avenir perçant l'obscurité,
Le Dieu rompt le rempart qui ceint l'éternité :
« **Ce héros est mon fils**, dit-il ; **son vœu suprême**
« **Est un ordre immuable émané de moi-même.** »
Entouré de splendeur à la voix du Destin,
On voit NAPOLÉON tenant la foudre en main.
Le calme de son front annonce sa puissance ;
Elle punit toujours une impie arrogance ;
Mais on lit ce décret dicté par sa grandeur :
Indulgence au vaincu, mort au lache agresseur.
La Mémoire soudain, de ses hauts faits remplie,

Présente le héros conquérant l'Italie;
Le sceptre qu'il conserve au Piémontais soumis;
Le bonheur qu'il prépare aux Cisalpins amis;
L'Autriche à Formio, puissante en sa défaite;
Et Rome pardonnée, encor qu'elle s'apprête
A lancer en secret ses foudres impuissants;
Naples encor debout, quoique unie aux forbans;
Le Grand-Maître en un jour tombant à sa présence,
Et par ses soins bientôt recouvrant sa puissance.
Elle montre l'Égypte, où tant de souvenirs
Du conquérant habile attirent les désirs.
Les temps qui de ces lieux avaient fondé la gloire,
Renaissent plus brillants, au vœu de la victoire.
Alors qu'à son aspect le croissant tombe ou fuit,
Que l'esclavage cesse et la lumière luit,
Joseph et Sésostris, Pharaon, Ptolémée,
Sentent près du héros leur cendre ranimée.

D'autres faits immortels viennent frapper les Dieux;
La Mémoire les porte à ces temps odieux
Où le Français troublé déchirait sa patrie,
Lorsque pour l'asservir l'Europe était unie.
NAPOLÉON accourt, et, franchissant les mers,
Il calme son pays, fait taire l'univers;

Et ce triomphe heureux n'offre pas de victime.
Lunéville connaît sa vertu magnanime ;
Sans rançon sa grandeur rend à Paul ses guerriers,
Et trompe d'Albion les projets meurtriers.
Des traits plus grands encor, tracés par la Mémoire,
Présentent aux héros tout l'éclat de la gloire.
Comme à Londre, où l'honneur semble étranger aux rois,
Vienne rompt ses traités pour la troisième fois.
Alexandre oubliant les malheurs de son père,
Cède encore aux Anglais un secours mercenaire.
Ainsi le front des rois n'a pas encor rougi,
Et la ligue au vainqueur porte un nouveau défi.
NAPOLÉON paraît et détruit leurs armées ;
Leurs camps sont enlevés ; leurs cités alarmées,
Tombent en son pouvoir s'étonnant d'exister.
Comme un torrent terrible il descend sur l'Ister ;
En devance les eaux aux champs de Moravie ;
L'Autriche est sa conquête, et Vienne est envahie.
Mais sa valeur s'arrête aux plaines d'Austerlitz ;
Il voit des rois vaincus et non des ennemis.
Pour tromper la défaite il honore Alexandre.
Le trône qu'il conquit, auquel il peut prétendre,
N'est pour lui qu'un dépôt ; il le rend à François.

Sa valeur sait punir sans renverser les rois.
Il pouvait, de l'Autriche effaçant la puissance,
Châtier le pouvoir qui pesa sur la France,
Et qui, dans ses projets toujours envahissants,
Influença l'Europe et l'opprima long-temps.
Il pouvait mettre un frein à sa haine future,
Au vif ressentiment de sa large blessure.
Mais toujours la grandeur sait ennoblir ses pas;
Sévère, elle châtie; elle ne détruit pas.
Les vertus de François désarment la victoire.
En sauvant le malheur on augmente sa gloire!
Et quand NAPOLÉON frappe ses ennemis,
Il protège les rois que son bras a soumis.
Ainsi, dans son courroux, le maître du tonnerre
Frappe en un seul instant les crimes de la terre.
Le monde va périr; mais bientôt l'Éternel
Laisse tomber sur lui son regard paternel.
Les cris de la victime appaisent sa vengeance;
Aux chefs qu'il a punis il laisse l'existence,
Et le repos renaît même au sein du malheur:
Tel est NAPOLÉON alors qu'il est vainqueur.
Aussitôt il revoit la grande capitale.
A ses seuls ennemis la discorde est fatale.

Il plaint le faux orgueil qu'il pouvait détrôner,
Et ne combat les rois que pour les pardonner.
A ces grands souvenirs bannissant leurs alarmes,
Les héros craignent moins le triste effet des armes.
Mais soudain l'Avenir se voile de la nuit;
Et le jeune héros, par son père conduit,
Croit marcher sans danger vers sa gloire assurée:
« Allez, dit le Destin, héros de l'empirée,
« Des humains par vos soins adoucir les fureurs;
« Ma justice bientôt nommera les vainqueurs. »
Frédéric, à la voix du Destin redoutable,
Voyant l'oracle obscur qui le flatte et l'accable,
Invoque des héros les conseils et l'appui.
Dans ce séjour on plaint les disgraces d'autrui;
On ne dédaigne pas l'ami dans l'infortune;
On l'aide, et sa douleur n'est jamais importune.
Ainsi, dans la forêt, lorsqu'un cerf aux abois
Tombe au milieu des siens et sans force et sans voix;
Loin de fuir chacun d'eux soulage sa blessure.
Leur langue officieuse accélère la cure.
L'un veut le soutenir, l'autre essuyer ses pleurs,
Et tous semblent souffrir de ses vives douleurs.
Mais on ne peut calmer la soif qui le dévore;

Il expire, et l'on croit le soulager encore.
La foule à Frédéric vient porter ses regrets;
Mais Pierre et Charlemagne ont provoqué la paix,
Charlemagne sur-tout veut éloigner la guerre.
« O Frédéric, dit-il, quel écart téméraire
« Tes enfants insensés ont souffert dans Berlin!
« Le sage se refuse à tenter le Destin,
« Quand tous les rois unis sous la bannière anglaise
« Déjà ne seraient plus sans la grandeur française.
« L'espoir trompe ton fils. Brunswick, ce vieux soldat,
« Compagnon de ta gloire, a perdu son éclat.
« Son orgueil fait céder sa valeur à l'insulte;
« Il s'agite, il menace, excite le tumulte;
« Et, flattant de la reine un caprice fatal,
« Aux jeunes insensés il donne le signal.
« Mars n'a pas vu ton fils, et sa belle amazone
« N'a pas encor frémi des foudres de Bellone.
« Sa beauté, ses discours enflamment des guerriers
« Qui n'ont jamais connu les combats meurtriers.
« Un insipide auteur, au sein de ces alarmes,
« Croit doubler par ses vers la force de tes armes.
« Il croit par ses crayons terrasser mes enfants;
« Mais son délire n'est que le vain bruit des vents.

« On compte Moëllendorf; mais ce guerrier, plus sage,
« Blâme de vains combats; et, dans ce grand orage,
« Trompé dans sa valeur par la glace des ans,
« Pourra-t-il de la foudre arrêter les torrents?
« J'aime le noble éclat de ta nombreuse armée;
« Elle est ardente, active, à l'ordre accoutumée.
« Mais il faut triompher!!! En quels champs, quels combats,
« A vaincre avons-nous vu s'exercer ses soldats?
« Quand le Russe intrépide et l'Autriche vaillante
« N'offrent, après quinze ans d'une guerre sanglante,
« Malgré tous leurs exploits, que soldats consternés,
« Les Français craindront-ils des soldats casernés?

« Quels sont tes alliés, et quelle est leur puissance?
« La Hesse, qui du sang s'est fait une finance;
« Qui, formant dans son sein un atroce marché,
« Vend à ton fils ce sang que Londre a recherché?
« Le Saxon? Tu le sais, objet de ton envie,
« Il n'a pu se liguer que pour sauver sa vie.
« Il est vrai, dans le nord, un puissant protecteur,
« Que la bravoure enflamme, a promis sa faveur.
« La gloire qui l'anime a captivé son ame:
« Soumis à l'ascendant de la punique trame
« Qui détruit son empire et prétend l'enrichir,

« L'erreur flatte le Czar; il craint de réfléchir.
« Mais malgré les serments prononcés sur ta tombe,
« Comme aux champs d'Austerlitz, tremble qu'il ne succombe.
Pierre interrompt ces mots; il frémit du danger
De porter ses soldats sur un sol étranger.
Londres n'a pu tromper la sage Catherine!
Son génie enfantait l'imposante marine
Qui doit couvrir les mers de ses riches produits.
« Les fils de la Neva seraient-ils donc réduits
« A ramper sous l'Anglais en lâches tributaires?
« Iraient-ils rechercher des biens imaginaires,
« Alors qu'en leur richesse ils sont indépendants,
« Et que, sans leurs forêts, ce peuple de marchands,
« Sans mâts et sans vaisseaux, relégué dans son île,
« Serait moins arrogant, le monde plus tranquille? »
Ainsi parlait le Czar. « Mon fils s'agite en vain;
« Il sert les vœux de Londre, et sans sauver Berlin.
« Qu'importe à Pétersbourg qu'au midi soit le maître
« L'homme que le Destin vient de faire apparaître?
« Qu'Alexandre s'attache à de plus grands objets,
« Et vers d'heureux climats étende mes projets,
« Quand l'antique Byzance appelle sa conquête?
« Qu'il partage le monde; enfin que l'on s'apprête

« A voir bientôt planer sur l'univers surpris
« Deux moteurs souverains, Pétersbourg et Paris.
« Mon fils doit repousser le joug de l'Angleterre ;
« Par lui seul gouverner sa vaste et riche terre ;
« Et laisser aux Germains le soin de leur bonheur,
« Sous le puissant appui du nouveau protecteur.

« Cependant, Frédéric, quand, sur la foi jurée,
« A défendre ton fils ma race est préparée,
« Je ne blâmerai point un généreux effort ;
« Mais je vois Austerlitz, et crains le même sort !
« Ah ! ne t'abuse pas ainsi que d'autres princes ;
« Le Russe à pas tardifs quittera ses provinces.
« NAPOLÉON prévient et fond comme un torrent ;
« Son ennemi n'est plus, quand l'allié trop lent,
« De même terrassé dans une attaque prompte,
« De son ami vaincu vient partager la honte. »

Le vainqueur de Rosbac, de ses jours glorieux
Plaint les grands souvenirs. D'un avenir affreux
Perçant la profondeur, son ame est déchirée,
A l'aspect du Français dominant sur la Sprée.
Il veut tenter le sort. La puissance de Mars
Protège la vertu, mais se prête aux hasards.
La grandeur du péril fait le prix de la gloire ;

Souvent le Destin même ignore la victoire.
Tel est sur Frédéric l'effet des deux discours.
Sa fierté les combat. « Ton généreux secours,
« Dit-il, ô roi du nord, soutient mon espérance;
« Mais déjà mes guerriers savent vaincre la France.
« Aux plaines de Rosbac elle a vu leur valeur.
« Mon fils peut la combattre; il peut être vainqueur
« Avant que tes soldats s'unissent au Sarmate.
« Quand l'orage s'avance et que la foudre éclate,
« Couvrant de ses torrents les champs épouvantés;
« Quand l'avalanche roule en bonds précipités,
« Des cavaliers prussiens on croit voir le passage;
« Et jadis le Français éprouva leur courage.
« Ils ont su repousser son choc impétueux,
« Comme un rocher s'oppose aux flots tumultueux.
« Mon armée aguerrie, ainsi que tes Cosaques,
« Sut toujours soutenir ses fougueuses attaques.
« Elle attend de sang-froid le fer de l'ennemi,
« Oppose un fer égal dans ses mains affermi;
« Et ne le cédant pas en manœuvres habiles,
« Le talent de ses chefs rend ses lauriers faciles.
« Voilà ce que j'ai vu; ce qu'à des temps divers,
« La renommée en pompe a dit à l'univers.



Frédéric Guillaume 3.
Roi de Prusse.

« Puis-je être intimidé par la chute rapide
« De l'Autriche écoutant l'ignorance perfide?
« Étaient-ce des soldats, étaient-ce des guerriers,
« Ces nombreux bataillons lâchement prisonniers,
« Et ces chefs tant vantés désarmés sans combattre?
« L'exemple est un opprobre; il ne saurait m'abattre.
« Et toi, dont la grandeur mit l'Europe à tes pieds,
« Charles, comme les tiens, mes exploits sont liés
« Aux brillants souvenirs de nos races futures.
« On te vit, il est vrai, par des routes plus sûres,
« Du trône des Césars rétablir la splendeur.
« En cent lieux unissant le nombre à la valeur,
« Tes Gaulois à la fois portèrent ta puissance;
« Tu semblais comme un Dieu répandre ta présence.
« Je vois NAPOLÉON, dans d'illustres rapports,
« Créer, à ton exemple et par d'heureux efforts,
« Du trône impérial la splendeur imposante;
« Et rangeant sous ses lois, d'une main triomphante,
« De trente rois amis le cortége brillant,
« Diriger à son gré leur sceptre dépendant.
« Cette vaste puissance excite peu ma crainte.
« De céder à ma loi jadis Vienne contrainte
« Apprit à l'univers ce que peut la valeur,

« Et je verrai Brunswick maître du champ d'honneur.
« Le nom de Frédéric remplit encor son ame!
« Ce nom vaut une armée! il élève, il enflamme;
« Il est comme l'éclair; au milieu des combats,
« Il précède la foudre et porte le trépas. »
Ainsi de Frédéric la sublime énergie
Aux hasards des combats dévouait sa patrie.
Les héros l'admiraient, le plaignaient à la fois.
De l'homme du Destin, le bonheur, les exploits,
Présageaient des Prussiens et la honte et la chute.
Cependant sur la Sprée on arme, on exécute
Les projets précurseurs de ravage et de sang.
Ces lieux si fortunés qu'un monarque puissant
Maintenait dans la paix conquise par les armes,
Dans les armes encor retrouvent les alarmes.
Ainsi les prés fleuris, où l'art a dirigé
Des bienfaisantes eaux, le courant ménagé,
En reçoivent la vie et leur riche parure;
Mais si ces mêmes eaux s'échappent sans mesure,
Leurs flots tumultueux en torrents élancés,
Offrent des champs flétris et leurs fruits dispersés.
Sur ses propres guérets le laboureur s'égare.
Mais à l'aspect des maux que Berlin se prépare

Les vœux sont divisés. Le partisan de Mars,
Aveugle en ses projets, se livre à ces écarts,
Fougueux avant-coureurs des crises politiques.
Les théâtres changés en arènes publiques,
Par des cris de fureur ont remplacé les jeux.
Dans de fades couplets l'Adonis belliqueux;
Dans ses allusions la mordante épigramme,
Les menaces, les cris que l'imprudence enflamme,
D'avance ont renversé les bataillons français.
En vain par leur douleur les amis de la paix
Ont annoncé déjà le deuil de la patrie,
Leurs conseils rejetés cèdent à la folie,
Et le vœu de la guerre est le seul vœu du jour.
Mais l'erreur n'a qu'un temps, et les pleurs ont leur tour.

La France reste calme; elle attend la tempête.
NAPOLÉON médite, et son génie arrête
Le plan qui doit tromper ces apprêts imprudents.
Pour servir sa vengeance il presse les instants;
Il allume en secret ses foudres vengeresses.
Mais d'une amitié feinte écoutant les promesses,
Malgré les cris des siens dans leurs camps insultés,
De Guillaume il reçoit les serments répétés.
Vœux trompeurs! Ces serments couvrent la perfidie.

Guillaume est dans son camp ; la Saxe est envahie ;
Et la nouvelle Armide a quitté son palais (1),
Sans le secours du Nord, pour n'y rentrer jamais !

(1) Où courez-vous ? quelle est votre erreur, ô reine aussi imprudente que belle ! La bonté a donc fait divorce avec les graces ? Vous aviez tant fait pour rendre vos peuples heureux : comment pouvez-vous consentir à changer ce bonheur, qui fut l'ouvrage de vos vertus, en un torrent de larmes et de sang !

FIN DU PREMIER CHANT.

NAPOLÉON

EN

PRUSSE.

CHANT DEUXIÈME.

ARGUMENT.

La guerre a sa source dans les Iles Britanniques. — Tableau de la politique et des crimes de l'Angleterre. — C'est dans son sein que la Discorde réside ; et c'est de Londres qu'elle part pour se rendre à Berlin, où elle va répandre ses poisons. — Projets de Brunswick. — Les cris de guerre réveillent Paris. — Caractère des habitants de cette capitale. — NAPOLÉON part pour l'armée. — Tableau de sa garde. — Il arrive à Bamberg. — Il s'occupe des moyens de pouvoir encore empêcher la guerre. — Pendant ses méditations, il est tout-à-coup transporté en Italie. — Il y voit la colonne de la gloire, où sont inscrits tous les grands noms. — Description de cette colonne ; quels sont ceux qui obtiennent d'y être inscrits. — NAPOLÉON s'assure que sa grande armée y occupe une place distinguée. — Il se retrouve à Bamberg prêt à faire la guerre, en s'occupant toujours néanmoins des moyens de maintenir la paix.

NAPOLÉON
EN
PRUSSE.

CHANT DEUXIÈME.

Dans une île jalouse, où le Vice a son temple,
Qui sert aux assassins de retraite et d'exemple,
Où la Gloire est sans culte, et l'Honneur sans autels,
L'Intrigue va puiser les débats des mortels.
C'est le volcan impur qui vomit tant de crimes,
Qui des rois confiants fait autant de victimes.
On voit l'Ambition créant la Lâcheté,
Par des complots sanglants troubler l'humanité;
Et par elle augmentant son or et ses domaines,
Se servir de cet or pour lui donner des chaînes.
D'adopter des vertus elle n'a plus le choix.
Sur un principe impie elle a fondé ses lois;

Et cherchant une force au sein de sa faiblesse,
C'est par de vils détours, par la perfide adresse,
Par des traités sans foi, des agents sans pudeur,
Qu'elle va propager son pouvoir corrupteur.
Elle craint le Français quand sa noble industrie
Affermit à jamais l'honneur de la patrie;
Quand il est trop puissant pour nuire et pour tromper.
Par la seule injustice évitant de ramper!
La vertu l'épouvante; elle adopte le crime;
Et tout ce qui la sert lui paroît légitime.
Plus vile qu'un barbare à nos mœurs étranger,
Elle jure des lois pour mieux les outrager;
Elle feint de s'unir à l'ordre de la terre,
Et c'est pour le troubler sans cesse par la guerre.

L'injustice est le droit du faible ambitieux:
Elle fait sa puissance; et ses coups ténébreux
Dans l'ombre vont frapper la vertu confiante.
Ce principe odieux, dans sa marche sanglante,
Règle la politique et les mœurs d'Albion:
C'est l'arme qu'elle oppose à chaque nation.
Séduisant par son or des ministres avides,
Elle éblouit les rois par l'appât des subsides,
Excite leur valeur, les entraîne aux combats:

Mais elle fait la guerre et ne s'y montre pas.
Des bras stipendiés s'arment pour sa défense :
Elle en reste témoin ; et sa lâche puissance,
Traitant son allié comme son ennemi,
S'attache à dépouiller l'un et l'autre parti ;
Pousse les nations à s'égorger entre elles ;
Augmente son pouvoir en soldant leurs querelles ;
Trouble le continent pour régner sur les mers :
Et si quelque allié détourne ces revers,
Elle fait égorger ces peuples sans défense (1),
Et sur des corps sanglants vante son alliance.
L'humanité pour elle est un nom odieux.
Le sentiment s'éteint dans les crimes heureux.

De cette île orgueilleuse, où bientôt la misère
Doit rejeter les maux qu'elle étend sur la terre,
Partent les cris de mort. En quels lieux plus cruels
La Discorde peut-elle ériger ses autels ?
C'est là qu'elle a formé ce tortueux dédale,
Où va se ranimer la fureur martiale.
C'est là que sont broyés ses dévorants poisons ;
Que l'on voit s'allumer la torche et les brandons,

(1) Le Danemarck.

Qui, précédant son char, guident de son cortège,
Sous de sombres vapeurs, la marche sacrilège.
Ce char couvert de sang, que précède la mort,
Est formé d'ossements où la chair fume encor.
Sur la nue empestée où des serpents s'agitent,
De nombreux léopards s'assemblent et s'irritent.
Par leurs cris tous les maux sont en foule appelés;
Des dragons furieux au char sont attelés.
La Discorde a rugi, le cortège s'avance,
Et cette pompe horrible a menacé la France.

Elle guide son vol vers l'antique Germain;
S'arrête sur la Sprée, et descend sur Berlin.
De la cour agitée elle accroît le délire;
Sur le courage aveugle exerce son empire;
Nomme déjà héros des guerriers sans exploits,
Et les rend par l'orgueil dociles à sa voix.
Elle voile à leurs yeux la honteuse campagne
Qui flétrit leurs drapeaux aux plaines de Champagne;
Du turbulent Brunswick fait oublier l'affront;
Érige l'arrogance en système profond;
Pour un plan gigantesque enflamme les courages:
« Les Français sont tournés, coupés de leurs rivages;
« Les champs confédérés vont être leur tombeau!

Et Brunswick dans Paris, sur un trône nouveau,
Daigne sauver la ville, écarter les rapines;
Ce héros ne veut plus régner sur des ruines.
Pour des projets si vains Guillaume est dans son camp.
La reine près de lui, sur un coursier brillant,
Déjà de la victoire a reçu le présage;
Brunswick de ses lauriers déjà lui fait l'hommage.
Paris bientôt s'éveille à ces cris belliqueux;
Et son peuple inconstant, qui s'ignore en ses vœux,
Frémit quand de Berlin la trame est éclairée.
Il porte ses regards un instant sur la Sprée;
Et dissertant sur tout sans fixer ses désirs,
Pour cet objet nouveau fait trève à ses plaisirs.
Admirant avec feu, frondant ce qu'il admire;
Brave autant que léger, aimant jusqu'au délire;
Peuple qu'il faut conduire, et jamais enchaîner;
Blâmant sans hésiter, facile à s'étonner;
Ce peuple indéfini s'occupe de la guerre.
Il reconnaît bientôt la main de l'Angleterre;
Et les vœux divisés d'un esprit incertain,
S'unissent contre Londre, et condamnent Berlin.
Mais vers NAPOLÉON se tourne l'espérance;
Il doit venger l'Europe en défendant la France.

On l'attend au sénat pour ces grands intérêts.
Le peuple court en foule et le cherche au palais ;
Il était sur le Rhin ; et sa garde fidelle,
Que l'on croit dans Paris, a franchi la Moselle.

Cette garde intrépide a toujours des Romains
La valeur redoutable et les brillants destins :
Elle oppose au combat un front impénétrable ;
La mort ne rompt jamais sa ligne inébranlable.

Ici c'est un granit en colonne placé,
Par les foudres de Mars vainement menacé ;
C'est l'espoir protecteur qui retient la victoire,
Change le sort contraire et rappelle la gloire ;
A Desaix expirant prépare un lit d'honneur ;
Et fait de Marengo le champ triomphateur.

Ailleurs cette colonne en rempart étendue,
D'un mur inaccessible offre par-tout la vue.
Comme le flot hardi par le roc repoussé,
Le boulet foudroyant, à ses pieds enfoncé,
S'abîme, ou, retournant vers l'airain sanguinaire,
Semble s'épouvanter d'un élan téméraire.

Plus loin c'est une vague, enfant des ouragans,
Qui s'élève en fureur sur des flots menaçants :
Par des bonds écumeux elle entre dans la nue ;

Et bientôt dans l'abîme on la voit descendue.
Dans son sein embrasé la foudre en mille éclats
De la chute du globe imite le fracas.
Soudain elle s'avance, et son vaste passage
Engloutit les humains. Les débris, le ravage,
Des plns fiers nautonniers attestent les malheurs,
Et tracent le tableau du pouvoir des vainqueurs.
Telle, et non moins terrible, est la garde intrépide
Qui de NAPOLÉON suit la marche rapide.

Dans les champs de Bamberg, le Reidnitz et le Mein,
Associant leurs eaux, confondent leur destin.
Dès qu'ils ont vu briller sur leurs rives heureuses
Cette garde immortelle et ses aigles fameuses,
Le grand NAPOLÉON se montre sur leurs bords.
Là, sûr de la victoire, il mesure les torts
Du nouvel ennemi qui heurte sa puissance.
Son amour pour la paix diffère la vengeance;
Et voulant de Guillaume éclairer l'intérêt,
Il en médite encor le généreux projet.
Il forme le désir, dans son ame charmée,
De donner le repos à sa vaillante armée;
Et tandis que la paix sourit à ses soldats,
La gloire le transporte en ses propres climats.

Dans l'antique Italie, où la valeur romaine
Atteignit les hauteurs de la puissance humaine;
Où le temps agrandit ces fastes imposants,
De la vertu réelle éternels monuments;
S'élève une colonne aux grands noms consacrée.
Par l'immortalité sa garde est assurée.
L'honneur en a posé l'auguste fondement;
Sa cime avec orgueil s'unit au firmament:
Les grands noms sont inscrits sur ses faces pompeuses;
C'est l'apanage acquis aux vertus généreuses.
On voit siéger auprès l'auguste tribunal
A l'espoir des guerriers favorable ou fatal;
L'estime le préside et porte la sentence.
Les titres de grandeur, souvent admis d'avance,
Peuvent d'un faux éclat couvrir la vérité;
Mais le temps en appelle à la postérité.

Des aspirants nombreux en foule se présentent,
Victimes trop souvent des flatteurs qui les vantent.
Sans choix la renommée accueillant un vain bruit,
Auprès de la colonne en pompe les conduit.
Mais tous n'obtiennent pas un arrêt favorable;
Et plusieurs, dans l'éclat d'une course coupable,
Montrent le vide affreux de leur célébrité.

De ses brillants combats ce conquérant flatté
N'a jamais aux lauriers uni la douce olive ;
Son nom pesa toujours sur la terre plaintive.
Il n'a vaincu des rois que pour les enchaîner.
Il accourt, il se hâte, il est sûr d'étonner;
L'estime en son arrêt lui refuse la gloire.
La gloire fuit toujours le champ de la victoire,
Alors que la vertu s'éloigne du vainqueur.
Le seul ami de l'homme arrive à la grandeur.

Mais quand le conquérant, dans sa course féconde,
Se rend par des vertus le bienfaiteur du monde;
Si l'estime incertaine, en recueillant son nom,
Lui demande ses droits, l'univers lui répond :
Et la gloire, avec pompe, inscrit son nom auguste.
Quand le monde a jugé, l'arrêt est toujours juste.

Mais les noms des guerriers ne sont pas seuls inscrits;
A cet honneur brillant tous les arts sont admis.
Celui qui, du génie éprouvant l'influence,
A su par des chefs-d'œuvre orner son existence,
Soit que de Phidias il prenne le ciseau,
Que d'Homère ou d'Apelle il touche le pinceau,
A la gloire suprême il a droit de prétendre.
Homère et Phidias marchent près d'Alexandre.

Dans la postérité ces noms sont confondus,
Et le héros ne doit cet honneur qu'aux vertus.
Mais la gloire des arts est d'accès difficile.
Le chef-d'œuvre qui naît sous une main habile
A la postérité ne parvient pas toujours;
Le mérite souvent s'éclipse dans son cours.
Le talent doit unir le génie à l'audace,
S'il veut de ses travaux éterniser la trace.

Au pied du monument NAPOLÉON porté
En admire l'éclat, la noble majesté.
De splendeur entourée il voit une déesse,
Dont l'univers paraît invoquer la sagesse;
Un héros triomphant dépose dans ses mains
Le globe tel que Mars le remit aux Romains.
Minerve, en le couvrant de sa divine égide,
Par un code immortel et l'illustre et le guide.
Sur des rayons nombreux de ce globe élancés,
En caractères d'or plusieurs noms sont tracés.
Inscrits par le héros arbitre de leur gloire,
Ils doivent à ses soins leur rang dans la mémoire.
De sa noble carrière ils partagent l'éclat;
Ils forment avec lui la grandeur de l'État.
Sur l'auguste héros NAPOLÉON admire

Cet auréole auquel tout grand guerrier aspire.
Il aperçoit des rois, dans leurs vœux satisfaits,
Qui lui rendent hommage et chantent ses bienfaits.
Il s'approche, et bientôt il reconnaît la France,
Voit les noms des guerriers soutiens de sa puissance;
Distingue leurs exploits, ces faits du champ d'honneur,
Conquérant les humains pour fonder leur bonheur.
A ce tableau, des Francs il reconnaît l'empire;
Mais, est-ce Charlemagne ou Clovis qu'il admire?
Alors que du héros il veut chercher le nom,
La gloire en traits de feu trace NAPOLÉON.

Non loin, des léopards indiquent l'Angleterre:
Son nom est effacé. Les plaintes de la terre
L'accusent du retour des désordres humains;
De chercher à flétrir l'honneur des souverains;
D'avoir couvert de sang les palais et le chaume;
D'être le corrupteur et l'oppresseur de l'homme.
Lorsqu'un peuple fameux au crime se réduit,
Sa grandeur épouvante et la gloire s'enfuit.

Il voit aussi pâlir de la Prusse égarée
Le nom jadis brillant, quand les eaux de la Sprée
Ne quittaient qu'à regret leur bord resplendissant.
Répandant sur ce bord son or avilissant,

Londre a, par une guerre étrangère à la gloire,
Des grandeurs de Berlin interrompu l'histoire.
Portant leurs pas sanglants vers l'empire des Czars,
Il aperçoit encor d'avides léopards.
Sa vertu retentit aux champs de Moravie ;
Mais Londre tient encor Pétersbourg asservie.
NAPOLÉON bientôt, par des combats heureux,
Rendra le Russe libre et maître de ses vœux.
L'amitié d'Alexandre est un bien qu'il désire ;
Dans ce noble projet l'humanité l'inspire.
Pour ce grand intérêt jaloux de l'enflammer,
A force de le vaincre il veut s'en faire aimer.

Il voit l'honneur du sceptre exposé sans défense,
Perdant tout son éclat lorsqu'Albion s'avance.
Il voit la foi punique étouffant les vertus,
N'offrir que la discorde aux peuples éperdus.
Sa puissance soudain, pour affranchir la terre,
Environne l'Anglais d'une immense barrière.
Tels, quand de Némésis les poisons redoutés,
Dans les climats brûlants ravagent les cités,
On voit les rois du sud préserver leurs rivages
Des vents empoisonnés, précurseurs des ravages.
La peste moins affreuse en ses effets cruels,

Cause encor moins de maux qu'Albion aux mortels.
Le Héros cependant sur l'auguste colonne
Reconnaît les Français, fiers enfants de Bellone;
De leurs nombreux exploits ils ont cueilli le fruit.
Un dessein magnanime à Bamberg le conduit.
Il veut unir aux plans, arbitres du tonnerre,
L'espoir doux à son cœur d'éteindre encor la guerre.

FIN DU DEUXIÈME CHANT.

NAPOLÉON

EN

PRUSSE.

CHANT TROISIÈME.

ARGUMENT.

L'union des rois, sous des lois publiques et respectées, peut seule rendre les peuples heureux. — NAPOLÉON, qui a acquis assez de gloire militaire, veut établir cette union. — Il envoie Murat au roi Guillaume pour l'éclairer sur la guerre qui va éclater. — Murat se rend au camp royal. — Le prince Louis de Prusse l'arrête dans sa marche. — Louis est victime de son agression; il meurt au combat de Saalfeld. — Murat arrive au camp du roi et de la reine de Prusse. — Il leur expose l'objet de son ambassade. — Il cherche à les engager à la paix, et à éloigner de leurs personnes les ministres et les conseillers perfides qui les égarent. — La reine s'y refuse. — La Discorde paraît pour maintenir le trouble. — Mais la Gloire reçoit Murat sur son char, et le reporte au camp français. — La bataille de Jena se prépare. — NAPOLÉON va profiter des fautes de Brunswick. — Il prend position sur un plateau étroit. — Murat, Davoust, Bernadotte, Lannes, Soult, Ney, Augereau, Lefèvre, sont à la tête des corps d'armée. — Berthier donne le mouvement à tout, guidé par le génie de NAPOLÉON. — La bataille commence; le carnage devient affreux; les Prussiens sont vaincus; le roi et la reine fuient, et leur armée est détruite.

NAPOLÉON

EN

PRUSSE.

CHANT TROISIÈME.

Qu'il est grand le pouvoir qui décore les rois,
Quand l'amour des humains le soumet à des lois!
L'univers s'ennoblit quand ses maîtres suprêmes
Vers l'ordre social courbent leurs diadèmes.
Alors que la vertu dirige le plus fort,
A ses décrets le faible obéit sans effort.
Le commun intérêt met le monde en famille.
Sur l'océan du cœur c'est le phare qui brille,
Qui, ralliant sans cesse, éclairant les esprits,
Adoucit le naufrage et sauve les débris.
Le mortel qui prétend au sceptre de la terre,
Lorsqu'il en est le maître, en doit en être le père.

Malheur au prince impie à qui les passions
Inspirent d'attenter aux droits des nations !
L'humanité frémit quand l'ordre l'abandonne.
Le roi qui l'a troublé chancèle sur son trône ;
Et quand même un triomphe aiderait ses projets,
Pourra-t-il racheter le sang de ses sujets ?
Tel ce fleuve en son lit formé par la nature,
Sur ses flots rassemblés offre une route sûre.
Le commerce à son gré prospère sur ses eaux.
La rame en liberté fait voguer les bateaux.
La jeunesse joyeuse et le sexe timide
Vont chercher les plaisirs sur son onde limpide.
Mais si des flots hardis veulent franchir ses bords ;
Si la digue est rompue et cède à leurs efforts,
Le fleuve divisé n'a plus ce cours tranquille,
Qui toujours présentait un passage facile.
Les flots sont agités, l'épouvante les suit,
Le riverain s'alarme, et le voyageur fuit.

NAPOLÉON ne tient la balance du monde,
Que pour unir les rois. Sa sagesse profonde,
Du lien social recomposant les nœuds,
Va fonder sur nos jours la paix de nos neveux.
Mais Guillaume s'oppose à ce dessein sublime ;

Il veut dicter des lois au héros magnanime,
Qui, la foudre en ses mains, sut toujours terrasser
L'imprudent ennemi qui l'osait offenser.
Il veut que lâchement, quittant la Germanie,
Les Français sans combat rentrent dans leur patrie.
Il veut qu'abandonnant les champs confédérés,
Le *Protecteur* du Rhin rompe des nœuds sacrés!
Enfin, loin d'accueillir une union sublime,
Du monde au nom français il veut ravir l'estime.
Mais les mers jusqu'aux cieux pourraient lancer leurs eaux,
Les monts s'abîmeraient sous l'effort de leurs flots;
On verrait le soleil s'écrouler sur la terre,
Dessécher l'Océan et perdre sa lumière,
Avant qu'on pût ternir l'honneur du nom français.

Malgré les vœux hautains qui détruisent la paix,
NAPOLÉON prépare une ambassade auguste
Pour faire entendre au roi que la guerre est injuste;
Qu'un intérêt puissant doit unir deux États,
Dont l'un peut s'écrouler par le sort des combats.

Parmi tant de grands noms dont s'honore l'armée,
Murat par ses exploits conquit la Renommée.
Prompt, terrible au combat, doux, affable à sa cour,
On le voit des humains la terreur et l'amour.

Il a des grands talents la brillante culture;
Et dans les dons heureux qu'il tient de la nature,
Le soin de protéger la fortune d'autrui,
Le rend de ses sujets et l'amour et l'appui.
Au père des Français, dévoué sans partage,
De sa fidélité tout son sang est le gage.
Ce prince doit remplir les desseins du héros;
Des deux peuples encor maintenir le repos;
Et pour ce grand objet, quand son zèle s'empresse,
Il entend ce discours que dicte la sagesse.
« Allez, Prince, remplir mon espoir pour la paix,
« Lui dit NAPOLÉON. Les lauriers des Français
« Vont déjà resplendir aux limites du monde;
« Il faut une autre gloire à leur vertu féconde.
« Plus de guerre! Guillaume écoutera nos vœux.
« Nos soins vont triompher de ses conseils fougueux.
« Il entendra la voix de la raison plus forte.
« Les rois sont avertis; ma puissance l'emporte;
« Leur défaite n'est plus un titre de grandeur.
« Les unir est pour moi le nouveau champ d'honneur. »
Murat accourt remplir ce noble ministère;
Il va servir la paix comme il brille à la guerre.
Plein d'un objet si grand, et jaloux du succès,

Son zèle en un instant franchit le camp français.
Il arrive à Saalfeld. La Discorde, plus prompte,
Des auteurs de la guerre y préparait la honte.
Le prince, provoqué, couvre les champs de morts,
Et devant lui tout fuit et cède à ses efforts.
Lannes, terrible aussi dans l'attaque animée,
A lui seul dans son choc semble offrir une armée.
Arrête, aveugle Mort, et respecte Louis!
Son bras pour te servir immole son pays.
Sous ton avide faux rassemblant les victimes,
Il expie en mourant ses vœux illégitimes.
Tu veux, pour l'honorer, trancher ses jours si beaux;
Mais il expire en brave et non pas en héros.

Ainsi quand dans sa course, à son objet fidèle,
Murat, sans défiance, obéit à son zèle,
Un chef présomptueux, avide de combats,
Par une folle audace a suspendu ses pas :
Mais sa chute superbe indique à sa patrie,
Le désastre qui suit une aveugle furie.
Tel ce lion tranquille au milieu des forêts,
De l'aspect des humains ne s'alarme jamais.
Confiant dans sa force, il ne nuit à personne;
Ignore le passant, qui, sans danger, frissonne.

Mais s'il voit devant lui des chasseurs imprudents;
S'il en est attaqué, de longs rugissements,
Autour de lui bientôt répandent l'épouvante.
Ses yeux lancent la mort et sa trace sanglante
Atteste son passage et marque sa fureur.
L'homme injuste souvent prépare son malheur,
Et les maux qu'il enfante engloutissent leur source.

Mais vers le camp royal Murat poursuit sa course.
Si le sang de Louis semble éloigner la paix,
Il avertit aussi d'en tarir les progrès.
Dans le camp des Prussiens bientôt le prince arrive;
Déjà de l'Elbe altier ils ont franchi la rive.
Il s'avance au milieu de ces fiers bataillons
Qui furent si long-temps l'effroi des nations.
Un murmure joyeux, produit par sa présence,
Annonce des soldats la flatteuse espérance.
Il croit voir que la paix est encor dans les cœurs;
Que le peuple aux combats préfère ses faveurs;
Et qu'enfin de Louis l'ombre aujourd'hui calmée,
Voudrait changer la reine et sauver son armée.

Il parvient à la tente où la noble splendeur
De la pompe royale annonce la grandeur.
Il voit les noirs soucis que l'embarras assemble,

En menacer l'entrée et l'assaillir ensemble.
De Bellone et de Mars les partisans divers,
Paraissent consternés par les premiers revers.
Le roi, qui fut trompé sur le but de la guerre,
Dans son ministre impie accuse l'Angleterre.
Mais la reine en désordre, excitant les esprits,
Semble du sang prussien méconnaître le prix.
C'est dans ce rendez-vous de l'erreur et du crime
Que le prince introduit en ces termes s'exprime :
« Auguste descendant d'un roi triomphateur,
« Qui dut à nos revers l'éclat de sa grandeur ;
« Souverain d'un pays de qui notre alliance
« Favorisa la gloire, agrandit la puissance ;
« Reine, dont la beauté parvint à tout charmer,
« Quand loin d'armer la Prusse elle sut la calmer ;
« Quel sentiment jaloux du bonheur de la Sprée,
« Livre ces lieux heureux à Bellone égarée ?
« NAPOLÉON encor désire, par ma voix,
« Rappeler l'intérêt qui lia tant de fois
« Vos vœux et vos projets à ceux de son empire.
« Votre lettre l'offense ; un dangereux délire,
« Quand vous le permettez, insulte à vos vertus,
« Votre trône chancèle, et vous ne régnez plus.

« NAPOLÉON, trop fier des destins de la France,
« Du plus puissant des rois ne souffre pas l'offense.
« Sa force est trop connue : elle est telle aujourd'hui,
« Que l'univers armé ne peut rien contre lui.
« A triompher de vous il a droit de prétendre;
« Vos chefs à cet affront doivent bientôt s'attendre.
« L'éclat qui vous entoure et vos vastes États
« Vont bientôt s'éclipser dans l'horreur des combats.
« Pour vos peuples, pour vous, vous creusez un abîme!
« D'autres vont succéder à votre rang sublime.
« Tel est au champ de Mars le sort qui vous attend;
« Ce que j'atteste ici l'univers vous l'apprend.
« D'un trône encor puissant conservez l'avantage;
« Traitez le sceptre en main, n'attendez pas l'orage.
« En peu de jours peut-être un État moins heureux
« Aux caprices du sort asservira vos vœux.
« Augustes ennemis, peut-être ma franchise
« Semble-t-elle une offense à votre ame surprise.
« L'orgueil des souverains, jaloux d'être flatté,
« S'irrite trop souvent d'une noble fierté.
« Mais le danger s'approche, il s'accroît, il menace;
« Et le jour qui s'enfuit presse votre disgrace.
« On ne peut s'arrêter aux vains ménagements,

« Quand la foudre qui gronde abrège les moments.
« Vous avez fait entendre au héros de la France
« Que vos utiles soins ont aidé sa puissance.
« Il veut par un conseil généreux, sans détour,
« Quoiqu'il soit offensé, vous servir à son tour.
« Rejetez loin de vous ces ames trop ardentes,
« Formant pour vous tromper des ligues turbulentes.
« Régnez, et qu'à vos pieds, saisi d'un saint respect,
« Le vil flatteur s'abaisse et tremble à votre aspect.
« Vos conseils ont quitté la ligue politique,
« Et l'Europe a blâmé cette faute publique.
« Les lieux où vous régnez, écartés de Paris,
« Pouvaient laisser long-temps les deux peuples amis;
« Des tempêtes de Mars préserver vos rivages,
« Et vous n'aviez besoin que de conseils plus sages. »
« La reine impatiente interrompt ce discours.
« Cessez, dit-elle, ô prince, en ces funestes jours,
« De chercher les motifs qui conduisent nos armes;
« Ainsi le roi l'ordonne, et d'abondantes larmes
« Vous apprennent assez que nos premiers malheurs
« De la paix ont dicté les vœux consolateurs.
« Mais nous saurons venger la Prusse consternée
« Du coup qui de Louis finit la destinée;

« Et si le sort contraire oppose à notre espoir
« De ses lois de rigueur l'invincible pouvoir,
« N'accusez pas du roi les volontés augustes.
« La guerre n'a suivi que des demandes justes.
« Sur son indépendance il n'osait plus compter,
« Et pour sauver ses droits il doit tout affronter.
« Il faut quitter le trône, ou savoir le défendre.
« Si je dois y ramper, je préfère en descendre.
« Voilà les sentiments qui dirigent le roi,
« Ce que doivent prétendre et ses conseils et moi. »
La Discorde, à ces mots, sort du sein de la terre;
L'enfer qui la vomit a décidé la guerre :
Elle couvre le roi de ce nuage affreux
Dont l'ombre rend toujours ses coups si dangereux;
Et jetant dans les airs des hurlements terribles,
Elle s'offre à Murat sous des formes horribles.
A l'instant le conseil autour d'elle rangé,
D'obéir à ses lois s'est bientôt engagé.
Des spectres furieux s'agitent sur sa tête;
Et le bruit de ses cris, plus forts que la tempête,
Étouffant de la paix la trop timide voix,
Afflige le guerrier et l'indigne à la fois.
Le tonnerre en courroux soudain se fait entendre;

Dans ces lieux de fureur la Gloire vient descendre ;
Sur ces monstres lançant un regard dédaigneux,
Elle place Murat dans son char radieux ;
Et l'univers redit que l'ambassade illustre
Au grand NAPOLÉON ajoute un nouveau lustre.
Cependant sur la Saale on s'apprête au combat,
Et Mars va déployer sa force et son éclat.
Brunswick est infidèle à son expérience ;
Son aveugle fureur trompe sa prévoyance.
On croirait qu'il ignore où sont ses ennemis,
Que Berlin est pour lui dans les murs de Paris.
Il presse vers le Rhin son armée égarée,
Quand le Français déjà va menacer la Sprée.
Mais d'un plan insensé les funestes apprêts
Ne produiront bientôt que d'horribles effets.
On verra se heurter ces colosses de guerre,
Et le puissant génie engloutir la chimère.
Ainsi, quand dans les airs, par les vents élancés,
Deux nuages affreux avec force poussés,
Par leur terrible choc ont enfanté l'orage,
Le tonnerre s'unit au combat qui s'engage,
Et le ciel retentit d'un horrible fracas.
Mais le nuage épais qui porte le trépas,

Vomit bientôt la foudre, embrase l'atmosphère,
Brise les larges flancs de la nue éphémère,
Et, livrant cette masse à l'empire des vents,
Disperse en un clin-d'œil ses débris effrayants.
Le vain bruit de la Prusse égale cette image,
Et les mêmes effets suivront un même orage.

Trop fier depuis long-temps des lauriers tant vantés,
Qu'aux plaines de Rosbach il avait remportés,
Brunswick, dans son orgueil, compromet sa victoire.
Les Français vont venger l'affront fait à leur gloire.

Près des murs effrayés de l'antique Iéna,
NAPOLÉON accourt des rives de Géra.
Sur un mont escarpé dont l'étroite surface
A quelques bataillons à peine offre un espace,
Après avoir forcé le roc à se plier,
Il forme un autre Etna de l'airain meurtrier.
Là, de son ennemi distinguant les cohortes,
Il reconnaît les lieux qui les rendent plus fortes.
De ces hauteurs la mort s'élançant, troublant l'air,
Par un torrent de feu, de soldats et de fer,
Bientôt de sang humain doit inonder la plaine,
Et punir de Brunswick l'imprudence hautaine.

Tous les chefs, du héros illustres compagnons,

Soudain autour de lui rangent leurs bataillons.
Bientôt Murat, Davoust, près Naumbourg s'élancent;
Bernadotte et les siens devant Donrbourg s'avancent;
Lannes, le brave Soult, l'intrépide Augereau,
Avec Ney prennent part à ce danger nouveau.
Un vieux guerrier blanchi dans les champs de Bellone,
A qui Dantzick soumis réserve une couronne,
A la garde qui veille au trône impérial,
De l'entrée au combat doit donner le signal;
Et Berthier, du héros organe tutélaire,
De la marche des camps règle l'ordre sévère.
BONAPARTE! Berthier! Ces noms toujours unis,
Quand Mars montre à l'honneur ses dangers et leur prix,
Dans les champs d'Iéna se retrouvent encore.
Berthier, cher à la cour, et que l'armée honore,
Soldat, ministre, ami du héros indomté,
Sait marcher sur ses pas à l'immortalité.
De ses ordres, Bruguière, en messager habile,
Rend dans les mouvements l'action plus facile.
Tout s'ébranle, et les camps, par ses soins avertis,
Se divisent par-tout dans leur ensemble unis.

Dans le camp des Prussiens l'assurance est égale.
Le superbe Brunswick, par son erreur fatale,

De combattre ou de fuir fait la nécessité :
Mais la valeur prussienne entretient la fierté;
Et le chef, dont la faute est encore ignorée,
Ne voit pas le danger qui plane sur la Sprée.
La nuit vient dérober ce terrible appareil;
Mais l'amour de la gloire écarte le sommeil.
La Mort de cette nuit semble obscurcir les voiles;
Elle ouvre ses tombeaux, fait pâlir les étoiles;
Et les feux des deux camps, par des reflets divers,
Semblent d'un incendie avertir l'univers.
Un silence profond, triste enfant des ténèbres,
Paraît livrer ces lieux à des apprêts funèbres;
Et les cris des deux camps à la fois entendus
Semblent offrir encor l'union qui n'est plus.
NAPOLÉON parcourt les rangs de tous ses braves;
Épargne à leur valeur jusqu'aux moindres entraves;
Leur trace le chemin qui conduit à l'honneur,
Et rappelle à chacun qu'il fut toujours vainqueur.
Dans ces soins belliqueux le jour vient le surprendre:
Eh! quel jour! les bergers ne se font point entendre.
La terreur les retient dans le fond des hameaux,
Pleurant sur leurs moissons, tremblant pour leurs troupeaux;
Et les airs ténébreux ne cèdent qu'avec peine

Au jour qui les poursuit l'empire de la plaine.
Ce ne sont plus ces champs, l'espoir des laboureurs,
Caressés par l'Aurore aux premières lueurs;
Qui n'offraient d'autre bruit que le flatteur murmure
Qu'à son réveil tranquille enfante la nature.
Mars a couvert le sol de terribles apprêts,
Le fer, le feu, l'airain ont couvert les guérets.
Le jour épouvanté reste encor dans les ombres,
Et le soleil se livre à des nuages sombres.

Aux armes! A ce cri, les fers étincelants
S'élevent avec bruit dans les airs frémissants.
Guillaume semble attendre, évitant les ténèbres,
Que le soleil préside à ces combats célèbres.
Mais souvent le succès sourit aux premiers coups,
Et de les protéger, Mars se montre jaloux.
NAPOLÉON attaque, et la charge est sonnée.
« De la conquête d'Ulm ce jour finit l'année,
« Dit-il; nous le fêtons par de plus grands succès.
« Comme alors entouré, l'ennemi, désormais,
« Ne peut dans son danger combattre pour la gloire.
« Soldats, ne laissez pas flétrir votre mémoire.
« Qu'il ne puisse échapper ce roi déjà vaincu!
« De ses fiers escadrons le choc vous est connu,

« Et ce choc doit céder à la valeur française.
« Devant cette valeur que leur fierté se taise. »
Ces discours animés électrisent les cœurs.
Marchons! Tels sont les cris, terribles précurseurs
De l'honneur, de la gloire et de l'affreux carnage.
Le hardi tirailleur rapidement s'engage.
En bataille soudain les Français descendus
Dans un ordre invincible ont leurs rangs étendus;
Et les brouillards chassés des plaines enflammées,
Découvrent en fuyant l'éclat des deux armées.
Aux bouches de Kœsen, Davoust, comme un rocher,
Aux plus fiers ennemis interdit d'approcher.
Il trompe leur retraite, il attaque, il terrasse:
Son audace par-tout va repousser l'audace;
Et Friand, et Gudin, et Daultanne, et Morand,
Du chef et du soldat aident l'effort brillant.
Augereau sur ses pas sème aussi l'épouvante;
Lannes, le fer en main, suit sa valeur constante.
Par-tout Brunswick recule ou trouve le trépas;
Par-tout un mur d'airain vient arrêter ses pas:
Tels d'un lac irrité les efforts inutiles
Menacent d'envahir ses digues immobiles;
Il mugit, il s'élève, et fatigant ses eaux,

En monts impétueux il sépare ses flots,
Va jeter sur son bord ses ondes furieuses;
Mais le bord les repousse en gerbes écumeuses.
Cependant au combat de vaillants escadrons
Soutiennent des Prussiens les nombreux bataillons:
Et bientôt de leurs chefs les manœuvres savantes
Par de prompts mouvements se montrent imposantes.
Tout s'ébranle et combat; trois cent mille guerriers,
Les plombs étincelants des mousquets meurtriers,
De bronzes enflammés mille bouches tonnantes,
Vomissent le trépas dans ces plaines sanglantes;
Et les cris des blessés, et la flamme et le fer;
Et ce bruit imitant le fracas de l'enfer,
Et les morts entassés offrent à la mémoire
Un spectacle d'horreur peu connu dans l'histoire.
Cependant le désordre est par-tout réparé.
La manœuvre, brillant comme en un jour paré,
Ménage encor l'espoir à la valeur prussienne,
Sans rendre un seul instant la victoire incertaine.
Tandis qu'au brave Soult les flancs d'un bois épais,
En livrant les Prussiens, lui prêtent un accès,
Un nuage poudreux sur Iéna s'avance.
En épais tourbillons la poussière s'élance.

Des escadrons nombreux au loin sont répandus;
Ils étendent leurs rangs; et, par eux soutenus,
Les bataillons serrés, plus forts que la tempête,
Enfoncent l'ennemi, poursuivent sa retraite;
Et Brunswick, et les siens, et leur trop faible roi,
N'obtiennent du combat que la fuite et l'effroi.
Mais l'ordre, de leurs rangs éloignait les alarmes,
Lorsqu'un torrent de feu vient engloutir leurs armes.
Quel est cet autre Ajax qu'annonce la terreur?
Tel on vit dans Milton l'ange exterminateur.
Le sang couvre ses pas; et par-tout le carnage
Par des amas de morts arrête son passage.
La Gloire l'a nommé! Murat des rangs surpris
Soudain dissout la ligne, en poursuit les débris.
Jusqu'aux murs de Weimar le tranchant cimeterre
De cadavres, de cris, de sang couvre la terre!.......
Muse accorde une trève à ces scènes d'horreur.
Quittons ces champs remplis de gloire et de douleur.
Laissons la Renommée emboucher la trompette;
Délassons-nous au port de l'affreuse tempête;
Hâtons-nous d'essuyer le front de la valeur,
Et d'empêcher le sang d'affliger le vainqueur!

FIN DU TROISIÈME CHANT.

NAPOLÉON

EN

PRUSSE.

CHANT QUATRIÈME.

ARGUMENT.

Le poëte fuit le champ de mort pour chanter la victoire. — Description de la marche triomphale de NAPOLÉON depuis Iéna jusqu'à Berlin. — La Victoire se présente devant le Héros, et lui fait le rapport sur les résultats de la bataille. — Grandeur de NAPOLÉON envers les vaincus. — Il se rend à Potsdam, visite la tombe du grand Frédéric, et s'empare de son épée et de son écharpe, qu'il envoie au temple de Mars, à Paris. — Il se rend à Berlin. — Il est surpris en route par un orage. — Il entre dans la maison du grand-veneur de Saxe. — Tandis qu'il se croit inconnu, il s'entend appeler par son nom par une jeune et jolie Égyptienne, veuve d'un officier français, et qui n'a pu cacher son émotion en revoyant le héros qu'elle a vu adorer sur le Nil, et à qui elle avait elle-même voué son cœur. — NAPOLÉON apprend son histoire, et lui accorde une pension pour elle et son fils. — Le pouvoir s'organise à Berlin. — Le prince d'Hastfeld en est le chef. — On surprend une lettre secrète qui indique sa trahison. — Les lois de la guerre demandent sa mort. — Le conseil qui doit le juger s'assemble. — Son épouse en est instruite; elle va se jeter aux pieds du héros, qui, touché de sa douleur, l'engage à jeter elle-même la lettre au feu, afin que le délit manquant de preuve, Hastfeld ne puisse pas être condamné. — Le conseil est suivi avec empressement, et la grace accordée.

NAPOLÉON
EN
PRUSSE.

CHANT QUATRIÈME.

Pour chanter les héros et chérir leur victoire,
Quittez le champ de deuil où se forme leur gloire.
Quel éclat le génie a-t-il dans son élan,
Alors qu'il faut tremper son flambeau dans le sang !
Quand les maux oppresseurs accablant notre vie
Réveillent les guerriers pour venger la patrie,
Ne peignez les combats que pour épouvanter
L'agresseur criminel qui veut l'ensanglanter.
Des héros triomphants, quand la vertu les guide,
Célébrez la bravoure et l'audace intrépide.
Mais hâtez le tableau des combats terminés
Pour mieux orner vos chants quand vous les couronnez.

Je fuis ce champ de mort. Mon ame déchirée
Parvient d'un vol rapide aux rives de la Sprée.
Sur ces bords illustrés par un monarque heureux,
J'ose encor déplorer l'affront de ses neveux.
Potsdam! Berlin! Spandau! lieux fameux, dont l'histoire,
Par de grands souvenirs enrichit la mémoire,
Vos destins sont changés! l'honneur du nom prussien
N'est plus que dans la tombe où Potsdam le retient.

Mais sur Berlin soumis quel éclat se repose!
Quel appareil pompeux sur ses bords se dispose!
Des plaines d'Iéna jusqu'à ses murs fameux,
Le triomphe conduit sur son char radieux
Celui dont la grandeur a fixé l'œil du monde.
Il paraît : la nature embellie et féconde
Présente tout-à-coup ses sillons reverdis (1).
Et l'arbre étale encor sa feuille aux yeux surpris.
Les oiseaux, empressés d'honorer son passage,
Par leurs brillants concerts viennent lui rendre hommage.
Le laboureur, naguère inquiet et tremblant,
Veut aujourd'hui fêter le héros triomphant;
Et le lierre et le myrte, avec les fleurs tardives,

(1) L'automne était alors déjà avancée.

En guirlande enlassés ont tapissé les rives.
L'astre du jour, jaloux de protéger ces vœux,
Éloigne les frimas et ranime ses feux;
Et l'automne, des champs conservant la parure,
Semble autour du héros assembler la nature.
Les vertus du vainqueur, en flattant l'avenir,
Des ravages de Mars calment le souvenir.

Sur un trône brillant qu'élève la Victoire
Paraît NAPOLÉON soutenu par la Gloire.
Dans ses mains la grandeur dépose les bienfaits.
L'orgueil du conquérant ne l'approcha jamais;
Il ne peut éblouir sa vertu tutélaire,
Aux vaincus étonnés offrant toujours un père.

La Victoire au héros présente avec éclat
Les traits de la bravoure et les fruits du combat.
Cent généraux captifs; une puissante armée
Détruite au champ d'honneur; la Prusse désarmée;
Smettau chargé de fers; l'avide coutelas
Du superbe Ruchel consommant le trépas.
Elle peint de Henri la fortune infidèle,
Et du fougueux Brunswick la blessure mortelle.
Elle présente encor ces amas glorieux,
D'un immense arsenal appareil belliqueux;

Et ces nobles drapeaux que, dans ses jours prospères,
Frédéric confiait à des mains plus guerrières;
Ces bronzes fracassés, ces lambeaux d'étendarts,
Dont la vue attestait les prodiges de Mars;
Moëllendorf qui d'Erfurt prend en vain la défense;
L'Elbe sur ses deux bords occupé par la France.
Elle montre la Saxe expiant par le sang
Une ligue forcée et reprenant son rang;
Les murs de Magdebourg, jadis inexpugnables,
Livrant au brave Ney leurs masses redoutables;
Lubeck infortunée, où l'insolent Blucher
Insulte aux droits des gens par la flamme et le fer;
Et ce roi dont l'orgueil fait la pitié du monde,
Confiant son salut aux eaux de Travemunde;
Murat, Soult, Bernadotte, avec soin protégeant,
En frappant l'agresseur, le paisible habitant.
Elle montre Murat s'élançant de la Saale
Aux champs de Zedenick, dans les plaines de Halle,
Couvrant comme un torrent les champs de Wittemberg,
Culbutant Hohenlohe, écrasant Wurtemberg;
S'illustrant à Prenstlow par de brillants faits d'armes;
Flétrissant ces brigands, auteurs de tant d'alarmes (1),

(1) Les gendarmes.

Dont l'arrogance impie outragea dans Berlin
Les amis que la paix s'associait en vain ;
Et Ferdinand victime et cause de la guerre ;
Et Morpeth, seul secours fourni par l'Angleterre ;
Et la reine livrée à ses larmes, aux cris,
Déplorant sa grandeur sur ces vastes débris.
Elle peint, pour offrir sa chute consommée,
Le fils de Frédéric sans trône et sans armée,
Quand le Sarmate a vu tomber ses oppresseurs
Devant les étendards de ses libérateurs.

Dans ce noble tableau, des amants de Bellone
Elle classe les noms et tresse la couronne ;
Et, suivant d'Iéna les guerriers triomphants,
Elle va les nommer en cent lieux différents.
Clarke, illustre au conseil, soldat, ministre habile,
Pour qui Mars est propice, et Minerve docile ;
Et Legrand, et Belliard, et Bertrand, et Beaumont,
Victor et Savary, Durosnel et Maison.
Elle cite Dupont, noble vainqueur de Halle,
Et Drouet, et Rivaut, et Royer, et Lasalle.
Elle place près d'eux et Macon et Grouchy,
Excelman et Milhaud, Colbert et Nansouty.
Songis n'est pas omis; Klein, Gardanne, Lagrange,

Brillent sur ce tableau. Bourcier près d'eux se range,
Et Boussard, et Pactod, et d'Hautpoult, et Vattier,
Trouvent leurs noms cités près d'un autre Berthier (1).
NAPOLÉON, jaloux d'ennoblir sa mémoire,
Étend jusqu'aux vaincus les fruits de sa victoire.
Sans rançon à la Saxe il remet ses guerriers.
Ses soins vont adoucir le sort des prisonniers
Que par-tout la valeur a mis en sa puissance;
Et libres, ils verront l'heureux sol de la France.
Habitants de Berlin, redoutez le vainqueur !.....
Non; le héros français veut conquérir les cœurs.
Sa bonté va calmer ces femmes imprudentes
Dont la voix appela les querelles sanglantes.
Mais ces nobles de cour, vains et présomptueux,
Qui soutinrent Louis dans ses écarts fougueux,
Doivent dans le mépris expier leur furie,
Dont les excès honteux renversent la patrie.
Le vainqueur, toujours grand, fait respecter la foi
Du plus fier ennemi qui sait chérir son roi,
Applaudir aux sujets qui, dans l'obéissance,
En regrettant la paix, ont combattu la France;
Et Berlin, recouvrant l'honneur et le repos,

(1) Léopold.

Ne se croit plus conquise à l'aspect du héros.
L'humanité préside à ce noble partage,
Et des droits de la guerre elle a réglé l'usage.
Mais suivons le vainqueur. Un tombeau révéré,
Au puissant Frédéric, dans Potsdam consacré,
De ce grand conquérant contient les tristes restes.
Ses manes courroucés, en des jours si funestes,
Accusent le Destin ! vers ces lugubres lieux,
Le héros veut porter ses pas victorieux.
Il est près du tombeau, lorsqu'une voix sévère,
S'oppose par ces mots à sa marche guerrière :
« Viens-tu troubler ma cendre, après avoir bravé
« Ce trône si puissant par mes mains élevé ?
« Veux-tu briser encor mes palmes vénérées,
« Et ravir ma dépouille à ces voûtes sacrées?
« Malheur au conquérant, lorsqu'au sein des tombeaux
« Il ne respecte pas la cendre des héros ! »
– « Ombre auguste, grand roi, dont ma valeur première
« Reçut le germe heureux de la vertu guerrière,
« Du séjour éternel, entends NAPOLÉON.
« Le monde était en proie aux crimes d'Albion;
« Et ton fils imprudent lui voua sa puissance;
« Il a rompu les nœuds d'une franche alliance.

« Ton génie immortel manquait à ses soldats :
« J'ai renversé son trône et conquis ses États.
« Ici pour t'honorer ma victoire s'arrête,
« Et j'y trouve pour moi la plus noble conquête.
« Ta redoutable épée, inactive au tombeau,
« Viendra de mes lauriers ennoblir le faisceau.
« Ne crois pas, Frédéric, que ce trophée illustre,
« Sous la garde française obtienne moins de lustre.
« Les braves de Rosback, témoins de ta valeur,
« Sont les gardiens du temple, asile de l'honneur;
« Et ce trophée ira consoler leur courage,
« Leurs fils vont les doter de ce riche héritage. »
Il dit : et quand sa main s'avance avec respect,
Le fer étincelant s'agite à son aspect.
On en voit échapper une flamme brillante;
L'ombre de Frédéric apparaît menaçante.
Ce glaive qui long-temps fatigua le trépas,
Tente d'armer encor son invincible bras.
Mais la gloire s'avance et Fédéric s'apaise.
Il la cède au héros; et la valeur française
Reçoit de ses exploits le plus auguste prix.
L'honneur de Frédéric repose dans Paris !
Quittant ces tristes lieux où les rois de la terre

Du plus humble sujet partagent la misère ;
Lorsqu'il a des grandeurs médité le néant,
NAPOLÉON s'éloigne, et son bras triomphant
Va par de nouveaux coups propager sa victoire.
Rien ne peut arrêter le torrent de sa gloire ;
Et tout doit concourir à ses vastes desseins.
La nature à son tour menace les Germains.
L'orage en mugissant vient s'unir à la guerre ;
La mer rompant ses bords semble inonder la terre.
Les vents associés aux ténèbres, aux feux,
Jettent bientôt le globe en un désordre affreux.
Contre les éléments, dans sa marche rapide,
NAPOLÉON combat ; et son ame intrépide,
Et des cieux conjurés, et des rois réunis,
Triomphe et leurs efforts s'écroulent en débris.
Mais le ciel qui conduit le bienfait qui s'apprête,
Augmente le déluge et double la tempête.
NAPOLÉON s'arrête et son coursier bondit ;
Sous ses pieds agités le sol tremble et gémit.
L'éclair s'unit aux feux que ses nazeaux répandent ;
Le frein reçoit l'écume ; aux mains qui le commandent
Il obéit ; il semble entendre ses desseins,
Quand son bras veut régir les mouvements humains.

Sous un toit que Diane a choisi pour son temple,
Arrive le héros que l'univers contemple.
Un simple vêtement, dérobant sa grandeur,
Voile aux regards le rang et les traits du vainqueur.
Mais bientôt, ô surprise! une voix douce et tendre,
En nommant le héros ose se faire entendre.
Cette imprudente voix d'abord vient l'étonner;
Mais la bonté suprême a daigné pardonner.

Sur les antiques bords où la vertu féconde,
Dans la chute ou l'éclat des conquérants du monde,
Voit les siècles vieillir, où le Nil tous les ans,
Par l'engrais de ses eaux fertilise les champs,
NAPOLÉON portant ses armes triomphantes,
A surpassé des Dieux les fables imposantes.
Quand ses lois en offraient toute la majesté,
L'Égyptien le crut une divinité.
Son culte proclamé par la reconnaissance,
Dans le sein des bienfaits avait pris sa naissance.
Ce pays à Fatime avait donné le jour;
Là Norris avec elle avait connu l'amour.

Au ciel égyptien, l'Europe préférée,
Reçoit les deux amants; et non loin de la Sprée,
Quand la mort de l'époux abrégea le bonheur.

Fatime fut nourrir son fils et sa douleur.
Norris était aimable et Fatime était belle;
L'hymen avait serré leur union fidèle.
Fatime avait perdu des époux le plus cher,
Elle mêle sa joie au souvenir amer.
NAPOLÉON l'accueille, et sa bonté touchante,
De sa perte connaît l'histoire attendrissante:
Et ses dons abondants de la mère et du fils
Assurent le bonheur par des jours enrichis.
« Jamais, dit le héros, le fracas d'un orage
« N'avait au champ de Mars suspendu mon passage.
« Il semble qu'en cédant au foudre, à son tourment,
« J'avais de mon bienfait l'heureux pressentiment. »
Dans Berlin cependant un pouvoir se dispose;
C'est Hastfeld qui le règle et des siens le compose.
Ce prince, aimé du peuple, estimé de son roi,
A semblé mériter ce difficile emploi.
Il calme les terreurs du peuple qui l'implore,
Et bientôt le héros de sa bonté l'honore.
De sa fidélité cette faveur répond;
Il va chérir l'éclat qui décore son front.
L'ordre a suivi le zèle, et la cité calmée,
A banni la terreur qui devançait l'armée.

Tous les cœurs, il est vrai, n'ont pas craint le danger;
Et le Français, pour eux, n'était point étranger.
Victimes des fureurs, dont une haine antique
Avait contre Calvin armé la politique,
Pour épargner un crime et la honte à Louis.
Des milliers de Français avaient fui leur pays.
L'humanité, ce Dieu, seul Dieu de la nature,
Et dont le fils traça la doctrine si pure,
Avait, au grand Henri, dicté, du haut des cieux,
Un édit immortel, l'honneur des rois pieux.
Le fanatisme impur, tyran de la faiblesse,
Voulut flétrir Louis, en trompant sa sagesse;
Et ce roi renversa l'auguste monument
De l'amour des humains et de l'horreur du sang.
L'Éternel en frémit ! la terre épouvantée,
Crut voir la Ligue encor de l'enfer reportée;
Et des Français soumis, fidèles à leur foi,
En quittant leur pays pleuraient encor leur roi.
Ces Français à Berlin portèrent l'industrie;
Au prêtre fanatique on vit à la patrie
Le souverain lui-même immoler l'intérêt,
Et bannir sans pitié le paisible sujet.
Le Français des bons cœurs fut toujours le modèle,

Aux champs de ses aïeux il demeure fidèle ;
Et si le deuil, hélas ! la fortune ou l'honneur,
Lui font d'un triste exil éprouver la rigueur,
Ses plus lointains neveux honorent la patrie,
Seule, berceau sacré de leur première vie.
Tels, émus, attendris, les Français, de Berlin,
Devant leurs conquérants trouvent un jour serein.
 Mais un sinistre bruit se répand ; il altère,
Le calme inespéré qu'a laissé le tonnerre.
Le cœur souvent frémit. De noirs pressentiments,
Viennent mêler la crainte aux plus heureux moments.
Au milieu des bienfaits que le héros prodigue,
On se montre inquiet, on s'observe, on s'intrigue.
Quelle cause funeste enfante ces terreurs,
Et dans l'oubli des maux ranime les douleurs ?
Au milieu de la nuit on voit un spectre horrible ;
Il s'élance des murs ; son vol lent et pénible,
En des sens opposés traçant de noirs sillons,
Rase l'air, se replie en affreux tourbillons.
La plus faible lueur l'arrête et l'épouvante :
Dans ses flancs empestés une tache sanglante
Semble montrer le nom de quelque criminel,
Et les yeux attentifs y découvrent Hastfeld !

C'était la trahison ; mais la trame éclairée
Ne pourra point troubler la cité rassurée.
Tels on voit les hameaux livrés au doux sommeil ;
Un bruit confus soudain vient hâter leur réveil.
Ce sont des flots qui, mus par des lointains orages,
Des marais croupissants, ont franchi les rivages.
La nuit offre un ciel pur : le vigilant berger
Se livre au doux sommeil sans prévoir le danger.
Mais par l'obscurité s'accroît la fausse crainte ;
Et la vive terreur dont la plaine est atteinte,
Chez ces bons villageois fuit à l'aspect du jour ;
Ce n'est plus qu'un ruisseau des marais d'alentour.
Des soins vont détourner son onde audacieuse,
Et rejeter son cours dans sa fosse bourbeuse.

Ainsi la trahison qui trompe le pouvoir,
Et par d'obscurs moyens écarte le devoir,
N'offre plus de danger alors qu'elle est connue.
Bientôt l'ame du traître, aux enfers descendue,
Rassure les esprits et le calme renaît.
Le supplice d'Hastfeld va punir le forfait.
Les justes lois de Mars, pressantes, rigoureuses,
Vont connaître bientôt ces feuilles ténébreuses,
Qui, dévoilant le crime, appelleront la mort.

Mais l'épouse d'Hastfeld, tremblante, apprend son sort.
Elle accourt ! du palais elle a franchi l'entrée
Que le malheur en vain n'a jamais implorée.
Elle arrive, et soudain tombe aux pieds du héros :
« Hastfeld est innocent ! Sire, de vils suppôts,
« Ennemis de son nom, ennemis de sa vie,
« Attaquent sa vertu qui trompe leur envie.
« O grand NAPOLÉON ! j'en appelle à mon cœur,
« Hastfeld est innocent, j'en atteste l'honneur ! »
Touchante et triste erreur d'une ame magnanime !
Un écrit clandestin a témoigné le crime ;
Mais une mère en pleurs, amante des vertus,
Croit son époux fidèle à l'honneur qu'il n'a plus.
Le héros, de Bellone entend la loi sévère :
Mais il voit les douleurs, les sanglots d'une mère ;
Elle offre encor l'aspect de la fécondité.
Le malheur, la nature ont conquis la bonté !
Mais comment arracher un coupable à sa peine ?
L'épouse a reconnu la trahison certaine.
La foudre est moins terrible. O douleur ! jour cruel !
O mes enfants, dit-elle ; ô père criminel !
Voyant de son époux la carrière finie,
Sa voix s'éteint, la mort a menacé sa vie.

Puissant NAPOLÉON ! ce spectacle touchant
Dans ton cœur attendri surprend le sentiment !
Et déjà le pardon s'agite dans ton ame.
O grandeur des héros ! « Dévoré par la flamme,
« Anéanti, dit-il, d'un forfait odieux
« L'écrit n'offrira plus le témoin dangereux.
« D'un accusé toujours ma suprême puissance,
« Sans preuves du délit suppose l'innocence. »
O bonheur ! A l'instant le feu, de cet écrit,
Anéantit la trace et remet le délit !

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

NAPOLÉON

EN

PRUSSE.

CHANT CINQUIÈME.

ARGUMENT.

Rien ne contribue plus à la majesté du trône que le droit de grace. — Tableau de la puissance du Destin. — Frédéric-le-Grand sollicite ses faveurs pour son fils. — Il ne peut rien obtenir. — Il demande qu'il lui soit permis d'accuser NAPOLÉON. — Le Destin se laisse toucher, et les héros sont assemblés pour entendre Frédéric. — Son discours. — Il fait connaître la situation affligeante de son fils, s'élève contre les succès de NAPOLÉON, et s'attache à démontrer qu'il veut renverser la gloire des grands hommes, et attirer à lui tous les souvenirs, au préjudice de tous les héros qui l'ont précédé. — Pierre-le-Grand l'interrompt, et fait connaître son erreur. — Pendant ce temps les Français continuent leur conquête. — Les Prussiens sont par-tout poursuivis par Murat, qui semble se multiplier. — Les vainqueurs invoquent la paix; mais elle doit être à l'abri de toute influence anglaise, dont les îles sont déclarées en état de blocus par un décret de NAPOLÉON.

NAPOLÉON

EN

PRUSSE.

CHANT CINQUIÈME.

Des droits que le pouvoir a déférés au trône,
Celui qui fait chérir l'éclat qui l'environne,
C'est l'auguste attribut que la Divinité;
Pour excuser l'erreur créa dans sa bonté.
Quand les rois, imitant la sage Providence,
De bienfaisants décrets entourent leur puissance,
Quand l'ordre social arme leur bras vengeur,
Et que de justes lois remplissant la rigueur,
Leur glaive est élevé pour frapper un coupable :
Dans ce moment fatal, si le regret l'accable,
Si d'heureux sentiments, doux fruits du repentir,
Font un voile au passé des vertus à venir,

Le coup est suspendu. L'autorité suprême,
Use d'un droit auguste, honneur du diadème;
Et le pardon conserve un sujet égaré,
Que, malgré son forfait, on eût long-temps pleuré!
On voit pourtant des pleurs! mais c'est loin des alarmes,
C'est le cœur attendri versant de douces larmes.
Alors qu'un roi pardonne au coupable éperdu,
Sur son trône on croit voir l'Éternel descendu.
Quels sentiments touchants fait naître ce prestige!
Comme on ouvre son ame à la foi du prodige!
O rois! vous ressemblez à la Divinité,
Lorsque votre pouvoir cède à l'humanité.
Elle a seule inspiré cet arrêt magnanime,
Qui devant l'indulgence humiliant le crime,
Venge NAPOLÉON par son propre bienfait,
Et confie au remords la peine du forfait.

Cependant du Destin la puissance éternelle
Rend toujours à ses lois la nature fidèle.
Il voit l'esprit humain, égaré dans son cours,
Sur un ordre prévu régler pourtant ses jours.
Seul il connaît des temps le terme et l'origine;
Et leur marche est soumise à sa règle divine.
Rien ne peut déranger l'ordre qu'il a voulu.

Seul il a dans ses mains le pouvoir absolu.
L'une tient le néant, et l'autre l'existence,
Et tout naît et finit au gré de sa puissance.
De son trône éternel il voit marcher le sort,
Attache à ses anneaux et la vie et la mort,
L'honneur, la lâcheté, le malheur, la fortune,
La modeste candeur, l'arrogance importune,
Et la haine et l'amour, le crime et la vertu,
Enfin des passions l'ensemble confondu.
Il a réglé des rois et la gloire et la chute.
Vainement leur orgueil excite entre eux la lutte,
Elle ne peut jamais troubler sa volonté,
Ni changer les décrets de sa nécessité.
C'est ainsi qu'aux héros sa science parfaite
Avait des fiers Prussiens annoncé la défaite.
En vain de Frédéric l'invincible valeur
Semblait vouloir guider Guillaume au champ d'honneur;
Le Destin aux Français a remis la victoire,
Rien ne peut déranger la marche de leur gloire.
Berlin devait tomber! un éternel arrêt
Sur elle avait fixé son immuable effet.
Ainsi, lorsqu'un torrent du haut des monts s'élance,
En vain des riverains l'active vigilance,

Se hâte avec ardeur de maîtriser ses flots,
Se dévoue au salut des fragiles hameaux;
Le sort conduit son cours comme il règle la vie;
Les hameaux sont détruits, la plaine est envahie.
Le Destin, entouré des héros et des dieux,
Voit de ses volontés le cours harmonieux;
Tandis que Frédéric, pour changer la fortune,
Renouvelle sans fruit une plainte importune.
En vain il fut admis aux faveurs du Destin,
Il ne peut déranger le mouvement divin.
Cependant l'infortune attire la clémence;
Le héros de Berlin, affligé par la France,
Dans sa douleur pressante obtient d'être entendu;
Il s'exprime en ces mots dictés par sa vertu:
« J'avais quitté le jour dans le sein de la gloire;
« Et l'immortalité protégeait ma mémoire.
« Le trône de Berlin, fondé par ma valeur,
« Dans sa vaste puissance attestait ma grandeur;
« Et je vois renverser ce colosse de guerre,
« Qui pouvait en mon nom faire trembler la terre.
« Un homme dont l'audace étrange aux temps connus,
« D'un peuple que j'aimai réveilla les vertus,
« A détruit en un jour le fruit de cent batailles,

« Et d'un puissant état sonné les funérailles.
« Mon cœur blâme un guerrier qu'il voudrait estimer :
« Mais l'orgueil offensé ne peut jamais aimer.
« Il a troublé l'histoire, et l'univers l'accuse :
« Il dépouille le temps, il renverse, il abuse
« Du magique ascendant qui précède son nom ;
« La gloire du passé n'est qu'une illusion ;
« Et tel au premier rang recueillait des hommages,
« Qui, surpassé, descend dans l'abîme des âges.
« La terreur, parvenue aux champs élysiens,
« De la plus douce paix altère les liens.
« Chacun veut rappeler à la foule alarmée
« Les titres glorieux qui font sa renommée.
« Ces ombres ont fourni de nobles souvenirs,
« Et ce lieu de bonheur offre encor des soupirs !
« Moi, vainqueur tant de fois, dont les peuples naguère
« Proclamaient à l'envi la sublime carrière,
« A peine suis-je admis au sein des immortels,
« Et ce géant nouveau renverse mes autels.
« Lorsque, par la terreur, la Prusse fut frappée,
« Mon fils pour le combat oublia mon épée ;
« Et la gloire attachée à mon front radieux
« A vu ternir l'éclat de ses rayons nombreux.

« NAPOLÉON l'efface, et sa vertu fatale
« Vient disputer aux morts la palme triomphale.
« Les gardiens tant vantés des souvenirs lointains,
« Et des temps d'Alexandre et des temps des Romains,
« Du burin de Clio savants dépositaires,
« Souffrent qu'en un seul jour les mâles caractères
« Qui tracèrent mon nom s'effacent sous leurs yeux.
« Ils laissent dissiper le bruit des temps fameux!
« A la page d'un siècle à peine un jour se place.
« Les modernes travaux que ce burin entasse,
« Ont menacé Clio d'envahir ses autels,
« D'occuper sans rivaux les fastes immortels.
« Le temple est envahi, l'enceinte est menacée;
« Et des noms solennels la grandeur effacée
« Cède le faîte auguste au moderne César.
« Clio ne défend plus le sévère rempart
« Où venaient avorter tant d'efforts pour la gloire;
« Elle obéit aux vœux dictés par la victoire.
« Le présent vers l'oubli semble nous repousser.
« Devant NAPOLÉON on a vu s'éclipser
« L'éclat de mes travaux; ils remplissaient le monde,
« Et les temps ajoutaient à leur grandeur féconde.
« Ils marchaient à grands pas vers la postérité:

« Son nom a suspendu mon immortalité.
« Il est vrai, sa valeur honore mon épée.
« Mon écharpe célèbre augmente ce trophée
« Que Mars a composé de ses terribles mains,
« Où semble réuni tout l'honneur des humains.
« La garde en est remise aux vertus du vieil âge,
« Et le brave en repos contemple son ouvrage.
« Mais quel bonheur fatal conduit NAPOLÉON?
« Il a détruit l'espoir de mon ambition.
« La chute de Berlin déchaîne le Sarmate;
« Le Saxon va jouir d'un succès qui le flatte;
« Et les vœux de mes fils par Londres dirigés,
« Ont seuls creusé l'abîme où l'or les a plongés.
« O héros! contre vous on ébranle la terre.
« Quel génie assez fort, s'il n'est point téméraire,
« Peut avec tant d'audace agiter les humains?
« Les peuples sont debout, et les rois incertains
« Se lèvent sans succès, tombent sans espérance,
« Ou montent sur un trône élevé par la France.
« La politique tremble, et ses plans sans vigueur
« Laissent le sort du monde aux mains de la valeur.
« Pourtant l'humanité, s'unissant au génie,
« Prépare un nouvel ordre à la terre affranchie,

« Elle met ce grand œuvre à l'abri des forbans,
« Albion est réduite à ses mâts impuissants.
« Elle s'agite en vain pour atteindre au rivage;
« Sa flotte et ses forfaits sont livrés au naufrage;
« Et ces Anglais si fiers sont réduits à l'affront
« D'être par-tout bannis en prononçant leur nom.
« NAPOLÉON triomphe, et sa valeur fidèle
« Imprime à l'univers une marche nouvelle.
« Tous les trônes germains se rangent sous ses lois;
« Et les peuples en foule accourent à sa voix.
« Tous les cœurs sont changés; les ames entraînées,
« S'ouvrent avidement à d'autres destinées;
« Tout s'agrandit, se livre à mille vœux divers;
« Et la soif de la gloire altère l'univers.
« Ainsi NAPOLÉON électrise le monde.
« Effaçant le passé, son audace profonde
« Maîtrise le présent, et fixe l'avenir.
« Honneur, vertu, puissance, il veut tout obtenir;
« Et la postérité, par sa gloire asservie,
« Aura l'histoire en grand en parcourant sa vie.
« Quel excès de pouvoir, de vœux ambitieux!
« Le monde est à ses pieds; les rois officieux,
« Ont par-tout du colosse encensé le prodige;

« Leurs esprits exaltés ressemblent au vertige.
« Tous comptaient des aïeux cités au champ d'honneur,
« Distingués par leur rang, plus grands par leur valeur,
« Qui dotèrent Clio d'une page brillante.
« Tous dans l'antiquité, cette école éclatante,
« Recherchaient leur modèle, et trouvaient des héros,
« Des sages, des savants, ennemis du repos,
« Qui changèrent souvent la face de la terre.
« Tous payaient à l'histoire, aux fastes qu'elle enserre,
« Le tribut commandé par l'éclat d'un grand nom;
« Et l'invincible Grèce, et la brave Ilion,
« Et la fière Carthage, et la superbe Rome,
« Par des traits imposants, frappaient, enflammaient l'homme.
« Tout croule, tout s'oublie, et l'antiquité fuit;
« NAPOLÉON se montre et le charme est détruit.
« Aussi de nos neveux l'étude plus fixée,
« Pour élever leur ame, agrandir leur pensée,
« N'ira point de l'histoire interroger la voix.
« L'immensité des temps et tout l'éclat des rois
« Viennent se réfléchir dans un miroir fidèle.
« Tout ce qui fit leur gloire anime un seul modèle.
« Quels magiques destins! gigantesques succès!
« Héros! je vous devais d'accuser ces excès,

« Quand les grands souvenirs quittent leurs anciens maîtres,
« Quand la gloire a laissé dépouiller ses ancêtres.
« Mon trône est renversé! mon royaume conquis,
« Sans l'ordre du vainqueur ne verra plus mon fils.
« Le sol qui retentit de mes combats célèbres
« A vu de mes soldats les désastres funèbres.
« Rosback sera muet pour la postérité!
« Ou, si son monument était encore cité,
« Sa chute redirait de honteuses défaites,
« Une imprudente attaque et d'affreuses retraites.
« Quels droits sur ma grandeur les Français ont conquis!
« On ne peut retrouver ma gloire qu'à Paris! »
La douleur interrompt cette plainte animée;
Des dieux et des héros la cour est alarmée :
Mais Pierre vient calmer les célestes esprits;
Il fait cesser l'erreur de leurs cœurs attendris.
« O Frédéric, dit-il, la douleur vous égare,
« Les grands noms sont amis, et rien ne les sépare.
« Dans ses fils abaissés Charlemagne a-t-il craint
« De la postérité l'injurieux dédain?
« Nous vivrons à jamais! NAPOLÉON lui-même
« Sera le défenseur de la gloire suprême.
« Quand l'homme à la grandeur monte avec tant d'appui,

« Sa vertu nous entend respirer près de lui.
« Notre souffle immortel, que sa grande ame aspire,
« Est le feu qui l'enflamme, et l'ardeur qui l'inspire. »
A l'instant le tonnerre éclate, fend les airs,
Du nom de l'Éternel va remplir l'univers.

Cependant des Prussiens on poursuit la retraite;
La victoire a voulu consommer leur défaite;
Et de NAPOLÉON les escadrons actifs
Vont combattre par-tout leurs restes fugitifs.
Ainsi, quand de chasseurs une foule excitée
Suit des lions blessés la troupe épouvantée,
D'impatients coursiers, sur le sol bondissants,
Vont couper la retraite aux fuyards rugissants;
Quoiqu'en des lieux divers ils dirigent leur fuite,
Ils n'éviteront pas une ardente poursuite.
Si leurs rugissements ont causé la terreur
Qui plusieurs fois loin d'eux repoussa le chasseur;
Fatigués, entourés, ils deviennent sa proie;
Le salpêtre s'enflamme et bientôt les foudroie.

Se livrant à la fuite, ou gardant leurs remparts,
Des bataillons prussiens tous les débris épars,
Attaqués par Murat, terrible, infatigable,
Éprouvent le pouvoir du bras qui les accable.

Ainsi, Lubeck, Erfurt, Stettin et Magdebourg,
Et les champs de Prenstlow répètent à leur tour
L'affront que Mack, dans Ulm, fit retomber sur Vienne.
Tout trompe des Prussiens l'arrogance hautaine,
Qui, dans son vain éclat, et sur un ton si fier,
Naguère censurait les malheurs de l'Ister.

Il est vrai que la foudre, en son fracas terrible,
N'avait produit jamais un effet plus horrible.
De Bamberg à Lubeck, du Mein jusqu'à l'Oder,
De sang et de débris tout le sol est couvert.
Guillaume a disparu, sa puissance est finie;
La chute de l'armée éteint sa monarchie.
Pour renverser son trône il n'a fallu qu'un jour;
Et le vainqueur peut seul en prévoir le retour.

La paix! tel est le cri poussé par la victoire;
C'est à la conquérir que s'applique la gloire.
Mais est-ce à des traités tant de fois méconnus
Qu'il faudra rattacher les traîtres confondus?
Faut-il tant de malheurs avec tant de puissance?
En lançant tant de fois les foudres de la France,
Faut-il à des succès borner le châtiment,
Toujours chercher la paix dans des torrents de sang?
Faut-il à l'Angleterre abandonner le monde,

Laisser toujours régner son intrigue profonde ?
L'Éternel aux héros a remis les humains ;
Il permet des sujets, il veut des souverains :
Mais c'est pour établir l'heureuse intelligence
Qui, lorsque Mars se tait, doit régler la puissance ;
Pour consacrer la gloire au bonheur des États,
Et non pour l'entourer d'un stérile fracas.
Le grand NAPOLÉON, dans ses vœux magnanimes,
A fondé ses projets sur ces grandes maximes.
Pour enchaîner l'Anglais prêt toujours à trahir,
Sur les succès présents il fixe l'avenir.
La Victoire, fidèle à sa vaste puissance,
Des flots européens livre la rive immense ;
Et leurs bords devenus les remparts de la paix,
Sur tous leurs points la foudre en écarte l'Anglais.
Celui qui veut briser le lien politique,
Qui dans les vœux communs trompe la foi publique,
Ne doit plus concourir à ce nœud si touchant,
Du repos de la terre auguste fondement.
Aussi pour étouffer l'intrigue renaissante
Qui si souvent de Mars pousse l'arme sanglante,
Par un décret puissant le grand NAPOLÉON ;
Pour mieux sauver le monde, en sépare Albion.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.



NAPOLÉON

EN

PRUSSE.

CHANT SIXIÈME.

ARGUMENT.

Les guerriers, pour obtenir la véritable gloire, doivent toujours avoir leurs regards sur la postérité. — La Gloire conduit NAPOLÉON au palais du Destin, qui s'occupe à tracer un nouvel ordre au monde. — Discours du Destin à NAPOLÉON son fils. — Il lui remet les rênes de la terre, et les rois vont être unis par ses soins. — NAPOLÉON part, accompagné de la Gloire, qui va lui servir de guide, et qui lui montre dans l'avenir la conquête de la Pologne, ses victoires sur les Russes, la paix de Tilsit, et les nouveaux trônes qu'il doit créer. — Elle lui montre Charles, roi d'Espagne, qui lui remet le sort de son royaume troublé, et le roi Joseph qui doit en occuper le trône. — Il traverse l'Espagne avec son guide; arrive à Gibraltar, où il trouve Hercule. — Discours d'Hercule. — Il lui offre son bras; en sa présence il brise le rocher sous sa massue, et Gibraltar n'est plus pour Albion. — Il aperçoit sur l'autre rive Scipion et Annibal qui l'invitent à conquérir l'Afrique. — Description de son passage. — Hercule et Murat sont à ses côtés. — L'Afrique en pleurs se présente à NAPOLÉON dès qu'il aborde son rivage. — Discours de l'Afrique pour demander que ses fers soient brisés. — Réponse et promesse de NAPOLÉON. — Discours de Scipion et d'Annibal pour engager le héros à délivrer l'Afrique de la barbarie pour l'avantage de l'Europe. — NAPOLÉON y consent. — Le savant roi Juba lui apparaît, et l'introduit dans la Mauritanie, où il a régné dans le siècle d'Auguste. — NAPOLÉON arrive aux pieds du mont Atlas, dans les plaines de l'ancienne Tingis. — Il monte sur un trône, et tous les peuples de l'Afrique viennent lui rendre hommage. — Il leur donne la lumière et des lois, et range à sa puissance les côtes de la Méditerranée. — Il désire que Juba raconte son histoire, pour faire connaître les avantages qui résultent des siècles et des princes éclairés. — Histoire de Juba, qui, en rappelant le règne d'Auguste et la paix du monde, fait des applications heureuses au règne de NAPOLÉON.

NAPOLÉON

EN

PRUSSE.

CHANT SIXIÈME.

C'EST en vain qu'un guerrier pour la gloire s'enflamme,
S'il borne aux vœux d'un jour tout l'essor de son ame;
Prenant un faux brillant pour la célébrité,
S'il n'a point ses regards sur la postérité.
Quand l'éclat d'un instant inspire le génie,
Aux seuls contemporains quand la vertu se lie,
C'est le vain bruit d'un jour qui s'enfuit avec lui,
Et jamais de la gloire il n'obtiendra l'appui.
La gloire, indépendante et du bruit et des hommes,
Brave l'opinion des moments où nous sommes,
Et ne répond jamais qu'aux âges assemblés.
Les siècles à venir se trouvent appelés.

Les héros ne sont point esclaves du vulgaire :
De la seule vertu leur ame tributaire
Se livre à son empire, et la postérité
Les soutient par l'espoir de sa noble équité.
Mais la Gloire s'élance au séjour du tonnerre;
NAPOLÉON la suit en veillant sur la terre.
Il est conduit par elle au palais du Destin,
Et bientôt introduit dans le conseil divin.
Du souverain des dieux la sagesse profonde
Traçait en ce moment un nouvel ordre au monde.
NAPOLÉON, admis aux pieds de l'Éternel,
Est choisi pour porter cet ordre solennel :
« Allez, dit le Destin, aux puissances humaines
« Annoncer en mon nom ces règles souveraines.
« *Vous serez, ô mon fils, l'arbitre des États.*
« Trop long-temps égarés, d'imprudents potentats
« De l'intérêt commun ont détruit l'avantage.
« Leur fausse politique augmentant d'âge en âge,
« Aux intérêts privés bornant tous leurs desseins,
« D'une guerre éternelle accablait les humains.
« *Vous devez embrasser l'ensemble de la terre;*
« Bannir par son accord les fureurs de la guerre.
« De l'immense univers, en descendant des cieux,

« Parcourez avec soin le dôme spacieux ;
« Des astres si nombreux observez la carrière ;
« Dans un foyer commun ils puisent la lumière.
« De leur force immuable étudiez l'essor,
« Et de leurs mouvements observez le rapport.
« D'un appui mutuel chacun reçoit la vie,
« Et l'intérêt du monde en fixe l'harmonie.
« Parcourez l'univers ; connaissez ses besoins ;
« Allez : c'est le Destin qui le livre à vos soins. »
Des cantiques sacrés l'auguste mélodie
Célèbre du Destin la puissance infinie.
La terre se réveille à ces divins accents ;
Les célestes esprits répandent leur encens ;
De siècles de bonheur tout présente l'augure ;
Tout chante, tout bénit l'auteur de la nature.
On voit venir le jour où les hommes unis
De l'ordre social doivent goûter le prix.
On croit voir l'âge d'or offrir son règne antique,
Les passions céder à la vertu publique ;
Les rois borner leur gloire au soin de leurs États,
Garantir leurs sujets de l'horreur des combats.
Tel un père attentif au bien de sa famille,
Craint l'ouragan qui gronde alors que l'éclair brille ;

Mais son cœur voit déjà le calme d'un beau jour.
Malgré la sombre nuit, son paternel amour
Voit la fin du danger au fort de la tempête :
A calmer ses enfants sa tendresse s'apprête;
Sa voix les encourage, il les prend sur son sein;
Son amour a déjà promis un ciel serein.
Ou comme en ces climats où les peuples sans maître,
Au seul pouvoir d'un père aiment à se soumettre :
L'ordre leur est fidèle, et l'on ne vit jamais
L'intérêt leur ravir la bienfaisante paix.
L'union est pour eux leur code tutélaire,
Et leur tranquille toit ne connaît pas la guerre.
La volonté d'un père est leur unique loi,
Et cette volonté ne cause aucun effroi.
Les maîtres de la terre ont la même tendresse;
Au bien de leur empire ils bornent leur sagesse;
Les hommes ne sont plus leurs esclaves rampants;
L'humanité touchante en a fait leurs enfants.
La folle ambition n'appelle plus l'orage,
Et tout en eux d'un père offre la douce image.
C'est l'ordre protecteur tracé par le Destin,
Qui du monde a fixé le système incertain.
Des décrets souverains sacré dépositaire,

A leur vœu le héros va soumettre la terre.
La Gloire l'accompagne, et l'immense avenir
Ouvre le vaste champ qu'elle doit parcourir.
Elle montre au héros la triste Sarmatie,
Trouvant dans la victoire une nouvelle vie.
Les Scythes accourus en nombreux bataillons,
De ces vastes pays ont couvert les sillons.
Mais le Scythe succombe en illustrant ses armes,
Et l'aspect du héros dissipe les alarmes.
NAPOLÉON prépare entre Alexandre et lui,
Pour leurs sceptres puissants un mutuel appui.
Il voit ce noble accord régler le sort du monde,
Plusieurs trônes créés par sa vertu féconde;
L'antique Westphalie heureuse sous un roi;
Un trône du Saxon récompenser la foi.
Le Destin satisfait, par ces traits magnanimes,
Assure le bienfait de ses décrets sublimes.
L'intérêt balancé par de sages liens,
Sur les trônes amis doit trouver ses soutiens;
Et pour le garantir et le rendre durable,
NAPOLÉON poursuit sa carrière immuable.

L'Ibère ouvre au héros le champ des grands desseins.
L'intérêt des Français va remettre en leurs mains

L'honneur de l'Espagnol, le sort de sa patrie,
Et Charles a légué sa couronne appauvrie.
Le fanatisme impur viendra troubler ces lieux;
Peut-être un fils ingrat, deux fois ambitieux,
Voudra porter au trône une main téméraire,
Outrager la nature et renverser son père!
Mais la foudre a toujours dévoré les Titans.
L'aigle saura tromper ces complots imprudents,
Qui pour monter au trône en livrent l'héritage;
Il domine la terre et plane sur l'orage.
Celui qui mit un frein aux fureurs des partis,
Et qui sauva les rois en sauvant son pays,
Etendra sur Madrid son pouvoir tutélaire;
Le Destin lui remit les rênes de la terre.

Quel théâtre brillant Joseph vient de s'ouvrir!
Clio trace déjà l'immortel souvenir
Du mont Pyrénéen qui rompt sa chaîne immense,
Réunit l'Iberie aux décrets de la France,
Pour ouvrir au vainqueur de Friedland, d'Austerlitz,
Un passage fameux sans l'appui de Thétis.
Joseph, qui des bons rois retrace le modèle,
Par qui les temps fameux d'Alphonse et d'Isabelle,
A l'abri de ses lois renaîtront plus brillants,

Vient enfin réveiller l'honneur des Castillans.
Prince affable, éclairé, que la grandeur anime;
Quand la main d'un héros l'élève au rang sublime,
On dirait que les temps avaient formé son cœur,
Pour occuper le trône, en relever l'honneur.
L'Espagnol, égaré sous le poids des misères,
N'a de titre à l'éclat que le nom de ses pères.
Ce peuple dont jadis le monde fut jaloux,
Voit, par Joseph, le sort apaiser son courroux,
Briser le joug honteux de l'Anglais sanguinaire,
Dont le seul culte offrait un intérêt contraire;
Qui sans foi, sans pudeur outragea tant de fois,
Le peuple de l'Ibère et l'honneur de ses rois.
Soyez heureux enfin, Espagnols faits pour l'être,
Sacrifiez l'impie à votre nouveau maître.
L'impie est cet Anglais, ce prêtre corrupteur,
Qui pour vous opprimer égarent votre cœur.
Quittez l'état obscur qu'enfante la mollesse;
Cherchez dans le travail votre antique sagesse;
Avec votre grandeur reprenez votre rang,
Bannissez pour jamais tous les hommes de sang.
Alcide a vu Thétis, la terre l'abandonne.
C'est là qu'il a placé l'immortelle colonne,

Qui, barrière du monde, avertit les humains
Que la gloire n'est pas sur des flots incertains.
Le conquérant des mers n'a qu'une fausse audace.
Les flots officieux ont prêté leur surface,
Pour dévouer leurs bords aux besoins des États,
Non pour être livrés à d'horribles combats.

NAPOLÉON paraît; la Gloire qui le guide,
A bientôt signalé la présence d'Alcide.
Elle avait dirigé ses sublimes travaux;
Il est prêt à voler à des exploits nouveaux.
« NAPOLÉON, dit-il, ainsi que toi la Gloire
« Jadis guida mes pas que suivait la Victoire.
« Je viens m'unir à toi. Ce terrible rocher
« Dont Londre usurpatrice écarte le nocher,
« Fut pour moi le rempart qui terminait la terre.
« Dans mes travaux jamais je n'appelai la guerre.
« Comme toi je voulus le bonheur des mortels,
« Et je ne combattis qne des monstres cruels.
« La mer ne m'offrit point ces lâches brigandages,
« Que l'on voit dévaster les plus lointaines plages;
« Qui livrent son empire à l'asservissement.
« Des pirates je veux aider le châtiment.
« Ce rocher va crouler devant cette massue,

« Sous mes terribles coups s'engloutir à ta vue.
« Il dit ; et Gibraltar n'est plus pour Albion. »
Mais déjà l'autre bord a montré Scipion.
On y voit Annibal : la vertu magnanime,
A ces grands ennemis avait laissé l'estime.
De la Gloire à l'instant paraît le char pompeux.
D'un nuage argenté l'aspect majestueux
L'entoure et le soutient. Devant, la Renommée
Fait retentir au loin sa trompette animée.
Elle ouvre le cortége et Neptune la suit ;
Éole à sa présence avec les vents s'enfuit.
Zéphir seul agitant une aile officieuse,
Donne le mouvement à la nue orgueilleuse.
La timide Naïade et le Triton soumis,
La douce Néréide ouvrant les flots unis,
Se montrent sur les eaux pour rendre leur hommage,
Et de NAPOLÉON célèbrent le passage.
Hercule est sur le char, debout près du héros ;
A sa gauche est Murat, ennemi du repos.
La Gloire qui conduit, avec éclat apprête,
L'auréole divin qui doit ceindre sa tête.
L'Anglais sur ses vaisseaux s'élance et fuit au loin ;
Et de tant de grandeur craint d'être le témoin.

Les célestes esprits de la voûte éthérée,
Observent à l'envi cette pompe sacrée.
Tous, jusqu'à Frédéric, apaisant ses regrets,
Admirent le héros conquérant de la paix;
Et mes faibles pinceaux appelant la mémoire,
Aux siècles à venir en transmettent l'histoire.

Soudain l'Afrique en pleurs s'offre à NAPOLÉON.
Malgré son infortune et son triste abandon,
Un air de majesté décèle sa puissance.
Elle parle en ces mots au héros de la France.
« Viens-tu briser mes fers? Ces pays consternés,
« A de barbares lois si long-temps condamnés,
« A l'intérêt des rois pourtant toujours utiles,
« Resteront-ils encore esclaves et stériles?
« Vois mon corps déchiré. Le despote oppresseur,
« Aux lions, sur mon sein, dispute de fureur.
« Le voile de l'erreur, tissu par l'ignorance,
« Ravit à mes enfants jusques à l'espérance;
« Et l'Europe insensible à mes prospérités,
« Nourrit de mes tyrans les lâches cruautés.
« Cependant sur mon sol la main de la nature,
« Prodigue ses faveurs à la simple culture.
« Les fruits de vos colons, l'objet de tant de soins,

« Qu'aujourd'hui votre Europe ajoute à ses besoins,
« Naquirent sur ces bords; ils y croissent encore;
« Et ces robustes bras que l'orgueil déshonore
« Au sein même des biens produits par leurs efforts,
« Ainsi que vos moissons sont sortis de ces bords.
« Mais ce qui doit flatter l'espoir de ton génie,
« Ce que la Gloire indique et le monde publie,
« C'est qu'aux champs de Suez à l'Asie attachés,
« Les chemins vers l'Indus ne te sont point cachés;
« Que, frappant les Bretons, protecteurs intrépides
« Des barbares, comme eux d'or et de sang avides,
« L'Indus captif par eux peut leur forger des fers,
« Et que libre je puis contenter l'univers.
« On verra tes succès tromper ces faux systèmes,
« Qui rendent le trident maître des diadèmes.
« C'est en vain, qu'à Neptune, une publique erreur,
« Donne sur les humains un pouvoir imposteur :
« Les épis de Cérès sont les sceptres du monde.
« La puissance appartient à la terre féconde,
« Et la simple charrue, en traçant des sillons,
« Seule en réalité régit les nations. »

Ce discours, qui rappelle au guerrier politique
L'avantage puissant que présente l'Afrique,

N'ouvrait aucun secret au héros de la paix :
« Votre sort va changer, dit-il, dans ses décrets,
« Le Destin renouvelle et veut calmer la terre.
« Vos vœux seront remplis. Je porte le tonnerre ;
« Tout cède à mon pouvoir. Ces princes forcenés,
« Aux crimes d'Albion esclaves enchaînés,
« Tomberont sous mes coups. Trop long-temps tributaire,
« Brisant le joug honteux du pouvoir insulaire,
« L'Europe ne veut plus soudoyer des forbans.
« Les rois devraient-ils donc un tribut aux brigands ?
« En vain ce cap fameux, nommé par l'Espérance,
« Semble interdire l'Inde aux besoins de la France ;
« Nous aussi, nous saurons être maîtres des flots ;
« Couvrir bientôt les mers d'habiles matelots.
« Mais nous vaincrons l'Indus et sans voile et sans rame,
« Et mes vaillants guerriers que cette gloire enflamme,
« Vont remplir de leurs noms vos champs et vos déserts;
« Et renverser l'Anglais sans affronter les mers. »
Il dit : et Scipion, dans cette ame guerrière,
Semble voir respirer sa vertu toute entière.
« Ainsi, dit-il, j'étais sur le sol africain,
« Lorsqu'Annibal vainqueur touchait au sol romain.
« Tandis qu'à menacer il épuisait sa rage,

« J'attaquai sa patrie et fis trembler Carthage.
« De nos coups il croyait son pays à l'abri.
« Cannes, ce champ de mort, où le Romain flétri
« Flatta trop Annibal, sembla finir sa rage.
« Tandis qu'il triomphait, j'abordais son rivage.
« Fabius m'accusait, Fabius m'admira.
« Préviens, surprends, attaque, et l'audace vaincra. »
Annibal interrompt un discours qui le touche,
Et sans blâmer ce feu d'une éloquente bouche,
« NAPOLÉON, dit-il, les terribles glaciers,
« Que, mus par ton audace, ont franchi tes guerriers;
« Les Alpes dont les cieux environnent la tête,
« Séjour des ouragans, foyer de la tempête;
« Où l'abîme infernal s'entr'ouvre à chaque pas;
« Où tout paraît crouler sous la foudre en éclats;
« Où la terre assembla tant décueils invincibles,
« Et par-tout élevée en murs inaccessibles,
« Au mortel qui s'engage, interdit le retour;
« Les Alpes ont frémi quand l'immortel détour,
« Que l'Iberie offrit à mes desseins puniques,
« Me porta par la Gaule aux plaines italiques.
« Les premiers, sur mes pas, mes soldats indomtés,
« Ont gravi, descendu ces monts épouvantés.

« Prompt, secret, je trompai l'effort connu de l'homme,
« On me crut descendu des cieux aux murs de Rome.
« Mais je n'ai point offert, dans ce hardi trajet,
« L'airain qui pesamment gravit jusqu'au sommet.
« Ton bras semblait vouloir mettre les monts en poudre;
« Au séjour du tonnerre il transportait la foudre.
« Ainsi, quand Jupiter s'adressait aux humains,
« Il parcourait les cieux sa foudre dans ses mains.
« Sur le sol de l'Europe on a vu ton audace,
« Surpasser Annibal en marchant sur sa trace.
« Achève ta grandeur : pour détruire Albion,
« Sur le sol africain surpasse Scipion. »
Comme le Nil répand sa crue envahissante,
Tel le héros poursuit sa marche triomphante.
Quand le fleuve a couvert la terre sous ses flots,
Il ne veut que l'aider du bienfait de ses eaux.
Ainsi, NAPOLÉON, lorsqu'il soumet le monde,
Loin de le ravager, sa vertu le féconde;
Et l'ordre, qui de l'homme enfante le bonheur,
Fertilise la terre à la voix du vainqueur.
L'Afrique en un instant sous son pouvoir rangée,
De ses honteux liens est bientôt dégagée;
Et le Maure éveillé voit renaître les temps

Où Juba lui porta la gloire et les talents.
Depuis qu'à l'ignorance elle était asservie,
Juba pleurait le sort de la Mauritanie.
Son ame errait toujours dans ce climat si beau,
Où sa main du génie alluma le flambeau.
Ami du seul mortel qui fut maître du monde;
Qui, suivant de César la fortune féconde,
S'était, par des vertus, assuré désormais
Le trône encor nouveau de l'univers en paix;
Enfin ami d'Auguste, enfant de sa puissance,
Quand la grandeur de Rome est échue à la France,
Juba revient au jour. De ces temps immortels
Où Janus aux Romains put fermer ses autels,
Il reconnaît le siècle en ce tableau si juste;
Il admire César, et va chérir Auguste.

Sur l'antique Tingis, non loin des monts fameux,
Dont Atlas éleva le sommet orgueilleux,
Est une immense plaine à Cérès consacrée,
Par l'élégant Horace autrefois célébrée.
Les maîtres chancelants de ces lieux embellis,
Par le temps renversés, par le temps rétablis,
Par leur nombre, leurs mœurs, leurs vertus, ou leurs crimes,
N'ont jamais altéré ces vœux si légitimes

Qu'offrit toujours le Maure à ses fiers conquérants,
D'abandonner les mers pour conserver ses champs;
De se soumettre même à des tributs dociles,
Pour cultiver en paix ses guérets si fertiles.
Dans ce riant séjour où l'ordre des saisons,
N'est jamais attendu pour jouir des moissons;
Où l'arbre toujours vert et les rives fleuries,
D'Eden offrent par-tout les rives enrichies,
Juba revient au jour. Bientôt NAPOLÉON
S'avance, et l'Africain a répété son nom.
Juba vient accueillir le héros tutélaire;
Et le Maure éveillé, que sa présence éclaire,
Fait retentir les airs de ses chants de bonheur,
Et du jour qui l'enfante exalte la grandeur.

Sur un char élevé par la simple nature,
Dont Cérès libérale a formé la parure,
Juba, près du héros, se place enorgueilli.
L'Afrique a répété son hommage accueilli;
Et le Nomade errant, le Mamelouk agile,
Du sauvage Zara l'habitant indocile,
Le Barbare, tyran des plaines de Thétis,
Qui retient dans ses fers vingt peuples désunis,
L'antique Égyptien, l'humide Éthiopie,

Et la Lune, et l'Atlas, la vaste Numidie;
Tous ces peuples sans lois, esclaves et sans mœurs,
De climats différents, divers par leurs couleurs,
De Suez à Tanger, jusqu'aux flots atlantiques,
Jusqu'aux bords opposés aux Indes magnifiques,
TOUS, jusqu'au sud brûlant, par la gloire avertis,
Apportent leur hommage et leurs vœux réunis.
NAPOLÉON adopte et range à sa puissance,
Tous les bords opposés aux rives de la France.
De Suez à Ceuta le rivage étonné,
Reçoit enfin des lois et n'est plus enchaîné.
Il offre la lumière aux régions lointaines;
Il leur donne des lois et brise aussi leurs chaînes.
A ces peuples nombreux il porte le bonheur;
Et rappelant l'Afrique à ses temps de splendeur,
A ces temps où Juba, dans la Mauritanie,
Ralluma par ses soins le flambeau du génie,
Il veut, par le récit du monarque savant,
Réveiller dans les cœurs leur souvenir brillant;
Et que ses longs travaux offrent aux rois du monde,
Pour régler leur sagesse, une leçon féconde.
Empressé de répondre aux desseins du héros,
Le monarque s'incline et lui parle en ces mots:

« Lorsque Rome puissante, à l'aide de la guerre,
« Voulut dans sa grandeur commander à la terre,
« La gloire de Carthage offensa son orgueil;
« Elle en couvrit les bords de carnage et de deuil.
« Mon père aux fiers Romains avait juré la haine;
« Il eût voulu punir leur puissance hautaine.
« Mon père avait reçu, pour élever son cœur,
« Du grand Massinissa, le jour et la valeur.
« Menacé par César, il s'apprête à la guerre;
« Dispute ses États au maître de la terre;
« Mais cédant à la force, arbitre de son sort,
« Au joug de l'esclavage il préfère la mort.
« A peine quelques ans signalaient mon enfance;
« Et l'orgueil du vainqueur sauva mon existence.
« Je me trouvai dans Rome à son char enchaîné,
« Pour flétrir la splendeur du rang où j'étais né.
« Ce crime fut puni de la verge sanglante.
« On livre à des bourreaux mon enfance innocente;
« Et mon sang et mes cris, de leur brutalité
« Ne peuvent assouvir l'infâme lâcheté.
« On me charge de fers. Auguste, magnanime,
« Des Romains, envers moi, vint réparer le crime.
« Tous les talents alors, les lettres et les arts,

« Jaillissaient du génie à la voix des Césars.
« Il ouvre à mes désirs leur carrière brillante ;
« Je fus homme bientôt par leur vertu puissante.
« Auguste avait daigné prendre soin de mes jours ;
« Il les sauva deux fois en éclairant leur cours.
« Le bonheur réveillé dominait sur la terre ;
« C'est le seul temps où Rome ait oublié la guerre.
« Auguste seul réglait le sort de l'univers ;
« La discorde en sa fuite emporta les revers.
« Je visitai bientôt cette terre calmée.
« J'ai vu des nations la vertu ranimée
« Oublier le malheur à l'ombre de la paix.
« J'ai vu bénir Auguste après tant de forfaits......
« Dont Rome avait souillé ces nations paisibles.
« Moi-même j'effaçai des souvenirs horribles
« A l'aspect du bonheur qui flattait les humains.
« Jusqu'à ces fiers Gaulois, ennemis des Romains,
« Qui repoussaient leurs fers par la force et l'audace ;
« Des lumières sans cesse effaçaient toute trace :
« Je les ai vus changer de penchants et de mœurs,
« Aux volontés d'Auguste abandonner leurs cœurs ;
« Permettre à la raison d'attaquer l'ignorance,
« Et préluder ainsi les grandeurs de la France.

« Alors les fiers Bretons, séparés des humains,
« Renfermés dans leur île, expiaient leurs dédains.
« Orgueilleux sans puissance, avides par système;
« Jusqu'au crime poussant leur arrogance extrême,
« Rome pour respirer a dû les enchaîner,
« Ou par ses propres lois a dû les gouverner.
« Le Breton, trop vieilli dans l'astuce profonde,
« S'il est indépendant trouble toujours le monde.
« L'intérêt de la terre à Rome confié,
« A de sévères lois par Auguste lié,
« Sans craindre les écueils sur la mer politique,
« Laissait voguer en paix l'immense république.
« Le monde était dans Rome; Auguste, dans ses mains,
« Agitait l'existence et les vœux des humains.
« Les talents alliés à l'honneur de l'Empire,
« Du génie agrandi dirigeaient le délire.
« Par le goût et le choix, dans des cercles brillants,
« Auguste remplissait les loisirs des savants.
« Les arts prêtaient leur pompe à la valeur romaine.
« Horace avec Tibulle, et Virgile et Mécène,
« Et Varrus et Pison, Properce et Messala,
« Embellissaient le trône, en augmentaient l'éclat.
« Les arts, des temps futurs gouvernent le domaine;

« Nul mortel n'y parvient qu'à leur voix souveraine.
« La gloire se refuse à la célébrité,
« S'ils ne parlent pour elle à la postérité.
« Auguste les plaça près de lui sur le trône.
« Arbitres des faveurs dont le pouvoir couronne
« L'œuvre, enfant du génie et du regard des rois,
« Par eux il occupa la déesse aux cent voix;
« Ils portèrent son nom au temple de mémoire;
« Et l'immortalité vint assurer sa gloire.

« Auguste à des bienfaits ne s'était point borné.
« De sa noble amitié possesseur fortuné,
« Je semblais partager l'éclat de sa puissance.
« Bientôt du monde entier j'observai l'existence;
« J'en connus les rapports, j'en distinguai les mœurs;
« Je conquis pour Auguste et des bras et des cœurs.
« L'ami devint mon maître en m'élevant au trône;
« Mais ce maître prit soin d'agrandir ma couronne.
« Pour m'élever au rang des puissants potentats,
« La vaste Gétulie augmenta mes États.
« L'amitié prévoyante embellissait ma vie;
« Le bonheur vint régner dans la Mauritanie.
« Je lui donnai bientôt la lumière et des lois.
« J'avais étudié l'univers et ses rois,

« Connu le cœur humain, ses vertus et ses vices;
« Et j'ai dû ma sagesse aux voyages propices.
« Les Maures, héritiers du fruit de mes travaux,
« Offrirent du portique un peuple de rivaux.
« Ils reçurent des arts cette illustre existence
« Qu'ils obtiendront encor des bienfaits de la France.
« Du plus grand des héros ils vont bénir la loi;
« Les temps de leur grandeur vont renaître par toi.
« Plus noble que César, aussi puissant qu'Auguste,
« Ta gloire envers les rois ne fut jamais injuste.
« Tu saurais imiter Auguste généreux :
« Mais ton char n'offre point d'illustres malheureux.
« Si l'ordre de tes lois influence la terre :
« Si le crime à ta voix s'enfuit avec la guerre,
« C'est que, par ta grandeur, tu triomphes deux fois.
« D'esclaves couronnés ta vertu fit des rois.
« Quand Rome eut asservi la terre obéissante,
« On la vit étendant sa fierté menaçante,
« Dans son éclat produit d'audace et de hasard,
« Tyranniser le monde, et ramper sous César.
« La grandeur de la France est plus noble et plus pure;
« Elle prépare aux temps une gloire plus sûre.
« En conquérant le monde elle en bannit l'effroi.

« Il est libre par elle ; elle est libre par toi.
« Les arts sous ton empire ont dévoilé leur gloire.
« D'Auguste et de Louis surpassant la mémoire,
« Tes fécondes faveurs, sans exemples encor,
« Jusqu'aux cieux du génie emporteront l'essor.
« Que par-tout le mérite, enfant de ta puissance,
« S'unisse à ta fortune et plane sur la France.
« Il faut quand tes bienfaits couronnent des écrits,
« Que la terre avertie en proclame le prix. »

FIN DU SIXIÈME CHANT.

NAPOLÉON

EN

PRUSSE.

CHANT SEPTIÈME.

ARGUMENT.

NAPOLÉON quitte la Mauritanie, et, parcourant les côtes de l'Afrique, il traverse Alger, Tunis, Barca, Alexandrie. — Il se hâte de répondre aux vœux de l'Asie qui l'appelle. — Alexandre-le-Grand l'attend à Suez pour lui léguer l'empire du monde. — Murat, qui le précède, paraît le premier devant le vainqueur de Darius. — Discours d'Alexandre, qui lui demande le récit de l'expédition immortelle d'Égypte, où il régna jadis. — Murat répond à ses vœux. — Il raconte le débarquement de NAPOLÉON à Alexandrie; les divers combats contre les Mameloucks, et la bataille des Pyramides; la prise du Caire; l'établissement d'un gouvernement protecteur de la religion du pays et des propriétés de ses habitants. — Il lui expose les travaux, les recherches, les découvertes des savants, dirigés par le génie de NAPOLÉON. — Assemblée tenue dans l'une des pyramides. — NAPOLÉON adresse un discours à ses guerriers et aux magistrats, où il développe les principes qui règleront à l'avenir ses projets pour le bonheur des humains. — Tout-à-coup la pyramide s'ébranle et paraît s'écrouler, et l'assemblée se trouve dans

un temple magnifique. — Apparition de Sésostris. — Il prédit l'élévation future de NAPOLÉON et de sa famille, dont chaque membre doit occuper un trône ; mais il l'engage à quitter l'Égypte, qui, trop barbare encore, ne peut pas profiter aujourd'hui de ses soins, et à retourner en France pour la sauver de ses ennemis extérieurs prêts à l'envahir, et de la guerre civile. — Sésostris disparaît, et le temple est dissous. — Avant de quitter l'Égypte, NAPOLÉON veut y assurer le pouvoir de la France. — Il traverse les déserts de la Syrie, livre des combats et des batailles illustres, et va mettre le siège devant Saint-Jean d'Acre. — Férocité de Djezzar, pacha d'Acre, autorisée par Sydney Smith. — Quatre cents chrétiens sont mutilés, renfermés deux à deux dans des sacs, et jetés à la mer. — NAPOLÉON se rend à Jaffa pour y visiter les pestiférés. — Sa présence fait frémir ses soldats, qui craignent qu'il ne soit lui-même atteint de la peste et victime de son héroïsme. — Sa visite encourage les pestiférés ; mais le mal continue ses ravages. — Le docteur Desgenettes, après avoir exposé que l'imagination et la peur rendaient seules la maladie dangereuse, veut le démontrer aux risques de sa vie. — Il s'inocule la peste ! — Sa guérison, au milieu des alarmes et de l'admiration des pestiférés, qu'il sauve

par ce trait héroïque. — NAPOLÉON se dispose à repasser en France. — Il détruit Saint-Jean d'Acre, repasse le désert, donne de nouvelles forces au gouvernement qu'il a établi; combat et détruit les Turcs et les Anglais à Aboukir, et quitte l'Égypte avec l'élite de ses généraux. — Alexandre-le-Grand applaudit au récit de Murat, dont il relève la gloire au combat d'Aboukir.

NAPOLÉON
EN
PRUSSE.

CHANT SEPTIÈME.

NAPOLÉON remplit son illustre carrière;
Sa marche doit soumettre et réjouir la terre.
Ce n'est qu'à ses vertus qu'obéit l'univers,
Et qu'il doit le respect de ses peuples divers.
   Alger, Tunis, Barca, l'antique Alexandrie,
Lui tracent les chemins pour conquérir l'Asie.
Sur les bords de Suez Alexandre l'attend;
Il veut léguer le monde au nouveau conquérant.
Murat infatigable, et que rien n'intimide,
A précédé ses pas comme un fleuve rapide;
Il s'offre avec éclat au vainqueur de l'Indus;
Il semble la pensée et l'éclair des vertus.

« Guerrier, dit Alexandre, à cette antique terre
« Jadis je commandai par les droits de la guerre.
« Sous de brillants rapports le grand NAPOLÉON
« A réveillé ma gloire et rappelé mon nom.
« Je viens pour l'élever à l'empire suprême,
« Et sur son noble front poser mon diadème.
« L'Égypte réveillée à l'aspect d'un héros,
« Qui, bravant sur les mers Albion et les flots,
« Brisa les fers du Nil, lui porta la lumière,
« A cru voir dans son sein le maître de la terre,
« Alexandre lui-même, à qui, depuis César,
« Nul n'avait en héros disputé son rempart.
« Toi de NAPOLÉON compagnon si fidèle,
« Qui vois par lui s'accroître et ta gloire et ton zèle,
« Dis par quelle vertu, quel art, quelle valeur,
« Ce héros fut du Nil le rapide vainqueur;
« Comment, dans une guerre inconnue et perfide,
« Le Français s'avançant sur une plaine aride,
« Des besoins sans murmure éprouva le tourment,
« Et la soif, ce supplice affreux et dévorant
« Dont rien ne peut calmer la douleur accablante.
« De mes vaillants guerriers la vertu moins constante,
« Cédant en ce péril à l'horreur des déserts,

« Murmura contre moi, maître de l'univers.
« Mais celui qui changea les destins de la France,
« Conduisait des soldats qui marchaient en silence.
« O guerrier ! satisfais ma noble ambition :
« Ton héros dans ces lieux prononça-t-il mon nom ? »
Alexandre se tait. Dans l'ardeur qui l'enflamme
Il décèle à Murat tout le feu de son ame ;
Et le guerrier français, répondant à ses vœux,
Peint l'Égypte conquise et ses combats fameux.
« A peine le héros sur ces bords vint descendre,
Il baisa cette terre, en nommant Alexandre.
Ton antique cité se soumit à ses lois.
Les déserts sont franchis, et le Caire, à sa voix,
Des peuples opprimés soudain brise la chaîne.
De leurs tyrans impurs la résistance est vaine.
Ainsi qu'un tourbillon aux vents impétueux ;
Quand leur souffle l'agite, ouvre ses flancs poudreux,
Se brise, se disperse, et fuit devant l'orage :
Ainsi le Mamelouck et l'Arabe sauvage,
Chassés devant nos rangs aussi prompts que l'éclair,
Semblaient voler en poudre aux campagnes de l'air.
« Près des champs de Memphis, dans ces plaines célèbres,
Où les rois élevaient leurs asiles funèbres ;

Non loin des bords du Nil où l'ancien univers
Laissa de sa grandeur tant de témoins divers ;
Où le monde étonné, sur des sables arides,
Voit assembler les temps près de ces pyramides,
Des premiers Dieux connus immobiles autels,
D'un gigantesque orgueil monuments éternels ;
Dans ces lieux imposants où si souvent la guerre
Illustra, renversa les maîtres de la terre,
Les Français étonnés de tant de majesté (1),
Agrandissaient leurs cœurs devant l'antiquité.
Le respect par degrés déjà courbait leurs armes,
Lorsqu'un choc téméraire éveille les alarmes.
Rapide, impétueux, le Mamelouck bouillant,
S'élance sur Desaix : mais ce fougueux torrent
A l'instant conjuré, s'écarte, se divise,
Et fuit en frémissant l'obstacle qui le brise ;
Ces remparts foudroyants d'airain, de fer, de feux,
Que le génie habile a surpris dans les cieux.
De ces foudres nouveaux une image grossière,
Va de nos bataillons renverser la barrière :
Mais on voit le Français se serrer et s'unir ;

---

(1) Voyez la Relation de la campagne d'Égypte, par le prince de Neufchâtel, major-général de l'armée.

Et bientôt dans les flots réduit à s'engloutir,
Le reste valeureux d'une horde indocile,
Abandonne l'Égypte à la tactique habile.
« Le Caire est proclamé le siège du pouvoir;
Le peuple y sait enfin ses droits et son devoir.
Bientôt NAPOLÉON est maître des provinces.
Des divans sont formés, plus humains que ces princes,
Dont l'affreux despotisme ensanglantant le bras,
Appelait la révolte à force de trépas.
De l'épée et des lois sa puissance est armée,
Et la licence arabe est par-tout réprimée:
Au milieu des chrétiens, Mahomet respecté,
Conserve à ses autels toute leur majesté.
Jadis à Jupiter, ta sage politique,
Par un hommage égal obtint la voix publique.
Le culte est l'art puissant de maîtriser le cœur,
Et tu sus, dans Ammon, courber ton front vainqueur.
Tu fis plus, dans la Grèce, où régnaient les lumières,
Tu voulus à ton char unir les ames fières,
Que la philosophie élève dans les cieux,
En plaçant à son gré le sage au rang des Dieux.
Les savants, pour te voir, quittaient les murs d'Athène;
Et l'on vit ta fierté céder à Diogène.

La raison l'a blâmé : l'œil protecteur des rois,
Anime le talent et l'honore à la fois.
« Les arts nous ont suivis des rives de la France ;
Leur antique berceau reçoit leur influence.
NAPOLÉON, toujours de savants entouré,
Élève à leurs travaux un monument sacré.
Émule industrieux du moderne portique
Rehaussant dans Paris la gloire académique,
Un Institut fameux, dès son premier éclat,
A la voix du héros vient illustrer l'État.
Ses membres dispersés interrogent la terre;
Il recueille le fruit d'un travail tributaire.
Les anciens monuments par le temps mutilés;
Leurs plus riches débris sans honneur étalés;
Ces canaux dont le temps, activant les disgraces,
Laisse encor voir l'orgueil répandu sur leurs traces;
Ces lacs où l'art jadis avait conduit les flots ;
Et les champs inondés, et les fleuves sans eaux;
Et cette mer célèbre où l'actif madrépore,
Vient rougir le corail dont l'onde se colore;
Ces rivages, ces ports, où ton siècle surpris,
Fit servir l'univers aux besoins de Memphis;
Et ce nœud où Suez, en rattachant deux mondes,

Offre au coursier sa route, au pilote ses ondes;
Tous ces lieux sont soumis à la sonde, au compas.
Tes sublimes travaux ont vaincu le trépas!
L'actif NAPOLÉON leur redonne la vie:
Son regard crée encore où finit le génie;
Et Monge, Andréossy, Bertholet et Denon,
Dévoilent les trésors de ton siècle fécond.
A chaque découverte ils nommaient Alexandre;
Toujours tu leur semblais respirer sous la cendre,
Chaque pas conduisait à ton plan créateur,
Et tes projets compris révélaient ta grandeur. »

« Dans une pyramide, au divan indiquée,
Une assemblée auguste est bientôt convoquée.
NAPOLÉON préside, et ses vaillants guerriers,
Près de lui, comme au camp, se trouvent les premiers.
« Soldats, dit le héros, les siècles en silence
« Semblent ici debout pour contempler la France.
« Ils marchent à grands pas vers la postérité;
« Craignez leur témoignage et leur sévérité.
« Vos plus nobles travaux ne sont qu'à leur aurore.
« Votre gloire commence, et ce feu qui dévore
« Cette ame impatiente, au sein de tant d'éclat,
« Vous dicte les efforts qu'attend de vous l'État.

« Je n'attacherai point aux succès de la guerre,
« Le droit qu'elle a conquis de ravager la terre.
« Dans le grand mouvement, par la France imprimé,
« Le désordre doit fuir, par vos bras réprimé.
« Liez aux mêmes lois les peuples et les trônes,
« Et les rois, par vos soins, sauveront leurs couronnes.
« Mais n'allez pas, soldats, armés de saints poignards,
« D'un sang religieux teindre vos étendarts.
« Votre culte est celui qui fait respecter l'homme.
« Mahomet et Calvin, le Juif, Luther, et Rome,
« Parmi tous mes soldats comptent de leurs enfants.
« Du culte paternel seriez-vous les tyrans?
« Vous devez obtenir une gloire plus pure;
« Consacrer la valeur à servir la nature;
« A rappeler le monde à cette égalité,
« Qui, sous la main des rois, maintient la liberté.
« Voilà les fondements du sort futur du monde.
« Enfants de Mahomet, votre raison profonde
« Au divan, à la Mecque en portera l'esprit;
« Tout homme est vrai croyant, quand son cœur obéit.»
Ainsi NAPOLÉON, par ses discours sublimes,
Indiquait aux humains ses desseins magnanimes.
Nos guerriers se disaient: HEUREUX NOTRE PAYS,

SI LE POUVOIR UN JOUR EN SES MAINS EST REMIS!
Ô BONHEUR!... Mais quel bruit, la voûte est ébranlée.
L'Égyptien surpris sent son ame troublée.
Sur les yeux s'épaissit une noire vapeur.
Le sol fuit sous les pieds, et l'on voit la terreur
Des antres infernaux tout à coup élancée,
S'emparer des esprits, maîtriser la pensée.
Nous seuls guerriers debout, calmes dans le danger,
Nous préparons nos bras à vaincre, à nous venger,
Quand le jour qui renaît dissipe les alarmes.
Chaque guerrier se trouve appuyé sur ses armes;
Les cheiks, les magistrats, sur le sol étendus,
Retrouvent lentement leurs esprits éperdus.
Mais les lieux sont changés! Un temple magnifique
De tombeaux obscurcis couvre l'aspect antique.
L'or, le saphir, la perle avec le diamant,
Composent l'édifice, en forment l'ornement.
Le ciel s'entr'ouvre; un trône éclatant de lumière
Frappe tous les regards. A l'instant le tonnerre,
Fait retentir les airs, roule avec majesté.
Un Dieu, le premier roi par l'Égypte enfanté,
Sésostris vient s'asseoir sur ce trône de gloire.
Il parle; encor ces mots remplissent ma mémoire:

« L'univers doit changer de maîtres et de lois;
« Je vois un nouveau sang donner de nouveaux rois;
« Une auguste famille en entier couronnée,
« De ces rois, de leurs fils, ouvrir la destinée;
« Les races et leurs chefs du grand NAPOLÉON
« Recevoir la grandeur, la puissance et le nom;
« Et d'un code immortel bientôt la terre éprise
« N'offrir qu'une famille aux mêmes lois soumise. »
« A ces mots l'allégresse enflamme les guerriers;
L'intrigue n'aura plus le fruit de nos lauriers.
Sésostris parle encore, et l'armée agitée
Entend avec transport cette voix respectée.
« NAPOLÉON, dit-il, ces lieux sont endormis,
« L'esclavage honteux pèse encor sur Memphis.
« Tout est barbare ici : la gloire est ignorée.
« En vain par tes vertus l'Égypte réparée
« Recherche sous tes lois son antique splendeur.
« L'Anglais, plus criminel, plus lâche en sa fureur
« Que ce peuple enfoncé dans ses mœurs sanguinaires,
« Veut toujours des brigands, il en a fait ses frères.
« La pudeur exilée et l'honneur dédaigné
« Abandonnent les flots de Neptune indigné.
« N'espère aucun appui. La France déchirée,

« Ne peut plus ranimer sa puissance expirée.
« Cet illustre ascendant qu'avait créé ton bras
« Est détruit par l'intrigue et par des rois ingrats.
« Ce peuple, qui par toi doit commander au monde,
« Traîne, couvert de sang, sa misère profonde.
« A d'autres temps remets tes desseins généreux;
« Arrache ta patrie à ses tyrans fougueux;
« Obéis à la voix du Destin qui te presse :
« Contre tous les dangers il tiendra sa promesse. »
Il dit : le temple auguste, en nuages brillants,
Se divise avec pompe et vole au gré des vents.

« Rendus aux sombres bords des noires pyramides,
Des pleurs du sentiment nos yeux encor humides,
Nous admirions du dieu la douce majesté;
De ses discours flatteurs la noble dignité,
Et pourtant loin de nous, s'échappant à la vue,
Et le temple et le Dieu se perdaient dans la nue. »

« Nous partons : mais avant de livrer à Thétis
Le chef futur du monde et ses guerriers choisis,
Nos bras devaient punir ces hordes turbulentes,
Qu'Albion égarait sur leurs rives sanglantes ;
Et du Turc infidèle à ses amis, à lui,
Ravir à Londre encor le téméraire appui.

Rien ne peut arrêter le héros qui nous guide.
Il n'est plus de désert : le soleil s'intimide ;
De ses brûlants rayons diminuant les feux,
Il semble respecter nos efforts belliqueux.
Déjà Suez franchi nous montre la Syrie,
El-A-Rich nous reçoit ; Gaza tombe envahie,
Jaffa cède à l'assaut, et le riant Jourdain
Voit encor des Français s'élancer dans son sein.
Korsoum, Nazareth, par nos marches rapides,
Reçoivent à leur tour nos guerriers intrépides. »

« Dans ces lieux tant vantés Alexandre, Bouillon,
Combattaient avec nous, suivaient NAPOLÉON.
Des Macédoniens les cohortes terribles,
Des enfans de la croix les armes invincibles
Semblaient guider nos pas, et s'unir à nos coups ;
Leur ombre paraissait se ranger près de nous.
Le célèbre Tabor long-temps à la mémoire
De nos brillants combats doit redire la gloire.
Vingt barbares fougueux, instruments des Anglais,
Altérés de son sang, attaquaient un Français :
Le Français opposait la force et le génie,
Et le nombre tombait sans honneur et sans vie.

« Le féroce Dgezzar, dans Acre renfermé,

De pillage et de meurtre, assassin affamé,
D'un Anglais sans pudeur, au vain bruit trop fidèle,
Devient l'affreux ami, le barbare modèle;
Et quand Sidney proclame aux yeux de l'univers
Qu'il commande dans Acre au nom du roi des mers,
Un corps lourd et flottant s'approche du rivage.
C'est le muet témoin, qui, pour venger l'outrage,
Par l'impie assassin fait à l'humanité,
Dénonce à la justice un délit médité.
On s'approche : ô forfait! plongés dans les ténèbres,
Deux chrétiens sont unis par des liens funèbres!
Enveloppés vivants, l'un à l'autre attaché,
Leur visage épouvante, horriblement haché.
Leurs tourments, calculés sur l'effet des supplices,
A Djezzar préparaient de féroces délices.
A ce coup-d'œil sanglant, l'objet de son désir,
L'assassin se repaît d'un atroce plaisir.
Mais ô crime! ô fureur! la mer épouvantée,
De ses gouffres profonds au sein des airs montée,
Vomit du sein des eaux, sur ses bords frémissants,
De quatre cents chrétiens les cadavres flottants!!!
« Peuples qui gémissez de vos fureurs guerrières,
Qui de votre ennemi déplorez les misères,

Abrégez les douleurs, l'arrachez à la mort,
Contemplez ce spectacle, et pleurez sur ce bord !
Au fer d'un vil pacha Sydney livre la vie
De captifs désarmés; et sa noire infamie
Souffre, lorsqu'il commande, un lâche assassinat !
Faudra-t-il rechercher l'auteur de l'attentat?
Interrogeons Sydney; que cet Anglais réponde.
L'humanité l'accuse : elle est la voix du monde.
Le bras européen se dévoue à l'honneur;
S'il n'éteint pas le crime il punit sa fureur.
Mais quittons ce tableau dont la pensée accable;
Que l'univers prononce et nomme le coupable;
Que ce lâche brigand, flétri par le malheur,
Expie un jour son crime au sein de la douleur.

« O toi qui sus régler ta puissance féconde,
Lorsque seul ton pouvoir donnait des lois au monde,
Magnanime Alexandre, aux trônes dispersés,
Ennemis ou sujets, à t'obéir forcés,
Ta seule volonté dictait la loi commune.
Mais, malgré ta victoire et ta haute fortune,
Ton bras a-t-il pesé sur Darius vaincu ?
As-tu par son supplice avili ta vertu?
Toujours, loin d'outrager son ennemi sans armes,

Un héros des vaincus écarte les alarmes.
Un ennemi sans force, étranger, malheureux,
N'a d'autre protecteur que l'honneur généreux.
Ainsi de Darius la famille tremblante
Ne pouvait implorer que ta main triomphante.
Quand la postérité raconte ses malheurs,
Elle dit ta sagesse et tes soins bienfaiteurs.
Pardonne, je voulois effacer par ta gloire
Le trait si déchirant de cette horrible histoire.

« Mais combien mes récits vont attacher ton cœur!
L'héroïsme paraît! que la sombre fureur
S'abîme dans l'oubli. L'humanité s'épure;
Elle retourne aux temps, berceau de la nature,
Où le vice inconnu, l'intérêt ignoré,
N'imposaient pas leurs lois à l'esprit égaré.
Nos soldats, attaqués du signe impitoyable
Qui précède la peste en sa course effroyable,
Sont délaissés. On fuit l'implacable bourreau;
La crainte de la mort vient creuser le tombeau.
Des mains de Némésis, la terreur assidue
Emprunte ses poisons. Sa fureur étendue
Obtient sur les esprits un pouvoir étranger;
Le plus faible malaise est bientôt un danger.

La terreur, de nos maux est le plus redoutable;
Elle poursuit notre ame, elle enchaîne, elle accable.
Qu'elle enfante ou rencontre un objet incertain,
Elle enfle, elle agrandit l'atome le plus vain.

« NAPOLÉON se montre en ces nobles retraites,
Où des soins assidus, consolant les défaites,
Ravivent les guerriers que Mars, dans sa fureur,
Par ses aveugles coups terrasse au champ d'honneur.
Dans les murs de Jaffa, les enfants d'Esculape,
Aux soldats que le fer atteint, culbute et frappe,
D'un art réparateur dispensaient les bienfaits.
Tous à se dévouer ils trouvaient des attraits;
Et leur humanité, surpassant la nature,
De la contagion osait tenter la cure.
Mais rien ne peut domter ce fléau si cruel!
A la peste la mort a livré son autel.
Le héros, n'écoutant que sa vertu sublime,
Vient ranimer leur cœur par sa voix magnanime.
Pour calmer la douleur de ses guerriers mourants,
Il brave du venin les progrès dévorants.

« Mais chacun craint de perdre un appui tutélaire,
Et de se voir ravir une tête si chère;
Dès-lors à leur souffrance ils cessent de songer;

Ce n'est que de leur chef qu'ils voient le danger.
On admire, effrayé, cette audace nouvelle,
Qui couvre le héros d'une gloire immortelle.
Plus sa présence émeut, plus on craint pour ses jours;
Chacun voudrait périr pour préserver leur cours.

« Mais du chef adoré la voix si consolante
N'est qu'un soulagement pour la valeur mourante ;
Et les fils d'Esculape, aidés de la raison,
Ne peuvent de l'erreur étouffer le poison :
La terreur triomphait. L'habile Desgenettes,
Veut calmer des guerriers les ames inquiètes.
Il connaît la nature et les sources du mal ;
Il veut guérir l'esprit, seul ennemi fatal.
Il évoque à leurs yeux les siècles héroïques,
Et sa vertu l'élève aux prodiges civiques. »
« Français, dit-il, vous seuls enfantez vos dangers.
« Vous craignez le fléau de ces lieux étrangers ;
« Il est le triste fruit que produit l'ignorance ;
« Mais des soins éclairés trompent son influence ;
« Et pour rendre la force à vos corps abattus,
« Calmez et rassurez vos esprits éperdus :
« Voilà vos ennemis, combattez leur chimère;
« L'erreur ne doit avoir qu'un empire éphémère.

« Suivez votre courage et bannissez la peur,
« Et de ce mal bientôt cessera la fureur. »
« Il dit : sa main répond à sa voix généreuse.
Il plonge dans son sang, de la peste hideuse
Le bubon venimeux, précurseur de la mort.
Quels cris! Quelle frayeur! ah! quel sera le sort
D'un dévoûment si noble, orgueil de la patrie,
Aux dépens de ses jours encourageant la vie!
Aux yeux de nos guerriers sous l'erreur expirants,
Le poison s'insinue; et déjà tous les sens,
Engourdis, corrompus par le venin rapide,
Unissent Desgenette au moribond livide.
O terreur! l'héroïsme, en ses vœux arrêté,
Exhale un long soupir dans le souffle empesté!....
Mais ce soupir impur, le dernier de la crainte,
A détruit la terreur dont l'armée est atteinte.
Il dissipe en fuyant ce fantôme trompeur
Qui servait de la mort l'accablante fureur.
Ce soupir n'éteint pas les jours de Desgenettes,
La mort l'a respecté! ces atteintes secrètes
Que l'erreur emprunta de l'hydre de la peur,
Dans la crise du mal n'approchent point son cœur;
Le mal dévore, emporte une substance impure;

Il cède un corps plus sain au cours de la nature.
« Ainsi d'un chef chéri l'œil sublime et fécond
Fait naître les grands traits, épure la raison.
A sa voix, parmi nous, la vertu ranimée,
Inspire l'héroïsme et sauve son armée.
Le génie, enflammé par son regard divin,
Pour créer un prodige eût forcé le Destin.
« Les temps étaient venus où la France épuisée,
Par un affreux volcan allait être embrasée.
Le poignard anarchique, aiguisé par l'orgueil,
Accompagnait ses coups de crimes et de deuil.
Nous entendons le cri poussé par la patrie :
Dans Acre nous lançons la foudre et l'incendie;
Et nous plongeons bientôt le turban ennemi
Dans l'abîme profond des mers qui l'ont vomi.
Mamelouk, Turc, Anglais et l'Arabe en alarmes,
Cessent leur brigandage et redoutent nos armes.
Sur la Seine et le Nil dominant à la fois,
Nous laissons à l'Égypte et la force et des lois.
NAPOLÉON remplit sa haute destinée,
Et par ses soins enfin la terre est gouvernée. »
« J'aime de tes récits les sujets glorieux,
« Répondit Alexandre; et déjà, dans les cieux,

« Des lieux où j'ai régné la conquête brillante
« De la cour des héros a dépassé l'attente.
« Mais de la renommée, atténuant la voix,
« Pourquoi dans Aboukir me taire tes exploits?
« Crois-tu pouvoir cacher cette charge intrépide
« Où le Turc, arrêté par ta marche rapide,
« Trouve en se défendant sur un perfide bord,
« Dans les mers, sous tes coups, ou l'abîme, ou la mort?
« Sur un coursier brillant, ta main ensanglantée
« Abreuva par torrents la terre épouvantée;
« Le tombeau menaçant de la mer en courroux
« Fut bien moins redouté que tes terribles coups.
« La victoire inconstante, à ta valeur fidèle,
« Sur le sol d'Aboukir rend ta gloire immortelle;
« Et, parmi ses guerriers, le grand NAPOLÉON
« Par un choix légitime éternise ton nom. »

FIN DU SEPTIÈME CHANT.

NAPOLÉON

EN

PRUSSE.

CHANT HUITIÈME.

ARGUMENT.

Malheur à ceux qui tiennent leur pouvoir d'un peuple révolté! —Les héros n'occupent que des trônes légitimes. NAPOLÉON, en sauvant la France tant agitée, a sauvé le monde. — Il arrive à Suez au moment où Alexandre-le-Grand termine son discours à Murat. — Abord imposant des deux héros. — Ils se communiquent leurs titres de gloire. — Caractères de leurs travaux divers ou semblables. — Alexandre engage NAPOLÉON à l'imiter en conquérant les Indes; il le reconnaîtra alors comme supérieur à lui. — NAPOLÉON se met en marche vers les Indes. — Alexandre l'accompagne. — Tout à coup NAPOLÉON disparaît. — Désespoir de son armée qui le croit mort. — Murat est choisi pour la commander. — NAPOLÉON est enlevé et transporté dans l'antre de la Politique. — L'entrée est entourée par un fleuve séduisant qui dépouille de la vertu. — NAPOLÉON franchit ce fleuve sans danger, et pénètre dans l'antre. — Tableau de ce séjour. — Peinture des mœurs de cet empire, gardé par des léopards. —

NAPOLÉON arrive au palais de la Politique. — Portrait de cette déesse. — L'Intrigue est chargée d'introduire ses partisans comme ses victimes. — Les auteurs des jours de la Politique ne la quittent pas. — Elle a pour père l'Intérêt, et pour mère l'Ambition. — Leur portrait; la Fraude et la Séduction siègent toujours auprès d'elle. — Sa cour est encore composée d'autres monstres, la fausse Liberté, le Désordre, l'Anarchie, l'Envie, et sur-tout la fausse Obligeance, qui enfante les promesses illusoires des hommes d'état. — NAPOLÉON renverse le trône de la Politique. — Son discours à cette déesse, devenue si odieuse par l'influence anglaise. — Ses menaces contre elle et ses adhérents. — NAPOLÉON s'aperçoit alors qu'Alexandre-le-Grand est auprès de lui, ainsi que la Vertu, messagère des héros, qui, par ordre du Destin, a conduit Alexandre près de lui. — Discours d'Alexandre, qui, en félicitant NAPOLÉON sur ce nouveau triomphe, l'engage à n'opposer que son épée aux intrigues des Anglais. — NAPOLÉON retourne vers son armée. — Joie de ses soldats. — Bientôt l'Inde est conquise, l'Anglais est enchaîné, et son empire détruit. — Alexandre retourne dans les cieux, au sein des héros. — La Vertu reste

*auprès de **NAPOLÉON**, qui, laissant l'avenir s'expliquer par le temps sur le songe qui vient de lui être inspiré par la Gloire, se retrouve encore à Berlin pour continuer ses travaux.*

NAPOLÉON

EN

PRUSSE.

CHANT HUITIÈME.

QUAND l'empire de l'ordre, ou du droit de la guerre,
A pu soumettre un peuple aux maîtres de la terre ;
Si les dissensions écartent son devoir,
Il se venge des rois en brisant leur pouvoir.
Tremblez, ambitieux, à qui, dans son délire,
Ce peuple révolté vient remettre l'empire.
Le temps punit toujours d'infidèles serments !
La honte et le remords préludent les tourments.
On hait un vil pouvoir que les crimes couronnent ;
Il est déjà souillé par les mains qui le donnent.
Les héros n'offrent pas de ces lâches humains
A qui de vils agents mettent le sceptre en mains.

L'honneur seul rend pour eux un trône légitime;
Ils y montent toujours sans le secours du crime.

J'arrête mes regards à ces jours imposants
Où, frappant l'anarchie et ses poignards sanglants,
Et punissant les rois du réveil de la guerre,
NAPOLÉON conquit les rênes de la terre.
La dignité du trône et ses droits renversés;
Les rois pareils aux flots par les vents balancés;
Tous les peuples sans frein, déchirant leur patrie;
Tous les ressorts du monde altérés, ou sans vie,
Devant NAPOLÉON retrouvent la vigueur;
Tout reprend l'énergie et trouve le bonheur.
Tout se calme à l'abri de son bras tutélaire;
En soumettant le monde il en devient le père.
L'univers suppliant lui demande des lois;
Il le nomme l'appui des peuples et des rois;
Et tel est des héros l'ascendant légitime,
NAPOLÉON triomphe, et son bras magnanime
N'a soumis les humains qu'en réparant leurs maux.
Mais l'Égypte l'appelle à des bienfaits nouveaux:
Il vole, il est présent, quand le grand Alexandre
Termine le discours que Murat vient d'entendre.

O muse! à mes accents accorde ta faveur.

Le monde a tressailli ! Cette antique splendeur,
Que depuis Alexandre on n'a vu que dans Rome,
Retrouve tout l'éclat et la grandeur de l'homme.
Des deux plus grands guerriers qui soumirent Suez
Dis les nobles discours et les brillants succès :
« Ici, nos bras vainqueurs ont étonné la terre ;
« Ici, l'homme par nous a pu bénir la guerre ;
« Ici, quand son amour nous offrit son encens,
« Il admirait nos bras devenus bienfaisants.
« Ici, Mars, qui souvent disperse les lumières,
« Réveilla tous les arts par nos vertus guerrières.
« Ici, notre valeur retrace au souvenir
« Le bien que le génie offrit à l'avenir.
« Rappelant nos exploits, ces lieux de notre gloire
« Diront à nos neveux l'ineffaçable histoire.
« Combien notre valeur dut flatter les mortels !
« Sur nos pas triomphants ils dressaient des autels ;
« Et quand la terre en deuil succombait aux alarmes,
« Elle a vu son bonheur renaître par nos armes. »

Tels furent des héros les nobles entretiens.
Leurs exploits comparés en étaient les soutiens ;
Et dans ces lieux fameux, théâtre de leur gloire,
Leurs travaux rappelés entr'aidaient la mémoire.

Mais on voit leurs travaux divers dans leurs progrès;
Leur marche est différente, ainsi que leurs succès.
L'Europe à l'occident d'Alexandre ignorée,
Dota NAPOLÉON d'une gloire assurée,
Avant que la Syrie et les noirs Africains
Sur l'ancien champ d'honneur connussent ses destins.
Alexandre au héros, d'une voix généreuse :
« Je veux, dit-il, donner à ta marche pompeuse
« Une splendeur encore inconnue aux mortels.
« L'encens brûle pour toi sur mes propres autels.
« Reportons à l'Indus et ta gloire et la mienne.
« Son peuple est opprimé. La famille indienne
« Rampe au sein de son or arrosé de ses pleurs.
« L'or n'a pu balancer de barbares fureurs!
« Son joug sera brisé quand nos voix tutélaires
« Pourront fixer un terme à des lois sanguinaires.
« Sa vengeance et l'honneur accueillant nos efforts,
« A des jours plus heureux nous livrerons ses bords. »
Il dit; et ce projet semble calmer la terre.
Londre a frémi; l'Anglais redoute enfin la guerre.
Ses humides remparts défendus par Thétis,
Qui semait les écueils sur ses bords avilis,
Ont perdu leur appui. Les besoins, la misère,

De l'Anglais assassin frappent la race altière ;
Et l'Indus refusant son tribut nourricier,
Change Londre en argile, et son île en fumier.
Le départ est sonné. Le Français intrépide
Vole avec assurance où son héros le guide ;
Et mettant dans ses mains un glaive menaçant,
Alexandre entretient ce noble sentiment.
Suez bientôt s'éloigne ; on aborde l'Asie,
Et trois corps dévoués ont couvert la Syrie,
Lorsqu'une voix terrible, arrêtant leur ardeur,
Jette dans tous leurs rangs la crainte et la douleur.
Un brouillard enflammé de salpêtre et de soufre,
Roulant sur chaque pas, semble entr'ouvrir un gouffre.
Le héros disparaît : tout annonce sa mort.
Quel dieu, quelle furie ose borner son sort !
Dans sa funeste erreur la nature en délire
Vient-elle du Destin faire changer l'empire ?
Elle livre aux dangers de ces bords incertains
Des Français généreux, l'élite des humains.
Ils vont être privés d'un soutien et d'un père.
Tant de bonheur promis n'est plus qu'une chimère.
Bientôt sont adoucis les regrets et les pleurs ;
Murat va commander. Sous lui, toujours vainqueurs,

Les Français rassurés apaisent leurs alarmes;
Ils n'ont plus à trembler pour l'honneur de leurs armes.
On s'arrête, on se fixe, et des camps sont formés.
Leurs vœux pour la vengeance en leurs cœurs renfermés
Vont attendre le jour, qui, dévoilant le crime,
Par-tout verra porter la guerre légitime.

Alexandre, attendri, partage leurs regrets;
Il voulait du héros seconder les succès.
Il va conter aux dieux cette affligeante histoire,
Se réunir à lui dans le sein de la gloire.
Le Destin aussitôt lui signale son fils.
Aujourd'hui la Vertu tient la place d'Iris.
Elle descend au camp: « Magnanime Alexandre,
« Dit-elle, le Destin t'ordonne de te rendre
« Près de NAPOLÉON; c'est le vœu des héros.
« Mon char va t'accueillir; et la terre et les flots
« Ne pourront arrêter notre course rapide. »
Elle dit, fend les airs, rase la plaine humide,
Et va finir son vol près de NAPOLÉON;
Reste près du héros, avec lui se confond;
Lui promet son secours pour le rendre invincible,
Et jusques au danger elle reste invisible.

Dans un Antre profond, aux forfaits destiné,

Habite de brigands un monde forcené.
Tout ce que l'homme enfante et d'erreurs et de vices,
De sanglants attentats, de lâches artifices,
De projets criminels et de perversité,
Dans les cours et les rangs de la société,
En ce lieu ténébreux et s'attire et s'assemble;
Tous les crimes connus s'y retrouvent ensemble;
Et le temps, réveillant tous les jours corrupteurs,
Les verse par torrents dans ce séjour d'horreurs.

En cet Antre odieux, triste et vil apanage
Dont l'enfer malfaisant dota le brigandage,
NAPOLÉON surpris, par l'intrigue enlevé,
Est soumis au tyran qu'il a toujours bravé.
Parvenu près des murs dont l'Antre s'environne,
Un fleuve séduisant, qui doucement bouillonne,
L'accueille sur son bord; et son attrait puissant
S'apprête à l'entraîner au gouffre qui l'attend.
Ce fleuve est étranger à la délicatesse,
De celui qui l'approche il flétrit la sagesse.
NAPOLÉON, forcé de paraître en ces lieux,
Épouvante le fleuve; et, d'un pas glorieux,
Arrêtant dans leur cours ses eaux empoisonnées,
Franchit leur lit impur. Les rives étonnées

Reçoivent en tremblant ce captif en vainqueur;
Il sauve sa vertu du fleuve corrupteur.

L'Antre est toujours ouvert. Sur sa porte sanglante
Un léopard vomit une bave brûlante.
Le héros, de ces lieux veut observer les mœurs.
Il voit que la bassesse y flétrit tous les cœurs;
Qu'un avenir trompeur les séduit, les enflamme;
Qu'une grandeur factice y vient énerver l'ame.
Il voit un peuple entier d'ennemis isolés,
Se flatter, se haïr, trahis ou consolés,
Suivant que leur déesse, en ses adroits caprices,
Impose à leur orgueil d'aveugles sacrifices.
L'appât du bien d'autrui sert leur avidité,
Et le gain du triomphe en fait l'iniquité.
Il voit d'adorateurs une foule empressée,
Sous de trompeurs dehors hasarder leur pensée;
Servir, sans s'occuper de leurs propres serments,
Tout ce qui peut flatter de lâches sentiments.

Mais il marche. Conduit auprès de la déesse,
La foule qui s'accroît l'encense et le caresse.
Tel on vit, quand les dieux lui demandaient du sang,
Le fanatisme offrir sur un autel fumant
La victime innocente, aux prêtres sanguinaires,

Porter l'affreux tribut qu'exigeaient leurs mystères.
Sur le seuil du palais encor des léopards
Frappent NAPOLÉON et fixent ses regards.
Il voit, sans que son ame en demeure surprise,
Que la garde de l'Antre à l'Anglais est commise.
Il brave la fureur des monstres rugissant;
Leur tête à son aspect s'humilie en grondant.
Il va paraître au trône, où leur perfide reine
Des peuples confiants forge toujours la chaîne.

La froide Politique, aux regards ombrageux,
Roulant ses yeux perçants sous un front sourcilleux,
Est la divinité sur ce trône honorée.
Siégeant sur des serpents, de poignards entourée,
Cette Circé trompeuse, aux yeux qu'elle éblouit,
Égorge sans pitié l'agent qu'elle a séduit.
Ce qu'elle dit jamais ne tient à sa pensée;
Sa première parole est toujours balancée
Entre son intérêt et la nécessité.
Elle aborde les cœurs avant la vérité,
Pourtant elle en imite et l'air et le langage;
Mais rarement sa foi peut en offrir le gage.
Elle en présente bien le masque séducteur;
Elle emprunte avec art le calme de l'honneur;

Mais sous un front serein électrisant la foudre,
Quand sa faveur vous flatte, elle vous met en poudre.
Par de fausses vertus, aux humains confiants,
Elle glisse en secret ses poisons dévorants.
De ses adorateurs l'apparente sagesse
Aiguise le poignard quand leur main vous caresse.
Ses discours, un seul mot, ont leurs admirateurs;
Souvent son geste même exalte ses flatteurs.
Tout paraît auprès d'elle et faveurs et fortune;
Mais tout cache un écueil. L'empire de Neptune
Sous ses flots incertains couvre moins de dangers,
Alors que le pilote annonce aux passagers
Qu'un abri protecteur, près d'un banc tutélaire,
Va braver la tourmente et suppléer la terre.
Déjà l'ancre s'élance, et le vaisseau fixé,
Fort d'un puissant appui, rompt le flot courroucé.
Un large mouvement semble jusqu'à sa base
Ébranler de ce mont la cime qui s'écrase,
Qui, heurtant le vaisseau, l'entr'ouvre et l'engloutit.
C'est du Léviathan la masse qui frémit,
Et balance ses flancs, dont la croupe écailleuse,
Suspendant sur les eaux sa surface trompeuse,
Rend les pas incertains sur son dos séducteur,

Et de la politique imite la faveur.
Telle est la déité dans ces lieux adorée.
L'Intrigue à l'œil brillant se présente à l'entrée.
Vive dans la douceur qui distingue ses traits,
Sa marche sémillante, à ses discours distraits,
Donne un air d'abandon qui plaît, engage, entraîne.
Son langage fardé vous attache sans peine;
Et celui dont le cœur n'a jamais soupçonné
Cet accueil qui prépare un trait empoisonné;
Celui même qui croit que sa bouche embellie,
Sous des discours naïfs cache la perfidie;
Tous se laissent toucher par ces dehors trompeurs,
Qu'elle sait entourer de charmes séducteurs.
Auprès de la déesse, agile introductrice,
Elle cache avec soin son habile artifice :
Par son manège adroit, qui dispose et séduit,
Elle plaît, en trompant, à ceux qu'elle introduit.
La cour de la déesse est nombreuse et connue.
De parents immortels, presque avec l'homme issue,
Elle ne quitte pas les auteurs de ses jours.
Son père est l'Intérêt, qui, de lâches détours,
D'inépuisables droits entoure sa puissance,
Veut, exige, prend tout, et punit l'indigence

De manquer des moyens que lui-même a détruits.
Inconnu du sommeil, ni les jours, ni les nuits,
De ce réparateur des fatigues humaines,
Ne lui font point goûter les douceurs souveraines.
Sa sombre inquiétude écarte le repos;
Morphée à son aspect fuit avec ses pavots.
Sur son corps épuisé la maigreur décharnée
Semble attendre la mort. Sa face sillonnée,
Par sa pâleur livide alarme les mortels;
Et pourtant aucun dieu n'eut jamais tant d'autels.
L'Intérêt, dans des nœuds tissus par la furie,
S'unit l'Ambition, sa compagne chérie.
Fille des dieux, souvent elle commande aux rois,
Et règle leur triomphe et leur chute à la fois;
Et la hauteur sublime où va s'asseoir leur gloire
Par elle est effacée ou reste à la mémoire.
Insatiable, ardente, aux vices, aux vertus,
Aux cœurs traîtres ou francs, aux sages confondus,
Elle remet son sceptre et livre sa puissance;
Sur leur commun appui fonde son espérance;
Et si de ses désirs le but reste incertain,
Ou si, trompé par fois, tout son espoir est vain,
Son ame à la fureur toute entière livrée,

Sans mesure aux excès se montre préparée.
Elle imprime sa rage à ses adorateurs,
Inquiets, éperdus, déchirés de douleur,
Qui ne rêvent que crime, assassinat, vengeance,
Ou cachent leur dépit qu'enchaîne l'impuissance.

Ces monstres, en des jours heureux pour Albion,
Ont enfanté LA FRAUDE et LA SÉDUCTION.
Sœurs de la Politique, à leurs soins mercenaires
Elle doit ses succès et ses jeux sanguinaires.
LA FRAUDE en ses projets arme l'Iniquité,
Pour combattre ou voiler l'auguste Vérité;
Et si par la Justice elle était attaquée,
Si dans ses vils détours sa marche est démasquée,
Elle n'hésite pas, et sa témérité
Vient consommer le crime aux yeux de l'Équité.
Tel ce fameux Brennus, au pied du Capitole,
Prostitua son glaive à cette infâme idole.
Trop affamé de l'or qu'avait conquis son bras,
Par la fraude il souilla le fruit de ses combats.

Ce monstre à tous les rangs fait sentir sa puissance.
Sous les lambris dorés, au sein de l'indigence,
On le trouve, on le fête, on s'en fait un appui.
Le faux éclat, l'orgueil, se nourrissent par lui;

Et sous le chaume, hélas! la vertu chancelante
Cède pour un peu d'or à sa voix séduisante.
C'est alors par sa sœur qu'elle porte ses coups;
Elle emprunte son art, sa douceur, son courroux,
Ce manège imposant qui nous frappe et nous touche,
Ce charme que produit une éloquente bouche,
Et ce mélange adroit de bonté, de fureur,
L'aiguillon des besoins, des maux et du bonheur,
Les peines, les tourments, la douce récompense,
Et des biens usurpés l'ingrate jouissance.
Rarement les humains ont garanti leurs cœurs
Du pouvoir réuni de ces terribles sœurs.

D'autres monstres impurs servent la Politique.
La fausse Liberté prêchant la république,
L'assassinat, le meurtre, ou public ou secret,
Souvent pour ne punir qu'un regard indiscret.
Le Désordre, cette hydre aux têtes renaissantes,
Couvrant du plus pur sang les cités gémissantes.
L'Anarchie essayant tous les pouvoirs connus,
Se jouant des devoirs et des droits confondus.
L'Envie à l'œil hagard, que tout bien importune,
Pour qui rien n'est sacré, le bonheur, l'infortune,
Les plaisirs, les talents, les nobles qualités,

Jusqu'à l'espoir qui nuit à ses vœux irrités.
  Mais rien n'atteint l'horreur de la FAUSSE-OBLIGEANCE;
Ce monstre accueille tout : mais son indifférence,
Du sujet confiant dévore les moyens.
Ces ministres puissants qu'il a crus ses soutiens,
Qui, pour ses droits sacrés ont engagé leur zèle,
Promis du souverain la justice fidèle,
Laissent l'infortuné se traîner dans l'espoir,
Accuser par ses pleurs les agents du pouvoir.
Ces agents l'ont flatté d'une justice prompte:
Mais ils font lentement son malheur et sa honte.
Ces ministres hautains, lâches flatteurs des rois,
Osent dans leur orgueil braver même les lois;
Oublier dans la pompe où s'endort leur mollesse,
Et leurs devoirs payés, et leur lâche promesse;
Préparer au malheur un lent assassinat;
Dans leur luxe forger le mépris de l'État;
Livrer une famille aux derniers sacrifices,
Peut-être au repentir de ses nobles services!
Êtres vils, qui rampaient en briguant la faveur,
Et dont la jouissance étouffe la pudeur.
  Ces monstres devant qui le monde entier frissonne
Forment l'horrible cour qui soutient, environne

La sombre Politique et ses noirs attentats,
Qui du fond de son Antre agitent les États.
NAPOLÉON paraît, et les monstres frémissent;
Le trône est ébranlé, les voûtes retentissent;
La Politique tremble et son sceptre est brisé.
C'est la Vertu! Le fleuve, à son flot maîtrisé,
A vu ravir la force, et ses eaux enchaînées
Ne peuvent du vainqueur troubler les destinées.
La Politique cède au pouvoir des héros,
Son audace par eux rentre dans le chaos.
« Cesse, dit le vainqueur, implacable déesse,
« D'épuiser contre moi cette perfide adresse,
« Qui depuis trop long-temps soumet tout à tes lois.
« Tant que ton influence a pesé sur les rois,
« Et qu'au nom d'Albion tu régnas en esclave,
« Ta voix ensanglanta la France qui te brave,
« Et qui dans ses destins méprise tes secours.
« Ce glaive suffira pour l'illustrer toujours.
« Avant que l'or de Londre eût combattu la France,
« Et que Machiavel eût flétri ta science,
« Tu réglais l'intérêt, l'honneur des nations;
« Les rois se nourrissaient de tes sages leçons.
« De ces temps respectés j'ai médité la gloire;

« Mais du temps qui suivit j'efface la mémoire.
« Tu n'as plus ta sagesse, arbitre des États,
« Tu n'as qu'un cœur flétri, rêvant des attentats.
« Et ta loi corrompue, au gré de l'Angleterre,
« Loin de la gouverner assassine la terre. »
Il dit : le palais croule, et les faibles mortels
Osent à peine croire à ces faits solennels.
Tout à coup le héros aperçoit Alexandre ;
La vertu que du ciel le Destin fit descendre
Pour veiller sur ses pas, le sauver du danger.
« Ton génie a détruit cet enfer passager,
« Dit le vainqueur d'Arbelle ; accoutume la terre
« A chérir ta justice, à craindre ta colère,
« A bannir sans pitié ces monstres odieux,
« Du désordre et du crime artisans factieux.
« Ne pouvant t'écarter de l'empire du monde,
« Ils creusent sous tes pas, par l'intrigue féconde,
« L'abîme qui par l'or engloutit les humains.
« N'oppose que ton bras, leurs efforts seront vains ;
« Ou ne conquiers la paix qu'à la pointe du glaive ;
« Et quand la Politique et corrompt et soulève
« Des monarques flétris les agents odieux,
« Renverse par le fer ses complots odieux.

« Le héros qui détruit l'artisan de la guerre,
« Sans obstacle bientôt peut gouverner la terre.
« Tes succès sont certains ; volons vers tes soldats ;
« Immolons Albion sur le champ des combats. »
Il dit ; et sur son char l'auguste messagère
Reçoit les deux héros, rend aux Français leur père.
Le bonheur dans le camp s'est déjà répandu ;
On sait que d'Albion le piège est confondu,
Et que NAPOLÉON ferme à la Politique
Tout espoir de troubler son empire héroïque.
On marche sur les pas du vainqueur de l'Indus ;
Les Français vont s'asseoir au camp du grand Porus.
De l'Indostan flétri les fertiles contrées
D'un fer libérateur sont bientôt entourées.
Pour porter l'épouvante aux portes d'Albion,
L'Indien averti nomme NAPOLÉON !
Et ce nom qui toujours, au sein même de Londre,
Fait frissonner l'Anglais, suffit pour le confondre,
De l'Indostan sauvé couvre les champs si beaux,
Et ses vils oppresseurs y trouvent leurs tombeaux.
Des décrets du Destin le héros de la France,
Par de brillants travaux a rempli l'espérance.
Alexandre l'embrasse et vole vers les cieux.

La Gloire et la Vertu ne quitteront ces lieux
Que pour venir orner la pompe de l'empire.
Le monde le proclame et le sage l'admire.

L'avenir est encor dans les mains du Destin ;
Son fils pour l'observer se retrouve à Berlin.
Ce brillant avenir que mon héros m'inspire,
Lorsqu'il paraît déjà n'est pas un vain délire.
Le songe est expliqué ! l'Ibère est dans ses mains,
Et je le vois bientôt sur les bords africains.

FIN DU HUITIÈME CHANT.

NAPOLÉON

EN

PRUSSE.

CHANT NEUVIÈME.

ARGUMENT.

Un pouvoir est éphémère, si les lois sont incertaines et son sol sans productions suffisantes, et même superflues. — La puissance de la France est inépuisable par son sol. — NAPOLÉON s'en sert pour renverser le pouvoir éphémère des Anglais, qu'il enchaîne par le blocus général de leur île. — Il marche vers la Pologne. — Son discours à ses soldats pour les préparer à de nouvelles victoires. — Périclès lui apparaît, et l'engage à élever à ses guerriers un Panthéon de gloire, et à y faire célébrer tous les ans les exploits de la grande armée. — NAPOLÉON appelle le marbre, l'or, l'argent et l'airain pour exécuter ce noble projet. — Les Polonais viennent au-devant de lui. — Discours de leurs ambassadeurs. — La Vistule est franchie, et les Russes sont repoussés; Savary, Bessières, Bernadotte, les ont vaincus les premiers. — Pendant ce temps les troupes de la confédération du Rhin envahissent la Silésie, sous la conduite du prince Jérôme. — Origine et objet de la confédération. — Énumération des princes qui la composent; leur éloge. — Le roi Louis de Hollande a conquis le Hanovre. — Les fleuves de l'Urka et de la Narew sont traversés et envahis, malgré tous les obstacles. — Combat de Czarnovo. — Arrivée du général russe Kamenskoy à l'armée. — Combat de Nazielks. — Murat, atteint d'une maladie grave, a vaincu le mal et se trouve sur le champ de bataille. — Combat de Kursomb et de Lapaczym. — Combat de Pultuk, plus terrible encore. — Combat de Golymin. — Le roi de Prusse, trompé, a cru que les Russes avaient été victorieux à Pultuk. — Son erreur accroît son infortune. — Combat de Bergfried. — Combat de Deppen. — Combat de Hoff, plus meurtrier, et qui prélude à la bataille d'Eylau.

NAPOLÉON
EN
PRUSSE.

CHANT NEUVIÈME.

Quand un État s'attache à des lois incertaines,
Qu'un souffle a pu créer, et qu'un souffle rend vaines;
Quand ébloui, séduit par un or passager,
Au repos des humains il devient étranger;
Au mépris de leurs droits quand son pouvoir se fonde
Sur le dépouillement, la ruine du monde,
Sur de longs attentats, des titres usurpés,
Sur l'avilissement des rois qu'il a trompés;
A la réalité préférant la chimère
Quand son maintien dépend d'un commerce éphémère;
Quand enfin par Cérès toujours disgracié,
Aux mœurs des vils forbans il s'est associé;

Qu'il craigne de tomber au fond du précipice
Qu'oppose l'héroïsme à sa force factice.

Le pouvoir appartient au pays étendu
Qui peut à ses voisins offrir son superflu.
Toute autre base est nulle, et sa puissance est vaine:
Cérès seule à ses dons unit la force humaine;
Et l'État que soutient le laboureur actif
Tient un pouvoir réel de son sol productif.
Ainsi, quand le malheur pèserait sur la France,
Ses champs féconds bientôt lui rendraient sa puissance.
Quels que soient les talents, les écarts de ses rois;
Quels que soient la bonté, les défauts de ses lois,
La terre lui promet une force immuable
Qui doit détruire enfin sa rivale coupable.
Le bras agriculteur est toujours triomphant;
Le maître des guérets enchaîne le trident:
Telle du continent, en lui fermant l'entrée,
S'éclipse d'Albion la puissance abhorrée.

Mais NAPOLEON vole, et les enfants du Nord
De l'Oder étonné l'ont vu franchir le bord.
Près de ce fleuve antique, aux champs de Sarmatie,
Il parle à ses soldats: « Les murs de Varsovie,
« Dit-il, ont déjà vu les bataillons des czars;

« Contre eux volons encor à de nobles hasards ;
« N'attendons pas ici leurs vaillantes cohortes.
« Le Sarmate pour vous ouvre déjà ses portes ;
« Il veut briser ses fers ; il n'attend que vos bras ;
« Il devra sa patrie à vos heureux combats ;
« Et vous lui retracez ces légions fidèles,
« Du grand Sobieski compagnes immortelles.
« Quelle est sa confiance en vos bras aguerris,
« Quand vous solennisez la fête d'Austerlitz !
« De ce jour où le Nord tombant en ma puissance,
« Du vainqueur généreux éprouva la clémence ?
« Lorsqu'un succès nouveau vous les aura soumis,
« Dans ces rivaux si fiers vous verrez des amis.
« Mars de la gloire un jour leur ouvrira le temple :
« Mais de fuir devant vous ils ont suivi l'exemple.
« Intrépides pourtant dans leurs rangs ébranlés,
« Sous des monceaux de morts ils ne sont point troublés.
« Mais que peut la bravoure à votre choc livrée ?
« Votre audace a conquis les rives de la Sprée.
« Ils n'ont pas oublié le grand jour d'Austerlitz !
« Croiraient-ils donc changer nos destins embellis ?
A ces mots cette masse imposante et guerrière
S'avance, et son élan semble ébranler la terre.

Entouré de splendeur, le premier des mortels
Qui sut dans la tribune ériger des autels
A ces Grecs tant vantés, fils aînés de la Gloire,
Périclès apparaît; la fidèle Mémoire
Vient redire aux Français que ce guerrier savant
Unissait la bravoure à l'éclat du talent.
« NAPOLÉON, dit-il, dans ta marche héroïque,
« Honore la valeur par un temple civique,
« Remets le soin flatteur de chanter tes soldats
« Aux poëtes féconds qui vantent les combats.
« Tu n'as connu la Grèce et ses vertus brillantes
« Qu'en lisant, dévorant leurs pages éloquentes. »
Il dit: à ses guerriers le grand NAPOLÉON,
Appelant tous les arts, élève un Panthéon.

Paros ouvre tes flancs, NAPOLÉON t'appelle;
Je vois pour ses guerriers renaître Praxitelle.
Qu'il transmette au respect de la postérité
Les illustres martyrs de l'intrépidité.
Vulcain, lorsque Thétis implora pour Achille
De ses marteaux divins le mouvement habile,
N'avait pas pour orner le vaste bouclier
Des vertus de nos jours le cortège guerrier.
Il chercha des tableaux au sein de la nature,

Et le champ des combats refusa sa parure.
Ici cette parure est dans tout son éclat;
Elle va tout devoir aux travaux du soldat:
Seul il doit décorer le temple de Mémoire,
Et les muses en chœur proclameront sa gloire.
Tous les siècles futurs, par d'autres Périclès,
Entendront le récit de ses vaillants succès.
NAPOLÉON...... Que dis-je! envers ce nom auguste
Les arts doivent rester dans un silence injuste!
L'aspect du monument répare cette erreur;
On lit: A SES SOLDATS, NAPOLÉON VAINQUEUR.
Aux enfants de l'honneur sa splendeur est liée;
A leur noble valeur sa garde est confiée:
Lacépède à ce soin attachera leurs cœurs;
Heureux si ses vertus dotent ses successeurs!

Mais pendant que le chef enflammait son armée,
Dans ces jours de bonheur la Pologne charmée,
Préparait un hommage en oubliant ses maux;
Et ses ambassadeurs sont aux pieds du héros.
« O grand NAPOLÉON! quelle est donc ta puissance,
« Disent-ils? L'univers avait vu de la France
« Les faibles rois souffrir que nos vastes pays
« Au gré de nos voisins tombassent envahis.

« Si la France était forte et nos peuples fidèles,
« Comment sont-ils tombés dans des mains si cruelles?
« Mais quel est ton pouvoir! par ce même Français
« Qui nous laissa périr victimes des forfaits,
« Ton bras vient de briser nos odieuses chaînes
« Qui nous ont entraînés à d'éternelles haines.
« Suwarow, de nos maux artisan meurtrier
« Souillant dans notre sang le titre de guerrier,
« Pour nous livrer aux fers de trois têtes puissantes,
« Couvrit d'assassinats nos demeures sanglantes.
« Comme pour conquérir s'il fallait ravager!
« Comme si pour régner il fallait égorger!
« Mais si tant de malheurs ont étonné le monde,
« Combien nous admirons ta sagesse féconde!
« Que d'affronts ta fortune, en conduisant ton bras,
« Verse sur les auteurs de ces grands attentats!
« Chacun d'eux voit déjà son trône qui chancelle,
« Déjà l'un du malheur sent l'atteinte cruelle;
« Et si du temps jamais les futurs mouvements
« Déroulaient des humains les fastes surprenants,
« Pourra-t-il rassembler au sein d'un même empire
« Tant de faits immortels? un peuple qui respire,
« Délivré par le bras d'un allié lointain,

« Qui frappe nos tyrans, change notre destin.
« Oui, les âges surpris craindront que la mémoire
« De ce fait immortel n'ait augmenté l'histoire.
« Mais s'il est vrai qu'un peuple à son libérateur
« Doive tout rapporter, et la vie et l'honneur,
« Pourrais-tu de nos cœurs dédaigner le courage?
« De la reconnaissance il est le noble gage.
« Range parmi les tiens les ardents Polonais,
« Réunis leur valeur à l'aigle des Français. »

Mais pendant ces discours la Vistule est franchie;
Et Ney déjà dans Thorn est loin de Varsovie.
Savary, nom brillant dans les fastes de Mars,
Aux yeux de l'ennemi porte ses étendarts.
Par-tout le même esprit appelle la conquête
Et le Français s'avance égal à la tempête.

Bessières, Bernadotte, avec Soult, Augereau,
Des Russes les premiers ont ouvert le tombeau;
Et pareil au torrent dont la chute soudaine
Élance au loin les eaux et va couvrir la plaine,
Le héros des Français à la fois envahit
Les champs de la Pologne et Breslau qui frémit.
Ainsi quand le soleil, dans sa course étendue,
Se répand sur la terre et dissipe la nue,

Son éclat va couvrir mille peuples divers,
Et ses rayons bientôt embrassent l'univers.
Tandis que le héros, aux champs de Sarmatie,
Par ses brillants combats va redonner la vie,
Un jeune conquérant par la gloire animé,
Attaque le Prussien dans Breslau renfermé.
Bientôt il envahit la Silésie antique.
Est-ce à ce jeune chef, au soldat germanique
Qu'il faudra des succès attribuer l'honneur?
Ce ne sont pas les ans qui donnent la valeur.
Jérôme dans son ame a gravé le modèle
Que la victoire même, en un miroir fidèle,
Pour diriger ses pas lui traça de sa main.
Pour nommer le vainqueur Mars n'est pas incertain.
Des puissants électeurs la noble confiance
Dans les mains de François avait mis la puissance.
Par leur chef affaiblis, sans but, sans union,
Ils livrent leurs destins au grand NAPOLÉON.
L'Autriche alors tombée aux champs de Moravie
Implorait le héros, lui demandait la vie;
François semblait céder le rang de PROTECTEUR,
Lorsque son trône était au pouvoir du vainqueur.
Ce vainqueur lui succède, et la ligue germaine

Par lui voit raffermir sa puissance incertaine.
Ses guerriers aux Français s'unissent à la fois,
Et chaque prince obtient la dignité des rois.

Muse, viens rappeler de cette ligue illustre
Tous ceux qui du triomphe ont partagé le lustre;
Ces belliqueux Germains, ces rois confédérés
Qui retracent les Grecs sous leur chef conjurés.
Déjà les étendards de la noble Bavière
Joignent du Wurtemberg l'invincible bannière.
Leurs princes dévoués, illustres potentats,
Vont seconder l'auteur de leurs nouveaux États.
Le royal diadème ornant leur tête auguste,
Du chef qui le créa défend la cause juste.

Délivré de Berlin, et libre de son choix,
Le Saxon va tenter les plus brillants exploits.
Éclairé, plus puissant, son prince magnanime,
Se montre à l'univers digne du rang sublime;
Et ses vaillants soldats, dans un illustre champ,
S'avancent au combat loin d'un joug menaçant.

A ces rangs aguerris Bade unit ses cohortes,
Et du temple de Mars pour lui s'ouvrent les portes.
On le voit des Français partager les lauriers,
Et disputer la gloire aux plus vaillants guerriers.

Les braves de Murat, nés dans les champs de Clèves,
De leur prince immortel dignes et fiers élèves,
Volent, à son exemple, au triomphe certain.

De la gloire Wurtzbourg s'ouvre aussi le chemin.
Illustre descendant de cette race antique,
Qui long-temps honora le sceptre germanique,
Put conquérir le monde et lui donner des lois.
Ferdinand de sa troupe a dirigé le choix.

D'Usingen, de Weilbourg, les Nassau titulaires,
Vont imiter aussi la valeur de leurs pères;
Et leur zèle animant le cœur de leurs sujets,
Ils vont des fédérés partager les succès.

L'antique Hohenzollern, dont en vain la mémoire
Demande l'origine aux fastes de l'histoire;
Et l'illustre Darmstadt, dont le cœur, la raison
Ont sauvé de la Hesse et l'éclat et le nom;
Le vaillant Isembourg, d'Aremberg toujours sage;
La Leyen, des vertus conservant l'assemblage;
Et les Saxons fameux, de Gotha, Meningen;
Les Saxons illustrant Weimar, Hilburgausen:
Tous ces princes unis sous la même bannière
Accourent des combats illustrer la carrière.
Au milieu d'eux on compte et de Vrède et Deroi,

Et le vaillant Montbrun, digne ami de son roi.
De la Prusse, long-temps partisan trop timide,
Le Germain va punir l'alliance perfide;
Et les vastes pays à l'Autriche ravis,
Sous les murs de Breslau sont bientôt reconquis.

Je dois laisser, ô muse, à ta voix influente
Le soin de proclamer de ta bouche brillante
Cet éminent prélat, des princes et des rois,
Au nom du PROTECTEUR, faisant fleurir les lois.
Mais Darberg favori de tes doctes compagnes,
Levant un bras sacré, n'ira point des campagnes
Par la foudre de Mars conquérir l'habitant;
Son triomphe est plus doux sans en être moins grand.
Il a remis le glaive aux milices guerrières;
Quand les fils vont combattre, il console leurs pères.
Magnifique union de tous les dons heureux,
Il soutient des Germains et la gloire et les nœuds.

Tu n'es pas oubliée, heurense Batavie.
Louis, l'honneur des rois, recréant ta patrie,
N'a-t-il pas, triomphant aux champs hanovriens,
Détruit le court empire et l'espoir des Prussiens?
Et quand de la santé les sources précieuses
Diminuaient pour lui leurs faveurs généreuses,

N'a-t-il pas, retournant au trône paternel,
Que tes enfants un jour changeront en autel,
Confié sa conquête à ces mêmes Bataves
Que l'Europe long-temps compta parmi ses braves?
Les fleuves cependant, devenus ennemis,
Opposaient de leurs flots les efforts réunis;
Et l'Urka, la Narew, tremblants sur leurs rivages,
Engloutissaient les ponts, fermaient tous les passages.
Du Russe belliqueux connaissant la fureur,
Ils redoutent ses lois, s'il revenait vainqueur.
Les Scythes, préparés aux combats sanguinaires,
Ont reçu Kamenskoy sous leurs tentes guerrières.
Les fêtes et la joie, éclatant dans les rangs,
Annoncent sa présence, espoir des combattants.
Mais Bessières paraît, Czarnovo s'épouvante.
Sahuc, Grouchy, d'Hautpoult, par leur marche savante,
Ont conduit les Français; et le prompt cavalier
Élançant sur leurs pas l'escadron meurtrier,
Soutenu par Davoust, Beaumont, Ney l'invincible,
Rappelle à l'ennemi cette charge terrible,
Qui, dans tous les combats, aux champs moraviens,
Semait par-tout la mort comme au camp des Prussiens.
Ici le même choc produit la même foudre,

Et bientôt elle éclate et met le Russe en poudre,
Enchaîne de nouveau les fleuves par des ponts,
Et Czarnovo conquis promet d'autres affronts.
Bientôt Rapp, Lemarrois, et Davoust l'intrépide,
Ont renversé Nazielks par leur charge rapide.
Augereau, Nansouty, Klein, Gardanne, Murat,
Couvrent sur ses deux bords l'indocile Sonnat.
Murat, dont la douleur active et menaçante
Tenait dans ses liens l'ardeur impatiente,
A vaincu la nature, et le mal surpassé
Se dissipe et le Russe est bientôt terrassé.
Des gardes du héros, cohorte audacieuse,
Il conduit des chasseurs l'élite précieuse,
Détruit tout sur ses pas, et le fer de Delman
Fait mordre la poussière à l'ennemi fuyant.
Ainsi le fier lion, de ses forces prodigue,
Quand la douleur l'accable ainsi que la fatigue;
Quand d'imprudents chasseurs alarment le désert;
S'il voit ses compagnons lutter contre le fer,
Il fait taire le mal et rappelle sa rage,
De ses rugissements remplit le lieu sauvage;
Et des autres lions ranimant la fureur,
Il rougit le désert du sang de l'agresseur.

Kursomp et Lopaczym, par de brillants faits d'armes,
Dans les champs de Pultuk vont porter les alarmes :
Là Benigson s'arrête et Lannes le combat.
Bellone des deux parts jette un égal éclat,
Quand Suchet et Gazan, et Gudin et Daultanne,
S'unissant à Treilhard, Barthélemi, Gardanne,
Attaquent Benigson, rompent tous ses efforts ;
Et ses rangs enfoncés sèment par-tout leurs morts.
Il s'ébranle, s'enfuit, et le champ de carnage
Du Français triomphant atteste le courage.
La blessure, de Lannes arrête la valeur ;
Voisin et Curial meurent au champ d'honneur.
Mais comptant par milliers ses vaillantes victimes,
Le Français de la mort referme les abîmes,
Laisse le Russe fuir vers ses confins glacés,
Plaint les braves nombreux sous ses coups terrassés.

Davoust à Golymin offre un même ravage ;
Ici c'est Buxouden que le combat engage.
Augereau sur ses flancs fait marcher ses guerriers,
Et Klein va de Murat partager les lauriers.
Il s'avance avec lui vers le Russe intrépide,
Rien ne peut résister à leur marche rapide.
Les étendards du nord et ses foudres d'airain

Quittent les rangs du Russe, et, changeant de destin,
Viennent, humiliés, au sein de Varsovie,
Que l'on vit trop long-temps aux Prussiens asservie.
Mais quels cris d'allégresse et quels chants de bonheur!
Guillaume aurait-il cru que Benigson vainqueur
A domté les Français, va reprendre la Sprée?
Pourquoi de tant d'orgueil Kœnisberg enivrée
D'une indiscrète joie offre-t-elle l'éclat?
Benigson serait-il le sauveur de l'état?
Benigson, tout couvert d'honorables défaites,
A-t-il enfin vengé ses nombreuses retraites?...
La joie est dissipée et la cruelle erreur
Par son illusion augmente le malheur!
Des larmes sont le fruit d'une erreur affligeante;
Et Guillaume, jouet d'une lettre imprudente,
S'éloigne! et redoutant l'approche des Français,
Ce roi déjà sans trône est bientôt sans sujets.
Votre puissance, ô rois! à fonder difficile,
Peut-elle dans vos mains devenir si fragile!
Comme ces nobles tours, dont l'éclat n'a qu'un temps,
Que ne peuvent porter de faibles fondements,
Et croulent sous le poids de leur masse imposante,
De même on voit tomber la grandeur décevante.

Le trône de Berlin ébranla l'univers,
Mais sans base certaine il cède à ses revers.
Ainsi finit toujours la puissance suprême,
Quand l'éclat, non la force, entoure un diadème.

Bellone est apaisée, et les enfants du nord
Peut-être pour toujours ont fui le champ de mort.
Peut-être les frimas qui doublent leur furie,
Sous leurs épais glaçons la terre ensevelie,
Au bienfaisant repos invitent les guerriers,
Et l'hiver les conduit aux paisibles quartiers.
Mais dans les airs encor la tempête se roule,
Elle offre le fracas du monde qui s'écroule.
De son retour si prompt Bergfried est le témoin.
Le Français attaqué ne s'épouvante point.
Toujours prêt, un signal suffit à son audace,
Et Ney, Soult, Augereau vont lui marquer la place
Où de nombreux lauriers n'attendent que son bras.
Murat paraît, toujours précédé du trépas.
Le Russe n'a pu voir sa défaite vengée,
Et jusque dans Lemberg sa fuite est prolongée.
Murat à Vatersdorf porte ensuite ses coups;
Ses vaillants escadrons secondent son courroux.
L'ennemi tombe ou fuit, et leur charge brillante

A préparé de Hoff la lutte plus sanglante.
  Tandis que sur Deppen Ney, Gardanne, Maubourg,
Culbutent l'ennemi, triomphent à leur tour ;
Qu'en sifflant dans les airs la balle téméraire
Dans le fort du combat vient blesser Lauberdière,
Murat aux champs de Hoff conduit ses cuirassiers ;
Sur la valeur du Russe augmente ses lauriers ;
Et l'audace par-tout s'unissant au courage,
Par des monceaux de morts arrête le passage.
Augereau joint son glaive à l'intrépide Soult ;
Et la mort en grondant respecte encor d'Hautpoult.
  Les dangers assemblés autour d'un champ funèbre
Vont bientôt appeler la bataille célèbre,
Où le carnage affreux redoublant sa fureur,
Long-temps affligera la gloire du vainqueur.

FIN DU NEUVIÈME CHANT.



NAPOLÉON

EN

PRUSSE.

CHANT DIXIÈME.

ARGUMENT.

Avantage précieux de la France d'être exempte des ravages de la guerre. — Murmures des cœurs dégradés qui ne sentent pas cet avantage. — Paris semble jouir de la paix, malgré les fureurs de la guerre. — L'Impératrice Josephine est dans son sein, tandis que NAPOLÉON est en Pologne. — Comme Vénus, Josephine console les humains en l'absence de Mars. — Sa bienfaisance, son courage pendant les troubles civils et sanguinaires de la France. — Elle sauve plusieurs individus avec des circonstances attendrissantes. — Elle devient victime de son zèle, et se trouve à son tour jetée dans les prisons. — Sa bienfaisance envers ses compagnons d'infortune, qu'elle s'attache encore à sauver aux dépens de ses jours. — Services rendus par elle aux émigrés pendant le pouvoir directorial. — L'éclat du trône où elle est montée ne change point son ame. — Sa bienfaisance ne fait que s'accroître, et il est déjà passé en proverbe, que dès qu'on est parvenu à lui faire connaître le malheur, il n'existe bientôt plus, ou qu'il se trouve du moins adouci. *— NAPOLÉON, à cinq cents lieues de Paris, semble néanmoins y être présent. — Les travaux s'y multiplient; les monuments y sont élevés, ou restaurés et finis. —*

Idée du génie de NAPOLÉON. — Le Louvre est fini par ses ordres. — La galerie du midi reprend son premier éclat. — Les Tuileries sont aussi restaurées. — Un monument triomphal sert d'entrée principale à ce palais. — Une autre galerie s'élève au nord pour lier le Louvre avec les Tuileries, de concert avec celle du midi. — Rue de Rivoli et ses embellissements. — Plusieurs autres rues sont ouvertes et offrent un coup d'œil enchanteur. — Une colonne, plus magnifique que celles de Trajan et de Pompée, décore la place Vendôme. — Le temple de la Gloire est élevé. — La façade du Corps législatif offre en regard une magnifique colonnade. — Un arc triomphal paraît à la barrière de l'Étoile. — La Seine se couvre de ponts. — L'Ourcq vient distribuer ses eaux dans toutes les rues, et de vastes aqueducs assurent, avec de nombreuses fontaines, la salubrité. — Un palais est élevé au commerce. — Le Luxembourg, recréé par la main des arts, devient le palais du Sénat. — Les hospices, qui ne recevaient jadis l'existence que d'une pitié stérile et dédaigneuse, n'offrent plus des tombeaux où l'infortune ne trouvait que la mort. — Elle est assurée d'habiter aujourd'hui des palais, où elle va chercher la vie et la santé. — Une vaste orangerie présente une promenade délicieuse, qui brave les rigueurs de l'hiver. — Des greniers d'abon-

dance sont construits sur le terrain de l'Arsenal. — Ce mouvement s'étend sur toute la France. — Des canaux nombreux sont creusés; des routes créées ou réparées; des ports nouveaux sont ouverts; les anciens sont restaurés. — La cendre des rois de France, naguère outragée, obtient des autels expiatoires. — Le Simplomb, le Gothard, reçoivent le voyageur avec la même docilité de la plaine. — Par-tout des travaux importants sont ordonnés; les bras sont occupés; les besoins de l'ouvrier cessent, et l'abondance offre l'illusion de la paix, parceque le peuple, pour être calme et heureux, n'a besoin que de travail et du pain en abondance.

NAPOLÉON

EN

PRUSSE.

CHANT DIXIÈME.

QU'IL est doux pour un peuple animé par la gloire,
Tandis que ses enfants fatiguent la victoire,
De voir qu'en ses foyers, loin des foudres de Mars,
Sans alarme on respire à l'abri des hasards !
La France a vu l'Europe en cent lieux ravagée ;
Elle a vu par ses mains la foudre propagée,
Vaincre autant d'ennemis que de peuples divers,
Tour à tour excités par le tyran des mers :
Tant d'horribles combats, de sanglantes batailles
N'ont jamais approché ses tranquilles murailles ;
Pas même les dangers des troubles intestins,
Depuis que son héros tient son sort dans ses mains.

Sans connaître la guerre et ses tristes alarmes,
Elle entend raconter les succès de ses armes.

Sous les soins vigilants du moderne Solon,
Qui long-temps médita la loi NAPOLÉON,
En dirigea l'esprit qu'il avait fait éclore (1);
Qui, prince et citoyen, sert son maître et l'honore,
On eût dit que la paix embellissait Paris.
Au sein de la splendeur, des fêtes et des ris,
Chacun suit le plaisir vers lequel il incline,
Et jouit du bonheur que maintient Josephine.
Ainsi quand le dieu Mars, prenant le bouclier,
Effrayait les mortels par son aspect guerrier,
Vénus de quelques pleurs couvrait sa main terrible,
Et doublait ses attraits pour la rendre sensible.
Quand la Gloire elle-même ouvrait le champ d'honneur,
Les larmes, la beauté ne touchaient plus son cœur.
Mais lorsque tout fuyait la terreur de ses armes,
Vénus calmait les vœux, bannissait les alarmes.

Mais la voix du bienfait rappelle à tous les cœurs
Ce courage héroïque, ennemi des fureurs
Qui pesèrent long-temps sur la France égarée.

---

(1) Cambacérès, auteur du premier projet de Code civil.

Des droits de tous la charte en vain fut déchirée;
En vain de la pitié le sentiment éteint
Préparait aux vertus un supplice certain :
Au fer des vils bourreaux, au tribunal des crimes,
Josephine intrépide arrachait les victimes.
Sa vertu sans terreur affrontait les cachots,
Et savait adoucir de barbares suppôts.
Tel le tigre sensible, au règne pur d'Astrée,
Se laissait arracher une proie assurée.

Ici devait périr, arraché de l'autel,
Le lévite pieux, chéri de l'Éternel;
Sur sa tête déjà la hache était levée :
Josephine paraît, la victime est sauvée.

Plus loin l'honneur du sexe, un être délicat,
Avait vu sa vertu changée en attentat.
Pour soutenir d'un père et l'espoir et la vie,
Bravant tous les dangers, des bourreaux la furie,
Généreuse elle osait, dans un affreux séjour,
Porter un pain trempé des pleurs de son amour.
De farouches gardiens, dont l'ame est irritée
De voir du zèle ardent la ferveur répétée,
Soupçonnent l'innocence, accusent la vertu;
Sur elle ils ont fixé leur regard corrompu,

Et de barbares fers l'unissent à son père!
Si la mort répondait aux vœux de la misère,
Dans les premiers instants où paraît le malheur,
Devenue un bienfait, sa moisson sans rigueur
Semblerait élaguer les humaines tristesses;
Ses coups ne seraient plus que de douces largesses!
Mais la vertu qui pleure entretient de longs jours,
Lorsque celle qui brille en voit tarir le cours.
Ces deux infortunés qui n'ont plus que des larmes
Peuvent-ils à la vie attacher quelques charmes?
Hélas! ils la verront sous la main d'un bourreau
Bénir en s'échappant leur horrible échafaud.
Josephine aver'ie a bravé le supplice;
Le malheur, de ses jours obtient le sacrifice.
Sur le courage pur qui défend la vertu,
Elle sait que le glaive est toujours suspendu;
Que des maîtres du jour la sombre barbarie
Cherche par-tout du sang, fait la guerre à la vie:
Qu'importe! elle supplie, attend sans murmurer;
L'avantage est toujours pour qui sait espérer.
Elle triomphe enfin; le vieillard et sa fille
Sont bientôt reconduits au sein de leur famille.
De généreux secours relèvent leurs esprits,

Et de leur liberté ces soins doublent le prix.
Dans ces sombres cachots où l'anarchie entasse
La vertu, la beauté, le génie et la grace,
Tous ceux dont le crédit ou l'état fortuné
Fait connaître le nom à l'éclat destiné,
Josephine descend. Eh! comment ce courage
Qui des fers de la mort fut alors le présage,
Aux regards assassins eût-il pu se cacher?
Lui que l'infortuné s'empressait de chercher;
Lui qui, des bras méchants arrachant les victimes,
Offrait par ses bienfaits des prétextes aux crimes!
Tremblante sur son sort, redoutant le trépas,
Le souvenir de soi suspendra-t-il ses pas?
Cette réserve utile au milieu des orages,
Que souvent la prudence ordonne même aux sages,
Vient-elle retenir ce zèle protecteur
Que l'ame infortunée offre encore au malheur?
Ah! vous qui partagiez les fers de Josephine,
Vous pouvez proclamer cette vertu divine
Qui, toujours dans son cœur puisant un noble espoir,
Inventait les moyens d'adoucir le pouvoir,
D'intéresser sa rage au sort de l'innocence,
De forcer la justice à vaincre la puissance,

Et de soustraire au moins à l'infâme échafaud
De vertueux proscrits qu'attendait le tombeau.
Peindrai-je encor ces soins que la délicatesse
Rend toujours si touchants, quand la vertu s'empresse
D'offrir aux malheureux qui partagent ses fers
Les secours peu communs que laissent les revers ?
Ah ! le doux souvenir de ces soins pleins de charmes
Dans les cœurs attendris survivent aux alarmes ;
Et quand chacun répète : ELLE RÈGNE AUJOURD'HUI !
Un cœur sensible ajoute : ELLE FUT MON APPUI !
Mais les fers sont brisés : un pouvoir tutélaire
Renverse les Titans, adoucit la misère.
O vous que l'homme sage à peine osait juger,
Et que la France en pleurs, aux vœux de l'étranger,
Vous vit livrer un glaive utile à nos provinces,
Au milieu de l'orage abandonner vos princes ;
Vous que l'on n'osait plaindre et qu'on n'osait blâmer,
Mais dont l'absence, hélas ! vint par-tout allumer
Le feu de la discorde et ces vœux sanguinaires
Qui couvrirent Paris d'horreurs et de misères :
O vous qui, dans le sein de la patrie en pleurs,
Vîntes, mieux éclairés, réfugier vos cœurs ;
Quels bienfaits vous devez à la bonté divine,

Au zèle infatigable, au cœur de Josephine!
Mais depuis qu'un héros agrandit ses destins,
Josephine, écoutant les orgueilleux dédains
Dont la fausse grandeur entoure la puissance,
A-t-elle dans son ame éteint la bienfaisance?
Semblable à ces mortels dont l'étroit sentiment
Succombant sans honneur sous le poids de leur rang,
Tournent avec effroi sur leur course passée
Des regards tout remplis d'une honte insensée,
A-t-elle pu tromper ce penchant généreux
Qui se plut si long-temps à faire des heureux?
A-t-elle abandonné cette douce habitude
Qui d'aider les humains s'était fait une étude?
Non, les grandeurs n'ont pas altéré sa bonté,
Les bienfaits, de son trône ornent la majesté.
Mais, ô Muse, laissons à des voix plus savantes
L'honneur de célébrer tant de vertus touchantes,
Le plaisir du bienfait qu'éprouve l'homme heureux,
Des cœurs reconnaissants la tendresse et les vœux.

Un sujet imposant et me charme et m'appelle;
Puissé-je le tracer dans un tableau fidèle!
Rome est encor debout! je crois voir ses travaux
Renaître plus brillants et braver le chaos.

L'aspect de la grandeur me pénètre et m'enflamme,
Je la sens qui m'inspire, et forme dans mon ame
Ce délire fécond qui triomphe du temps;
Et je vois l'avenir accueillir mes accents.

A mes chants trop hardis, à mon vol téméraire,
Dieu des arts viens prêter ton appui tutélaire.
Tandis qu'à son épée, à ses décrets divers,
NAPOLÉON soumet les vœux de l'univers;
Que son ame, attachée aux combats, à leur gloire,
Des faveurs de Bellone espère la victoire,
Je visite la France, et m'arrête à Paris.
Quel mouvement se montre à mes regards surpris!
Est-ce Apollon encore aux plaines phrygiennes,
Élevant de ses mains les murailles troyennes?
Est-ce plutôt Orphée animant tous les cœurs,
Faisant renaître Thèbe à ses sons enchanteurs?
Par-tout je vois finir, par-tout je vois éclore
De superbes palais que le bon goût décore;
Des ponts, de vastes ports qui soumettent les eaux;
Leur rive qui se prête au commerce, aux travaux,
Au plaisir séducteur qui charme et nous entraîne
Sur ces quais dont les arts ont embrassé la Seine.

De même qu'un colosse élancé, lumineux,

Dont la tête atteindrait à la voûte des cieux ;
Dont un pied dans Paris, l'autre toujours mobile,
Porterait sur Berlin, sur Vienne un pas facile ;
Dont les bras, le génie embrassant l'univers,
Régleraient les destins de cent peuples divers ;
Et de leurs intérêts composant l'harmonie,
Sans retour marqueraient ou leur chute ou leur vie ;
Dont les yeux à la fois offriraient deux regards,
L'un tombantsur laFrance,etl'autreau champdeMars:
De même des héros lorsque sa capitale
Retrace chaque jour la pompe triomphale,
NAPOLÉON,vainqueur dansUlm,Vienne,Austerlitz,
Sauve les Polonais dans leurs champs reconquis,
Efface de Berlin la puissance et la gloire,
Et sait enchaîner Londre au nom de la victoire,
Lorsqu'au Russe vaillant faisant sentir ses traits,
Elle unit Alexandre au héros des Français.

Conduis-moi,Dieu des arts, dans ce palais antique (1),
Où ta main renouvelle, et ton génie applique
Les plans harmonieux qu'avaient conçus nos rois;
Tu vas bientôt remplir leurs projets à la fois.

(1) Le Louvre.

Le premier des François qui régna sur la France
De ses royales mains en régla l'ordonnance.
Ce roi qui parmi nous fit briller les talents,
Dont les travaux pompeux ont triomphé du temps,
Rend ce palais fameux par sa noble origine,
Comme il l'est par le sort qu'un héros lui destine.
Deux rois pourtant qui, seuls, de ce titre sacré
Ont soutenu l'éclat sur leur trône illustré (1);
Qui seuls, avec honneur occupant la mémoire,
Pouvaient de ce grand œuvre enrichir leur histoire,
Dans l'injure des temps ont pu laisser languir
Ce noble monument que cinq ans vont finir!
Non qu'ici je prétende enlever à leur règne
La gloire de ces murs offrant leur noble enseigne;
Ni qu'en lâche flatteur, mon injuste pinceau
Omette les grands traits qui distinguent Perrault.
Du héros de nos jours la brillante carrière
D'un éclat emprunté repousse la lumière.
Mais Paris redira: « Lui seul, depuis François,
« Pour ce riche palais surpassa tous nos rois.
« Pour l'achever enfin, sous sa main fortunée,

(1) Henri IV et Louis XIV.

« Ce qui voulait un siècle est l'œuvre d'une année.
« Et la façade auguste, orgueil de ce palais,
« Voit répandre l'éclat sur des traits imparfaits.

Mais suivons à grands pas l'immense galerie (1)
Qui, trompant les regards, et s'avance et se lie
A l'élégant palais que fonda Médicis.
Voyez-vous le ciseau terminant ses parvis,
Montrant à l'œil flatté, sur sa façade altière,
Un nouveau monument dans sa fraîcheur première?
Modérez vos transports. Ce magnifique aspect
Par son front imposant commande le respect;
C'est l'auguste séjour de la grandeur suprême (2).
Là, dans tout son éclat brille le diadème;
Le héros qui le porte y prépare à la fois,
Et des lois pour son peuple, et des règles aux rois.
Tout y renaît aussi; les arts en harmonie
A cette vaste enceinte ont redonné la vie.

Ce portique orgueilleux, par son riche ornement (3),
Semble avoir épuisé tout l'effort du talent.

---

(1) La galerie qui unit le Louvre aux Tuileries.

(2) Le palais des Tuileries.

(3) Le portique du palais des Tuileries, élevé sur le Carrousel en arc de triomphe.

Nouveau dans sa pensée, et grand dès sa naissance,
Il est fini. Son style et sa magnificence,
Dont à peine trois ans ont rempli les dessins,
Offrent tout leur éclat à nos contemporains.
Portique du palais, sa présence signale
De nos vaillants guerriers la pompe triomphale.
L'honneur vient couronner ce noble monument;
Le Dieu de la victoire en finit l'ornement.
Tous les arts accourus sous une main habile,
Offrent dans les sujets leur richesse fertile.
Mars croit que Phidias a quitté le tombeau
Pour tracer ses exploits sous son heureux ciseau.

Pourquoi de longs soupirs affligent-ils votre ame,
Lorsque l'enthousiasme et l'émeut et l'enflamme?
Je lis dans vos regards. Ce chef-d'œuvre imposant,
Qui touche aux deux palais par son enchaînement,
Fait naître le désir de voir la parallèle
Répéter devant lui son image fidèle.
Voyez-vous tous ces bras, par leur activité (1),
Retracer à nos yeux ce peuple-roi vanté,

(1) Érection de la galerie que l'on construit au nord, du côté de la rue Saint-Honoré.

Qui par ses monuments honora sa puissance?
Ils nous présentent Rome et sa magnificence.
Voyez-vous sous leurs mains ces pierres se polir,
Souvent se diviser; ces fosses s'agrandir?
Ici, la pompe active écarte l'onde impure,
Qui des lourds fondements vient gêner la structure.
La pierre obéissante, arrivant sur le tour,
Avec lenteur bientôt va quitter le contour;
Et soumise à l'équerre, au compas, au triangle,
On la voit se ranger, tantôt au coin de l'angle,
Et tantôt se serrant entre ses durs voisins,
Elle embrasse avec art les moellons incertains.
Par des bras agités plus loin la chaux pétrie
Prépare le ciment dont la pierre se lie;
Mais le mur qui s'élève, avec ordre entassé,
Présente un édifice; et son front élancé,
Saluant du midi la façade brillante,
Reçoit bientôt des arts la main resplendissante.
Bientôt les deux palais se montrent plus pompeux;
Chacun semble avoir pris deux bras majestueux.
Je m'avance, et je vois une noble avenue,
Un long enchaînement qui vient frapper ma vue (1):

(1) La rue de Rivoli.

Une grille élégante entoure ces jardins,
Dont Babylone, Armide ont tracé les dessins.
Son front, en harmonie avec un toit propice,
Prête son ornement à ce long édifice,
De nombreuses maisons avec art composé,
Qui s'élève brillant sur le bord opposé.
Ses flancs s'ouvrent par-tout à de nombreuses rues,
Dont l'aspect régulier, les lignes étendues,
Enchantent tous les yeux, appellent la santé,
Assurent le bienfait de la salubrité.

Mais de Trajan vainqueur la colonne embellie (1),
Ou celle de Pompée ornant Alexandrie,
Arrête mes regards. Son air de majesté
Accuse sa noblesse et son antiquité.
Je m'approche, et l'erreur, aussitôt dissipée,
N'offre plus à mes yeux ni Trajan ni Pompée.
J'y vois Boulogne, Rhin, Ulm, Autriche, Austerlitz!
L'empire germanique en trente jours conquis;
Et les deux potentats les plus puissants du monde
Rendre hommage au génie, à l'audace profonde;
Alexandre et François admirer leur vainqueur,

(1) La colonne Napoline, sur la place Vendôme.

Qui rend à l'un son trône, à l'autre son honneur.
Le bronze de ces traits retrace la mémoire,
Et le canon conquis atteste la victoire.
Du noble monument couronnant le dessin,
NAPOLÉON se montre et sa cause et sa fin.
Mais je vois s'élever le temple de la Gloire (1),
Qu'un héros triomphant consacre à la Victoire;
Son portique éclatant est gardé par l'honneur,
Et lui seul de l'entrée accorde la faveur.
Là sont placés les noms dont Bellone charmée
Du choix de la valeur forma la grande armée;
Ces braves colonels autour des chefs groupés;
Ces guerriers dévoués que la foudre a frappés
Après qu'ils ont couvert le sol de leurs victimes.
Leurs chefs, qu'ont illustrés tant de travaux sublimes,
Respirent sur le marbre, et leurs traits, leurs exploits,
Sur l'argent et sur l'or s'animent à la fois.
A de tels monuments l'avenir est fidèle,
Et par eux un héros rend sa gloire immortelle.
Un auguste palais, sanctuaire des lois (2),

(1) Le temple de la Gloire, élevé sur l'emplacement de la Madeleine.

(2) Le palais du Corps législatif.

En face de ce temple offre ses nobles toits.
Il renferme en son sein l'illustre aréopage.
NAPOLÉON l'inspire; et sa vertu propage
Ces codes qui, basés sur le cœur des humains,
Doivent être du monde arbitres souverains.
  Mais un arc triomphal, couronnant l'Élysée (1),
Élance vers les cieux sa cime pavoisée.
Loin du lieu qu'il décore, au voyageur épris
Il signale déjà l'approche de Paris.
Ce brillant monument de la vertu guerrière
Atteste les exploits du maître de la terre.
Louis triomphateur en frémit de courroux,
Et Mars dans son éclat en eût été jaloux.
Les arts viennent aussi de leur main créatrice
Soumettre la nature à leur riche artifice,
A la voix du génie étaler la splendeur,
Et d'un éclat nouveau surprendre la grandeur.
  Mais j'aperçois la Seine et superbe et tranquille (2),

(1) L'arc de triomphe de la place de l'Étoile, au bout des Champs-Élysées.

(2) Les divers ponts construits sur la Seine par ordre de Napoléon, et dont deux lient les contours de la capitale.

Qui vient servir Paris dans sa course fertile.
Paris, sur ses deux bords divisant ses remparts,
Du fleuve hérissé d'écueils et de hasards,
Long-temps avait voulu, dans ses lois incertaines,
Par des ponts bienfaisants réunir ses deux plaines.
Déjà sur divers points de ses bords populeux
Ses flots s'humiliaient sous cinq ponts orgueilleux.
Mais la cité prospère, au loin envahissante,
S'étend, va conquérir la rive florissante;
Et l'avantage heureux de pouvoir éviter
Les menaces des eaux promptes à s'irriter
Du grand NAPOLÉON fixe la vigilance.
Le fleuve disparaît sous le pont qui s'avance;
Et Paris étonné, dans ses vastes contours,
Semble chercher la Seine, et n'en voit plus le cours.
Mais de nouvelles eaux de toutes parts se suivent (1);
Les flots du Nil sans doute à leurs canaux arrivent.
Une onde officieuse arrose dans Paris
Et les quartiers du pauvre et les nobles parvis.
Cet amas corrupteur de fumier et de boue

(1) Dérivation des eaux de l'Ourcq, qui se répandent dans les rues de Paris.

Dont les chars sont couverts, où le piéton échoue,
Et qui des citadins altérait la santé,
Par ces flots bienfaisants est bientôt emporté;
Et comme si les mers, en ruisseaux divisées,
Abreuvaient à l'envi les terres épuisées,
Ainsi les flots de l'Ourcq, de leur cours détournés,
Ont couvert de Paris les pavés sillonnés.
Des palais, des jardins ils aident la parure,
Et des canaux par-tout vont porter l'onde pure.
Plus limpides encore, à de nombreux ruisseaux
Les fontaines bientôt vont réunir leurs eaux.
L'art dirige leur cours, et la santé fidèle,
Obtient un air plus pur, une force nouvelle.
De larges aqueducs, sous le sol allongés,
Reçoivent dans leur sein ces ruisseaux engorgés;
Et leur pente avec soin va perdre dans la Seine
Le flot contagieux que corrompt leur haleine.

Quel est cet édifice où Mercure embelli
Nous offre des traitants le souhait accompli (1)?
C'est l'auguste palais dont la magnificence
Du héros généreux a reçu l'existence.

---

(1) Le palais de la Bourse.

Il voit les intérêts de l'actif commerçant
Prendre la loyauté pour guide et pour garant;
Et quand l'erreur humaine, ou même l'injustice,
De légitimes droits veulent le sacrifice,
Il voit tous les débats déférés à des pairs,
Dont l'équité connue aux intérêts divers
Attribue et remet ce que le droit prononce.
Pour soutenir leur voix la puissance s'annonce;
Le noble monument à Mercure, à Thémis,
Offre un riche portique et de vastes abris.

Muse, élève mes chants; ce palais magnifique (1),
A qui l'art a ravi son vêtement antique,
Dans son sein réunit ces nobles sénateurs,
Du vœu de la patrie organes protecteurs.
Vois dans sa vaste enceinte, à la voix du génie,
Renaître en ses jardins l'art de la Quintinie;
Vois dans ses murs pompeux, son parc hospitalier,
Le goût s'associer à son plan régulier.
Des plaisirs, des douleurs, jadis impur repaire (2),

(1) Le palais du Luxembourg, où réside le Sénat.

(2) Le Luxembourg a été le séjour du régent, et une prison révolutionnaire.

Il sera des vertus le temple héréditaire;
Et quand l'art embellit ses murs et ses jardins,
L'auteur de son éclat ennoblit ses destins.
Ciel! lance tes carreaux, dévore l'homme impie
Qui des héros toujours ose ternir la vie;
Qui ment à sa croyance en vantant le passé,
Pour flétrir le présent que ses mœurs ont blessé!
On a vu la pitié, dans son orgueil stérile (1),
Au malheur importun ouvrir un morne asile,
Où les dons rétrécis, et les soins dédaigneux,
N'offraient qu'un long supplice au mortel malheureux.
Visitons ces palais ouverts à la misère;
Admirons dans les soins l'œil d'une auguste mère.
Les hospices n'ont plus cet aspect rebutant,
Présage de la mort sur un seuil dégoûtant;
Et les airs empestés, sur des couchers lugubres,
Ne viennent plus verser leurs torrents insalubres.
Le pauvre sans effroi voit venir le malheur;
Un hospice est pour lui le toit consolateur.
Pourquoi sa cendre, hélas! jadis si vénérée,

---

(1) Restauration des hospices de Paris et de leur administration.

Ainsi que son malheur, n'est-elle pas sacrée?
Pourquoi ne voit-on pas l'arbitre des vivants
Par le respect des morts consoler les mourants (1)?
Les égards prodigués à l'humanité sainte
Devraient-ils s'éloigner quand la vie est éteinte?
O mère du héros, source d'un long bonheur,
Hélas! fais honorer la cendre du malheur!

Paris voit dans ses murs des riches Hespérides (2)
Renaître les jardins; les aquilons perfides
Expirent sur ses bords; un éternel printemps
De l'oranger fidèle écarte les autans.
On dirait que d'Eden la riante parure
Renaît ici plus riche, et surprend la nature.
Là, du myrte élégant et du chaste olivier
Les rameaux toujours verts s'unissent au laurier.
La noble architecture à ses lois magnifiques
Soumet de ce palais les superbes portiques;
Et l'on vient admirer sous ses pompeux abris
Les tableaux séduisants des jardins de Cypris.
Non, les bords tant chantés de l'antique Idalie

(1) Rien n'est plus horrible que de voir entasser les cadavres des malheureux dans une même fosse; rien aussi n'est plus insalubre.

(2) L'orangerie, qui doit servir de promenade d'hiver.

N'ont jamais eu ce charme inconnu de l'Asie.
Le vieillard, la jeunesse y trouvent les plaisirs
Qui semblent des humains prévenir les désirs.
Mercure, avec Cypris, du tumulte des armes,
Dans ce séjour paisible, ignorent les alarmes;
Un héros avec soin en bannit les terreurs,
Et quand le monde souffre, on n'y voit que des fleurs.

Quel mouvement sublime, en embrassant la France,
Sur les bords de la Seine appelle l'abondance?
Tout s'émeut, tout se presse; et la fertilité
Dépouille ses produits pour la grande cité:
Ses ports en sont couverts; la Seine officieuse
Recueille des canaux l'offrande précieuse;
Et les pesants chariots sur l'essieu gémissant
Roulent avec lenteur leur hommage abondant.
Mais l'air va dévorer ces produits tributaires,
Que le commerce livre à des mains mercenaires;
Ou peut-être bientôt de criminels traitants
Oseront les soustraire aux besoins renaissants,
Et verront sans pitié, dans leurs calculs avides,
Des ferments corrupteurs les ravages rapides.
Une superbe enceinte accueille ces bienfaits (1).

(1) Les greniers d'abondance élevés sur les terrains de l'Arsenal.

Quelle magnificence en ce vaste palais !
Le plus noble ornement s'associe à l'utile ;
L'art prodigue à tous deux sa richesse fertile ;
Et dans ce lieu terrible, où le bras de Vulcain
Long-temps forgea la foudre, électrisa l'airain ;
Qui long-temps retentit de menaces, d'alarmes ;
Qui n'offrait à Paris que la terreur des armes,
Un monument auguste, au bienfait consacré,
Présente à l'abondance un asile assuré.
L'impie accapareur rugit dans son délire ;
La disette est trompée, et le besoin expire.
Ainsi jadis du Nil les bords hospitaliers
Offraient à l'étranger leurs abondants greniers.
Joseph, dans l'avenir avançant sa sagesse,
Des bienfaits de Cérès prévenait la détresse ;
Et quand l'imprévoyance alarmait ses voisins,
Les peuples imploraient ses riches magasins.

Tant de grands monuments, de pompeux édifices,
De bienfaits répandus par des travaux propices,
N'ont rien à demander aux siècles à venir ;
Un même âge les voit commencer et finir.

Mais cessons d'admirer ; quittons la capitale,
Ces chefs-d'œuvre nouveaux que le génie étale :

Étrangers, accourez des bouts de l'univers
Au sein de nos cités, sur les bords de nos mers;
Peuples, voyez la France; à sa vaste étendue
Le grand NAPOLÉON porte à la fois sa vue.
Son cœur crée ou rattache à ses nombreux sujets
Du présent, du passé, les utiles projets.
Entendez s'échapper les murmures funèbres
Réclamant le repos des trois races célèbres
Dont les sceptres long-temps ont gouverné Paris.
A leurs mânes plaintifs, errants sur des débris,
Voyez-le consacrer l'autel expiatoire,
Sur la cendre des rois accroître encor sa gloire (1).
D'officieux canaux, aux fleuves attachés,
Aux rives des deux mers semblent s'être abouchés.
Le Simplomb, le Gothard, sous des routes heureuses,
Courbent en frémissant leurs cimes orgueilleuses.
A ce hardi travail, qui touche au firmament,
La nature s'étonne et se prête en grondant.
Les chemins sont rendus à leur splendeur première;
Des ponts nombreux par-tout soumettent l'onde altière;

(1) Les tombeaux des anciens rois, détruits par la faux révolutionnaire, et rétablis par Napoléon, qui leur a voué des autels expiatoires.

Sur un aride bord long-temps abandonné,
L'accès est favorable au pilote étonné,
Et chaque port reçoit la main réparatrice.
Par-tout enfin, par-tout NAPOLÉON propice
Porte sa vigilance et son œil créateur.
De l'utile et du grand magnifique moteur,
Son regard qui s'attache aux besoins de l'Empire
N'attend pas la demande; et son génie inspire,
Ordonne des travaux dont l'avantage heureux
Se répand, va s'étendre aux plus modestes lieux.
Ainsi l'œil prévoyant, dont la divine essence
Sur tous les points du monde étend sa surveillance,
N'attend pas pour agir que les vœux des mortels
Découvrent leurs besoins au pied de ses autels.

FIN DU DIXIÈME CHANT.

NAPOLÉON

EN

PRUSSE.

CHANT ONZIÈME.

ARGUMENT.

Malgré les frimas, la guerre se continue avec acharnement dans la Pologne. — Les Russes forcent les Français à quitter leurs quartiers d'hiver. — Combat d'Eylau, qui précède la bataille de ce nom. — Le grand Frédéric, Charlemagne et Pierre-le-Grand, invoquent le Destin, pour éviter à leur fils cette nouvelle bataille. — Ils obtiennent de disposer des éléments pour l'empêcher. — A leur arrivée le sang avait déjà coulé. — Ils répandent aussitôt sur les deux armées un brouillard qui ressemble à la nuit par son obscurité, que la neige épaisse accroît encore. — Murat combat contre les éléments, et, par une manœuvre inouie et d'une hardiesse immortelle, il tourne l'ennemi, et l'armée française elle-même, que l'ennemi avait déjà tournée. — Le carnage alors devient horrible, et le courage admirable de part et d'autre. — Cent dragons de la garde tués sont entourés d'un millier d'ennemis morts de leurs mains. — Augereau malade s'est fait attacher sur son cheval pour pouvoir assister à la bataille. — Morts et blessés dans les deux armées. — Les Français triomphent du plus brave ennemi. — Brillant combat d'Ostrolenka. — Combat de Braunsberg. — Combat de Villemberg. — Discours de NAPOLÉON à ses soldats. — L'armée rentre dans ses cantonnements. — Arrivée à Varsovie des ambassadeurs de Turquie et de Perse, qui viennent porter à NAPOLÉON l'hommage de l'Afrique et de l'Asie au nom de leurs souverains. — Leurs discours aux pieds de son trône, en demandant son alliance et sa protection pour expulser l'Anglais de l'Inde. — Réponse de NAPOLÉON et ses promesses. — Siège et prise de Dantzick par Lefèvre.

NAPOLÉON
EN
PRUSSE.

CHANT ONZIÈME.

Quittons enfin Paris, sa beauté ravissante,
De la paix, du bonheur image consolante.
Tandis que Mars s'irrite et porte ailleurs la mort,
Laissons la capitale apprécier son sort;
Laissons la France entière, au calme accoutumée,
Depuis que le héros illustre son armée,
Caresser de la paix le prestige flatteur,
Lorsque Mars vers le nord éloigne la terreur.
Puisse sur-tout Paris dans sa reconnaissance,
Comme dans son éclat, l'emporter sur la France!
  Aux champs de la Pologne, à ses âpres frimas,
Je reporte ma lyre au milieu des combats.

Je vais saisir l'éclat d'un succès difficile,
Qui, long-temps balancé par la bravoure habile,
Et dans les deux partis retrouvant la valeur,
Ne sut où se fixer pour nommer le vainqueur.
Eylau ! dans un combat, prélude des batailles,
Déjà le sang du brave a rougi tes murailles.
Calme dans ses cantons, le Français respirait :
Mais on l'ose troubler par un choc indiscret !
C'est le lion terrible exclu de sa tanière,
Qui va punir bientôt l'agresseur téméraire
Dont l'attaque imprudente a troublé son repos ;
Sa dent saisit, secoue et fait crier ses os.

L'ennemi du plateau veut tenter la conquête ;
Mais les foudres de Soult préparent sa défaite ;
Et lorsqu'un bataillon par les Russes pressé
Sous leurs coups furieux craint d'être terrassé,
Klein élance contre eux ses cavaliers rapides,
Et couvre le plateau de Français intrépides.
Mais dans les murs d'Eylau Bellone à ses autels
Va bientôt immoler des milliers de mortels !

Cependant le Destin, qui règle l'existence,
De ses fiers ennemis fait triompher la France.
Frédéric affligé se plaignait de ses coups :

Mais il ne peut fléchir un funeste courroux.
Pierre, qui voit tomber les guerriers d'Alexandre,
Craint, près de la Prégel, les malheurs du Scamandre.
Il a vu Charlemagne, il invoque son bras,
Pour modérer enfin la fureur des combats.
Ces monarques fameux, superbes origines
Qui du nord au midi dictaient leurs lois divines;
Qui, par l'activité d'un génie abondant,
En illustrant leur peuple eurent le nom de grand,
Ont craint dans leurs neveux de voir flétrir leur gloire;
La paix serait pour eux la plus douce victoire.
  Mais le Destin s'oppose à leurs vœux généreux;
La victoire appartient au fer le plus heureux.
A Pierre cependant, au sage Charlemagne,
Contre le PROTECTEUR de l'antique Allemagne
Il permet d'agiter les fougueux éléments,
Et d'arrêter par eux ses progrès dévorants;
Il permet d'enchaîner les bras des deux armées,
D'opposer la nature aux fureurs ranimées.
  Dans les plaines d'Eylau les héros satisfaits
Vont tromper de la mort les menaçants projets.
Hélas! que produira leur tardive présence?
Ils verront les combats qui menacent la France!

Le jour, épouvanté du terrible appareil
Qui la nuit dans les camps enchaînait le réveil,
Montre son front sanglant qu'un reflet de lumière
Semble avoir coloré pour effrayer la terre,
Et prédire l'horreur de ces combats sanglants,
Sur lesquels nos neveux s'affligeront long-temps!
Déjà sur l'horizon, une affreuse fumée
S'échappe du salpêtre et des feux de l'armée.

A ce terrible aspect, les héros éperdus
Appellent à grands cris les éléments confus;
Et bientôt, du Destin implorant la promesse,
Ils remplissent les airs d'une vapeur épaisse,
Qui, pour couvrir par-tout les combattants surpris,
Dissout un ciel glacé qui se fond en débris.
NAPOLÉON, du haut d'une église effrayée,
Porte en vain ses regards sur la plaine noyée
Dans les ruisseaux de sang que Mars a fait couler.
En vain de toute part on paraît s'ébranler,
Quand le feu d'Augereau, le fer de Saint-Hilaire
Protègent de Davoust l'attaque téméraire;
Les célestes héros, maîtres des éléments,
Ont dérobé le jour pour sauver leurs enfants.
L'homme ne voit plus l'homme : il ne sait si l'épée,

Tombant dans le chaos, frappe ou bien est frappée;
La neige a remplacé le jour anéanti,
Et la terre n'est plus qu'un sépulcre blanchi.

Mais leur amour, trompé par la nuit simulée,
Irrite encor la mort d'un seul pas reculée.
Murat, qui dans l'Olympe eût reconquis le jour,
Perce à travers la nuit par un brillant détour;
L'audace vient doubler les efforts du génie;
Bessières suit de près sa manœuvre hardie.
Tournant les Français même, aux Russes meurtriers,
Murat d'une autre armée oppose les guerriers,
Attaquant, déchirant, de cadavres sans nombre
Changeant les rangs entiers dont la terre s'encombre.
Des gardes du héros les vaillants escadrons
Trois fois de l'ennemi percent les bataillons.
Mars sur les deux partis étend ses mains pesantes;
Les morts sont entassés en montagnes sanglantes!
A l'aspect de ces morts, le Russe est alarmé;
Ce qui reste s'échappe et s'enfuit désarmé.
C'est Mars qui va frapper; c'est l'éclair, c'est la foudre
Qui les suit, les devance, et va les mettre en poudre.

Pris, disputé, repris, champ d'honneur périlleux,
Le plateau cède enfin au bras victorieux.

En vain pour s'échapper le Scythe se replie,
Et sur Schenaditten reprend son énergie :
Ney, Davoust, contre lui d'un régiment vainqueur
Font avancer les rangs, raniment leur valeur ;
Et l'espoir de couvrir ses colonnes dernières
Cède aux efforts brillants des attaques guerrières.
Tel on voit l'ouragan traîner avec fureur
Les hommes, les troupeaux, l'espoir du laboureur ;
Telle aussi l'avalanche aux glaciers supendue,
Quand, des monts éternels tout à coup descendue,
En bonds impétueux elle franchit les airs,
Et que ses flancs brisés vont semer les revers,
Traîne le chêne altier qui tombe sous sa rage ;
Tel le Scythe robuste, emporté par l'orage,
Dépasse la Prégel, dissout enfin son rang,
Et livre la victoire au héros conquérant.

Muse, pleure avec moi tant de chefs intrépides,
Que le Russe abandonne en ces champs homicides ;
Ces braves renversés, ces blessés éperdus,
Parmi tant de mourants et de morts confondus ;
Tant de guerriers chéris, doux espoir de leur mère,
Par la faux des combats rendus à la poussière !
Mais, pour te consoler, dans le temple de Mars,

En pompe on va porter ces nobles étendards
Que conquit la valeur alliée à l'audace :
Auprès de ceux du monde ils vont prendre leur place.
Mais admire et frémis sur ce charnier sanglant
Où cent dragons voués au trépas dévorant
Ont de mille ennemis trompés dans leur défense
Couvert leur lit d'honneur en invoquant la France.
Vois ces coursiers meurtris, couverts de sang humain,
Que l'aveugle trépas, à la voix du Destin,
Vient terrasser, mêler aux humaines victimes.
Mars ! combien tes exploits ressemblent à des crimes!
Mais je vois tous ces morts qui, malgré le trépas,
N'ont pas encor quitté le sanglant coutelas ;
Ils n'offrent plus qu'un tronc auquel un seul bras reste,
Et qui menace encor de son glaive funeste.
Là, sous de lourds monceaux de cadavres sanglants,
On voit ensevelis des corps tout palpitants.
Plus loin, on voit rouler des entrailles fumantes,
Des hommes, des coursiers couvrant les chairs mourantes;
Et sur un court espace, en sépulcre changé,
Qui de neige et de sang offre un sol mélangé,
Devançant de la mort la loi toujours trop dure,
L'art pour éteindre l'homme a trompé la nature.

Mais j'entends l'univers frémir à mes accents !
Je vois NAPOLÉON pleurer sur ses enfants !
« O rois, dit-il, venez sur ce champ de carnage,
« Venez et contemplez les fruits de votre ouvrage.
« Venez sentir l'horreur des maux que vous causez ;
« Voyez ! et combattez encor si vous l'osez !
« O de l'erreur des rois déplorables victimes !
« Faut-il que votre gloire ait pour cause des crimes !
« Faut-il que, pour venger l'honneur du nom français,
« J'unisse ma victoire à d'éternels regrets ?
« Puisse l'affreux tableau que présentent ces plaines
« Vouer enfin la guerre à d'implacables haines !
« Ah ! puisse-t-il des rois tourmenter le sommeil,
« Et les épouvanter encore à leur réveil ! »
O grand NAPOLÉON ! mon ame est soulagée
Quand je vois dans ces mots l'humanité vengée.
En peignant les combats qui déchirent ton cœur,
De larmes j'ai couvert la gloire du vainqueur.
Comment, de mes pinceaux souillant les traits timides,
Ai-je pu retracer ces combats homicides ?
Comment n'ai-je pas craint de la postérité
La légitime horreur, le mépris irrité ?
NON !!! j'ai voulu des rois, par ces tableaux horribles,

Faire frémir les rois et les rendre sensibles !
Pourquoi la gloire, hélas ! naît-elle dans les pleurs,
Et voit-on le laurier enté sur les douleurs ?
Faut-il, pour être heureux, ensanglanter la terre ;
Que, pour régner, la paix usurpe le tonnerre ;
Que, pour s'entendre, enfin le Russe et le Français
Aillent s'entr'égorger dans les champs polonais !

La mort aux deux partis a remis sa puissance,
Et le brave d'Hautpoult finit son existence ;
Bouvières meurt vainqueur ; Lemarrois, Corbineau,
Auprès de Lacuée ont un même tombeau.
Le fer, placé souvent entre des mains trop sûres,
Porte sur le Français d'honorables blessures ;
Et la balle rapide en son aveugle cours
Des plus vaillants guerriers vient terminer les jours.
En frappant Augereau dans son vol téméraire,
Elle écarte à l'instant un guide nécessaire.
Elle atteint Heudelet, Lochet et Desjardin ;
Mais la mort se refuse à son cours assassin.
A l'aspect d'Augereau sa faux paralysée
Échappe de ses mains, et semble être brisée.
La Parque, en sentinelle au chevet du guerrier,
Était prête à serrer le ciseau meurtrier :

Bientôt l'airain qui tonne et ranime les braves,
Vrais amants de la gloire et de l'honneur esclaves,
Va retentir au cœur de ce chef renommé :
Son coursier se présente, et son bras est armé.
Des liens orgueilleux à ce coursier docile
Attachent le guerrier, et son courage habile,
Pour courir au combat, triomphe des douleurs.
La mort s'attache-t-elle à de pareils vainqueurs?
* Tu fus moins épargné dans ta noble bravoure,
Intrépide Auzoui; la mort déjà t'entoure.
En vain tes compagnons, que l'amitié conduit,
Voit enlever le fer dans ton sein introduit;
En vain leurs bras levés au sein de la mêlée
Dans la masse des morts portent leur main troublée,
S'avancent pour couvrir ton corps ensanglanté :
Autre Épaminondas, le fer qui t'a domté
Te livre, en s'arrachant, à la mort dévorante.
Tes amis affligés à ta valeur mourante
Viennent offrir leurs soins aux dépens de leurs jours,
Opposent au danger de généreux secours;
Ta blessure bientôt incertaine et trompeuse
Sert dans son cours fatal la mort ambitieuse;
J'entends ta faible voix, appelant les cyprès,

Au grand NAPOLÉON adresser tes regrets;
Et, saisissant encore un souffle d'existence,
Redire en expirant que tu meurs pour la France.
  Mais j'entends la trompette; et ses sons redoublés
Vont porter les hauts faits aux siècles reculés :
Ils vont de Savary publier la victoire,
Nommer Ostrolenka théâtre de sa gloire.
Dans Austerlitz naguère, Alexandre vaincu
Avait vu ce guerrier honorer sa vertu.
Savary, remplissant un ordre magnanime,
Du vainqueur pour le czar sût proclamer l'estime;
Et son ame s'étonne en ces nouveaux combats,
Que réveilla l'erreur qui trompe les États.
Son bras, en renversant les soldats d'Alexandre,
A semblé retracer les rives du Scamandre :
Mais il n'a pas souillé le titre de vainqueur;
Il a su modérer son glaive destructeur.
NAPOLÉON l'appelle, et par un prix sublime
Atteste à nos neveux sa valeur magnanime.
  Ne crois pas échapper au brillant souvenir,
Dupont, qui dans Braunsberg as conquis l'avenir!
N'as-tu pas partagé l'honneur de ta victoire,
Associé mon nom à l'éclat de ta gloire?

N'as-tu pas de Bruguière enhardi la valeur?
N'as-tu pas dirigé son bras triomphateur,
Lorsqu'aux champs de Regern des Russes innombrables
Il attaqua, vainquit les rangs impénétrables?
Dans la charge brillante, honorant tes desseins,
Bellone unit son nom à tes fameux destins.
Mais surveille avec soin la fortune inconstante,
Et ne démens jamais cette vertu brillante.
Hélas! puissent toujours les succès t'entourer,
Et que jamais ton nom ne nous force à pleurer!

Quel est sur Villemberg cet assaut téméraire,
Que le Scythe, ennemi d'un repos salutaire,
Veut encore tenter au milieu des frimas?
Croit-il que les Français évitent les combats?
Les Français! sans sortir de leur noble retraite,
A Borghèse ont remis le soin de la défaite.
Ce prince, qui souvent des fiers carabiniers
A la gloire a conduit les foudres meurtriers,
Digne au champ de l'honneur de l'auguste alliance
Qui réunit son nom aux guerriers de la France,
Renverse l'ennemi; son glaive redouté
A puni l'agresseur de sa témérité.

Soldats, ouvrez vos cœurs; que l'armée attentive

Écoute cette voix mâle et persuasive,
Qui rassure au conseil, qui fait trembler au camp;
NAPOLÉON vous parle, et l'univers l'entend :
« Le repos, à l'abri des glaces, des tempêtes,
« Dit-il, dans vos quartiers caressait vos conquêtes.
« Par les Russes encore imprudemment troublé,
« Vos bras vous l'ont rendu. Leur courage ébranlé
« Est encore trahi. La victoire fidèle,
« A dissipé bientôt cette attaque nouvelle.
« A deux cent mille pas leurs soldats repoussés
« Ont été respirer sur leurs confins glacés.
« La Prégel nous sépare; et d'un trophée immense
« Votre valeur encor vient de doter la France.
« Viendra-t-il de nouveau ce terrible ennemi
« Troubler dans vos cantons le lion endormi?
« Il sera dévoré. Les bords de la Vistule,
« Comme ceux du Danube, où l'encens toujours brûle
« Sur les champs immortels de Diernstein, d'Austerlitz,
« Préparent le triomphe à vos bras aguerris.
« Les frimas rigoureux, les brouillards de l'automne,
« Tous les rois conjurés n'ont rien qui vous étonne.
« Accoutumés à vaincre, inconnus au malheur,
« NAPOLÉON sur vous entretient son bonheur.

« Par-tout vos ennemis ne sont qu'une fumée
« Qui doit se dissiper devant la grande armée.
« La victoire se rend où mon bras vous conduit :
« La foudre ainsi par-tout tombe, frappe et détruit.
« Soldats, votre Empereur, par vos bras invincibles
« Veut attacher le monde à des temps plus paisibles.
« Nous n'écouterons point ces lâches passions
« Qui transforment les cœurs en vils caméléons.
« Nous vaincrons pour la paix qu'attend de nous la France.
« Encore une bataille, et de sa confiance
« Nous remplirons l'espoir. Bientôt vos ennemis,
« Vaincus avec honneur, deviendront vos amis.
« Sans doute qu'Albion, de sang toujours avide,
« Osera prolonger une guerre perfide :
« Mais, soldats, vous saurez enfin briser les fers
« Qu'un peuple ambitieux voudrait donner aux mers.
« Peut-être les esprits que l'imprudence entraîne
« Des forbans contre nous partageront la haine;
« Et par un zèle faux que proscrit le devoir,
« Étrangers à l'honneur, mus par un lâche espoir,
« Alors qu'il faut punir des systèmes injustes,
« Ils oseront blâmer des triomphes augustes !
« Ils feindront de pleurer sur mes propres enfants,

« De craindre leurs dangers quand ils sont triomphants;
« Ils oseront flétrir l'honneur de la patrie,
« Quand ses braves pour elle ont dû donner leur vie!
« Ces censeurs criminels de mes nobles destins
« Ne pourront arrêter vos triomphes certains.
« Mon ame est impassible, et ne voit que la France;
« C'est pour son seul bonheur que j'accrois ma puissance,
« Que j'ai voulu régner, et que ma volonté
« Toujours fixe, sévère, à l'Anglais trop vanté
« Veut arracher le sceptre usurpé sur Neptune.
« Vous l'obtiendrez, soldats, croyez-en ma fortune.
Ainsi NAPOLÉON enflammait ses soldats,
Leur promettait la paix, doux prix de leurs combats.
Mais allons admirer au sein de Varsovie
L'hommage qu'au héros vient présenter l'Asie.
L'Orient, averti par ses princes puissants,
Au grand NAPOLÉON vient offrir son encens;
Et celui dont le front ceint le croissant sublime
Imite des Persans le maître magnanime.
L'un des noms les plus grands rappelle les destins;
L'autre de Mahomet tient le sceptre en ses mains;
Et chacun à l'envi, dans une offrande amie,
Met aux pieds du héros l'hommage de l'Asie.

Sur un trône brillant qu'entourent ses guerriers,
Où l'olivier bientôt doit s'unir aux lauriers,
Paraît NAPOLÉON ; et des princes suprêmes
Sous son bras protecteur mettent leurs diadêmes.
Ainsi l'on vit jadis ce monarque persan,
De l'Inde à Gibraltar dominateur puissant,
Le célèbre RASCHID offrant son alliance,
Admirer Charlemagne et respecter la France.
« Ton nom a parcouru nos empires lointains,
« Disent-ils ; on te croit le maître des humains.
« Par-tout où ton génie a conduit tes armées,
« En vain dans leur fureur les ligues allumées
« Ont voulu de ta force arrêter le torrent ;
« En vain les fiers Anglais, dans leur embrasement,
« Des trônes réunis ont opposé l'ensemble ;
« Sous tes terribles pas la terre plie et tremble.
« Roi des rois, magnifique arbitre des mortels,
« De qui bientôt le monde, au pied de tes autels
« Vouant ses volontés par toi subordonnées,
« Doit espérer ses lois, tenir ses destinées,
« Nous venons dans tes mains engager notre foi.
« Parle, et bientôt l'Asie aura banni l'effroi
« Qu'un pirate fameux dans nos Indes fertiles

« Répand pour opprimer nos peuples trop dociles.
« Parle, et l'or à tes pieds, nos plus riches produits,
« Ponr prix de tes faveurs, seront bientôt condnits.
« Nous aussi, nous portons des ames belliqueuses;
« Guide-nous, nous vaincrons sous tes aigles fameuses.»
« Je reçois votre foi, grands et puissants amis.
« Le sort de l'univers dans mes mains est remis,
« Répondit le héros. Mahomet, grand prophète,
« De vos vastes pays a prédit la conquête,
« Si vous ne devenez les amis du vainqueur,
« Et ce vainqueur c'est moi. Liés à ma grandeur,
« Vos peuples connaîtront les lois de mon empire;
« Ils suivront les décrets que la sagesse inspire.
« Vous les gouvernerez plus puissants en mon nom :
« Mahomet chérira LA LOI NAPOLÉON.
« Sa volonté suprême en moi s'est accomplie;
« Quand vous m'offrez vos cœurs, ma conquête est finie.
« Quoique servant ma gloire en excitant mon bras,
« L'Anglais sera puni de ces nombreux combats!
« ILS FINIRONT POURTANT LES DÉSORDRES DU MONDE!
« J'éteindrai dans son sang son astuce profonde.
« En retardant la paix, il compromet des droits
« Qu'il voudrait usurper au conquérant des rois.

« J'irai dans vos États ranimer vos contrées,
« Délivrer de l'Anglais leurs rives éplorées. »
Il dit; de ce discours l'Asie a retenti;
Bientôt l'Inde s'éveille, et l'Anglais a frémi!

De l'antique Dantzick la cité populeuse
Renferme d'ennemis une élite nombreuse;
Ses remparts escarpés et ses flots menaçants
Ont toujours défié les rois les plus puissants.
Par Neptune adoptée, à l'onde obéissante
Elle offre de vaisseaux une forêt flottante.
Le sapin qui s'élance et le chêne orgueilleux,
Les abondants métaux du Gotland généreux
Élèvent ces maisons, ces cités téméraires
Volant au gré des vents vers les deux hémisphères;
Qui, tantôt enchaînant et la terre et les mers,
Par leur course hardie unissent l'univers;
Et tantôt transportant l'abondance et la foudre,
Fécondent le rivage, ou le mettent en poudre.

Du commerce des mers magnifique entrepôt,
Elle doit sa splendeur au hardi matelot.
Berlin et Pétersbourg, que l'Anglais encourage,
De nombreux combattants ont couvert son rivage.
La nature offre à l'art d'invincibles appuis,

D'inexpugnables lieux que Lefèvre depuis.....
Mais de l'Europe alors l'opinion certaine
Semblait contre Dantzick rendre une attaque vaine.
Trois monarques puissants défendaient ses remparts,
Et semblaient défier tous les efforts de Mars :
Mais Lefèvre paraît, et le siège s'apprête.

Arbitre des combats, maître de la conquête,
Mars, terrible assassin, ou noble défenseur,
Révèle de ce siège et la gloire et l'horreur;
Raconte ces travaux d'attaque et de défense;
L'effroi des assiégés quand la sape s'avance;
Ce feu roulant, ce bruit qu'en son plus grand fracas
L'orage nous dépeint, mais qu'il n'égale pas;
Ces hardis travailleurs ouvrant les parallèles
Au milieu de la foudre et des terrains rebelles;
La mine qui s'enfonce et sème les volcans;
Ses auteurs quelquefois sous des terrains mouvants,
Trouvant la mort rebelle à leur attaque obscure,
Et cédant à ses coups leur ame qui murmure;
Qui sur une autre mine agissant sous leurs pas,
Lorsqu'ils vont le donner, rencontrent le trépas :
Peins dans la sombre nuit la sanglante sortie
Qui d'un fer assassin ravit plus d'une vie

Avant que le réveil, annonçant le danger,
Arme les assiégeants qui courent se venger:
Fais tomber à grand bruit ces murailles antiques
Où conduit le fossé par ses lignes obliques.

Conduis-moi sans tarder sous ces chemins couverts
Où la mort va cacher tant de foudres divers;
Dans ces puits où ta rage attise le tonnerre,
Creusés et recreusés par ta main meurtrière.
Traversons cet amas de bombes, de mortiers,
De mitraille, de plomb, de poudre, d'obusiers,
De canons et d'affûts, de salpêtre et de soufre;
Affrontons cet Etna, cette flamme, ce gouffre;
Voyons Dantzick en feu, ses habitants en pleurs,
Pour des vœux étrangers supportant tant d'horreurs;
Voyons l'Anglais offrir, par une mer prospère,
Un secours insultant, le mépris de la terre,
Un navire orgueilleux qui s'approche en tremblant,
Que le Français détruit sur son propre élément.

Dis-moi des assiégés le désespoir farouche,
Quand la tranchée avance et que la sape touche
Aux épais fondements de l'humide cité.
Déjà l'assaut menace et l'ordre en est porté!
Tel qu'Achille vainqueur aux plaines phrygiennes,

Menaçant d'envahir les murailles troyennes,
Et qui pourtant s'apaise aux larmes de Priam,
Étouffe sa colère et rentre dans son camp;
Lefèvre, de Kalkreuth accueillant la prière,
Éloigne de l'assaut la rigueur sanguinaire.
Les assiégés vaincus cèdent à la valeur,
Dantzick est bientôt libre, et Lefèvre est vainqueur.

FIN DU ONZIÈME CHANT.

NAPOLÉON
EN
PRUSSE.

CHANT DOUZIÈME.

ARGUMENT.

L'horizon s'obscurcit encore.. — Les Russes forcent les Français à quitter leurs cantonnements. — Les héros célestes implorent de nouveau le Destin pour faire enfin cesser cette guerre sanglante. — Le Destin se laisse fléchir; mais il faut encore qu'il y ait du sang versé dans une bataille avant que la paix vienne éteindre les inimitiés. — Pierre-le-Grand, Charlemagne et le grand Frédéric tiennent conseil..— Discours de Charlemagne pour démontrer les dangers, et au moins l'inutilité de continuer cette guerre, déjà si malheureuse pour la Prusse, et si nuisible aux intérêts de la Russie. — Pierre-le-Grand approuve ce discours; mais Frédéric le combat. — Il veut que la guerre soit continuée, pour venger, par une bataille décisive, l'honneur des armes russes et prussiennes. — Combat de Lomitten. — Affaire de Spanden. — Journées de Gustadt et de Heilsberg, après le combat de Deppen. — Leurs terribles résultats. — La victoire est fidèle à NAPOLÉON. — Horreurs de la guerre. — Imprécation contre ses auteurs. — Bataille de Friedland. — Tableau des deux armées. — Leur ordre de

bataille. — Descriptions des combats. — Bravoure et courage inoui de part et d'autre ; carnage affreux. — Murat combat devant Kœnisberg. — Prise de cette ville. Le roi Guillaume n'a plus d'États. — Victoire décisive de Friedland en faveur de NAPOLÉON. — Le ciel est irrité à la vue de tant de sang. — Le tonnerre se fait entendre ; il menace les vainqueurs et les vaincus. — L'Anglais fuit épouvanté, et délivre le continent de sa présence et des poisons de la discorde. — Alors le ciel devient serein. — La Gloire descend sur les murs de Tilsit pour calmer les deux armées. — Elle sourit aux vaincus comme aux vainqueurs. — Pierre-le-Grand, Charlemagne et le grand Frédéric descendent aussi sur le Niémen par ordre du Destin. — NAPOLÉON, Alexandre et Guillaume paraissent devant eux, et leur remettent le sceptre de la guerre. — Charlemagne alors leur annonce que le ciel est apaisé. — Il leur ordonne, au nom du Destin, de ne plus troubler le monde par la guerre. — Il remet à NAPOLÉON, au nom de la cour des héros, la palme de la gloire, et le proclame, au nom de l'univers, le plus grand des héros. — Il l'engage à partager avec Alexandre l'empire du monde. — Les héros remontent dans les cieux. — Guillaume recouvre ses États, que lui rend NAPOLÉON, dont Alexandre

devient l'ami le plus sincère. — NAPOLÉON, couronné de lauriers et d'olivier, revient dans sa capitale pour y jouir de l'amour et de l'admiration de son peuple ; et les Polonais, à qui leur patrie est rendue avec leur liberté, consacrent tous ces grands évènements dans des chants de triomphe qui offrent la reconnaissance et l'admiration du monde.

NAPOLÉON

EN

PRUSSE.

CHANT DOUZIÈME.

L'HORIZON s'obscurcit, l'éclair brille, et l'orage
D'évènements affreux renferme le présage.
Plus forts, plus irrités, pressés par les Bretons,
Les fiers enfants du nord serrent leurs pelotons;
Ils vont tenter le sort qui bientôt de la France
Doit proclamer l'empire, ou braver la puissance.
Non loin des bords glacés où commandent les czars,
NAPOLÉON déjà porte ses étendards.
Ces progrès alarmants appellent Alexandre;
A grands pas ce monarque à son camp vient se rendre.
Tous les bras sont levés, et mille cris de mort
Jusqu'à la mer glacée ont réveillé le nord.

Les Tytans monstrueux au maître du tonnerre
N'opposèrent jamais, dans leur superbe guerre,
Tant d'efforts réunis; et le Russe en courroux,
Soit qu'il craigne la France, ou qu'il en soit jaloux,
Arme les bras nombreux de cet empire immense
Dont l'Europe long-temps éprouva l'influence.

Si la voix du Destin, moins propice au Français,
Pouvait de l'avenir déranger les décrets;
Si de NAPOLÉON éteignant le génie,
Au milieu de son cours il terminait sa vie,
Des lieux qui l'ont vu naître aussi loin transporté,
Et quand déjà mugit l'orage redouté,
Le Français pourrait-il prévenir sa défaite,
Par d'assez prompts secours protéger sa retraite?
O vous, dont les enfants sur un sol étranger,
Loin de vos tendres soins, affrontent le danger,
Parents abandonnés à vos tristes alarmes,
Le nord vient se venger, craignez le sort des armes!

Du Dieu qui les préside et maintient leur grandeur
Les célestes héros implorent la faveur;
Ils voudraient adoucir cette loi meurtrière
Qui livre les humains à la fureur guerrière.
L'Éternel les entend, et sur son trône d'or

Leur promet que bientôt ils fléchiront le sort.
« J'apaiserai mon fils, dit-il, et sa grande ame
« Va conquérir la paix dont le désir l'enflamme :
« Mais un impur génie en retarde l'instant,
« Et l'erreur des mortels demande encor du sang. »

Le tonnerre, à ces mots, vient doubler l'épouvante;
Son éclat retentit, et son ravage augmente :
Mais le nuage affreux qui porte la terreur
Laisse percer au loin une douce lueur.

Bientôt dans un conseil que la douleur assemble
Se rendent Charles, Pierre et Frédéric ensemble.
« En vain, dit Charlemagne, à nos vœux, à nos soins,
« Le Destin a remis et l'homme et ses besoins;
« Du sang de nos enfants la terre est inondée !
« Par un lâche allié leur fureur secondée
« Contre votre intérêt anime les combats,
« Et bientôt au vainqueur va livrer vos États.
« Tenter le sort contraire est un cruel délire;
« Le fils de Frédéric n'a déjà plus d'empire,
« Plus de force publique à qui les rois vaincus
« Vont encor demander leurs trônes abattus.

« Que je plains les erreurs de ces princes timides
« Qui fondent leur espoir sur des projets perfides !

« Ainsi que moi, toujours prévenant les hasards,
« NAPOLÉON par-tout montre ses étendards.
« En vain à leurs traités les rois sont infidèles,
« Pour les aller punir son génie a des ailes ;
« Et du nord au midi ses rapides soldats,
« Malgré votre puissance ébranlent vos États.
« En vain, se croyant fort de sa triple couronne,
« Un roi, pour se venger, à l'espoir s'abandonne :
« Il croit NAPOLÉON victime à Roncevaux ;
« L'aigle a conquis Madrid, et voici le héros !
« Celui qui tant de fois pardonna le parjure
« De traités toujours vains punit enfin l'injure.
« D'une cour inquiète et fatale aux humains
« Je vois un jour la chute et les malheurs certains !
« L'indulgence a son terme, et celui qui la brave,
« Lorsqu'il régnait encor, doit craindre d'être esclave.
« Vienne doit aux Français livrer ses bords jaloux !
« Osez donc du héros affronter le courroux !
« Alexandre soutient une lutte inégale,
« Et sa noble amitié lui fut déjà fatale.
« Le sceptre de Berlin au pouvoir du vainqueur
« De la chute du nord semble l'avant-coureur ;
« Et le Russe vaillant n'obtient de son courage

« Que la mort et l'honneur, grand, mais triste avantage.
« Quand Dantzick est tombée, à quel autre intérêt
« Destinez-vous la guerre, et cet immense apprêt?
« Qui pourrait au Français disputer la victoire?
« Est-ce pour occuper plus long-temps la mémoire?
« Quand le sort est propice, à cet honneur pompeux
« Un roi peut élever ses vœux ambitieux :
« Mais lorsque la raison lui prédit sa défaite,
« La paix doit remplacer tout espoir de conquête.
« Sachez que tout empire assis au sein du nord
« Doit toujours de la paix rétablir le ressort,
« Quand le midi fougueux, irrité par l'intrigue,
« En torrent qui déborde a pu rompre sa digue. »

Pierre seul applaudit à ce sage discours;
Il veut que du midi le fertile secours
Présente à la Newa ses produits, ses richesses;
Que la Newa se livre à d'égales largesses,
Et qu'unis à jamais Pétersbourg et Paris
Soumettent la distance aux intérêts unis.

Frappé par les revers, Frédéric, plus sévère,
S'irrite et se refuse à terminer la guerre.
Ses États sont conquis; il croit que la pitié
Viendra régler son sort, et jamais l'amitié.

« Combattons, combattons, dit-il ; lançons la foudre ;
« Repoussons les Français ; ils ont réduit en poudre
« Mon trône, ma puissance et mes vaillants soldats :
« Tout doit servir ma haine et doubler les combats ;
« C'est la cause des rois ; c'est la cause du monde.
« Si de NAPOLÉON l'ambition profonde
« N'est étouffée enfin par des efforts guerriers,
« Le monde doit souscrire à ses desseins altiers.
« Mes plaintes ont déjà, dans le conseil céleste,
« Dénoncé les progrès de sa gloire funeste.
« Quand Guillaume, comptant sur l'étendard du nord,
« Aux plaines d'Iéna fut affronter la mort,
« Il refusa la paix ; sa noble confiance
« D'Alexandre attendait la puissante assistance.
« Le même espoir l'anime, et les czars, qui long-temps
« A l'Europe ont vanté leurs nombreux combattants,
« Doivent jusqu'au triomphe affronter les batailles,
« Ou se cacher obscurs derrière leurs murailles. »

La douleur inspirait ce discours animé.
Eh ! comment apaiser un héros désarmé,
Dépouillé de son trône, et dont la vaste gloire
A rempli si long-temps les pages de l'histoire !
Mais le bronze déjà fait trembler Lomitten,

Tandis que Bernadotte est vainqueur à Spanden.
Les Scythes valeureux d'une attaque inutile,
Où brille Constantin, suivent le plan habile :
Constantin ! dont la gloire a devancé les ans,
Émule d'Alexandre en vertus, en talents,
Dont la victoire enfin eût suivi la vaillance,
S'il n'eût pas combattu l'élite de la France.
Benigson le soutient : mais l'intrépide Ney,
Tombant sur la Passarge, au Français entraîné
Communique sa force et le feu de son ame.
Marchand fait rendre hommage à l'ardeur qui l'enflamme;
Les Scythes sont par-tout victimes du combat.
NAPOLÉON a vu Deppen dans son éclat;
Et dans le camp de Ney jouissant des journées
Que dans Gustadt, Heilsberg, Bellone a couronnées,
Des lauriers de Friedland il règle la moisson.

Les Russes agresseurs, dans ce premier affront,
Retrouvent du Français la valeur et l'audace.
Ils l'ont encore vu s'avançant sur leur trace,
Conquérant leurs travaux, leurs vains retranchements,
Et de leurs magasins les amas abondants.
Huit jours leur ont ouvert un vaste cimetière;
Des milliers de guerriers ont mordu la poussière;

Mais le sang de Lameth, d'Espagne, Dutaillis,
De Lagrange et Ségur, rougit les champs conquis.
Que le burin se livre à la page brillante;
Qu'il porte aux temps futurs la manœuvre savante
De Murat et de Ney qui sèment le trépas;
Qu'il nous dise la charge et les brillants combats
De Pajol, Nansouty, Durosnel et Bruguière;
Qu'il nous cite Ferey, Legrand et Saint-Hilaire;
Que Savary, Maubourg, Davoust, Lannes, Verdier,
Soient dignement classés sur ce tableau guerrier.
Que de sang a coulé! Ces terribles journées
Que le Russe vaillant vient de voir couronnées,
Non d'utiles succès, ni du laurier vainqueur,
Mais des traits imposants de sa noble valeur,
N'ont-elles pas assez honoré son courage?
Son long acharnement n'est-il pas un outrage
Que la perte des siens fait à l'humanité?
Mais, s'oubliant lui-même en sa fidélité,
Toujours trop dévoué dans sa vertu sublime,
Donnant l'exemple aux rois d'une foi magnanime,
Alexandre s'attache à sauver ses amis.
Son pouvoir qui s'étend sur cent peuples soumis,
Sa force redoutable et sa vaste influence



Alexandre 1er

Empereur de toutes les Russies.



Des rois ses alliés embrassent la défense.
Ami franc, sans détour, son extrême bonté
A son pouvoir immense unit la loyauté;
Et lorsqu'en d'autres mains la terreur de ses armes
Pourrait du monde encor prolonger les alarmes,
L'humanité lui parle à l'aspect des héros,
Et son cœur aux humains rend enfin le repos.
Pour former sa personne, ennoblir sa pensée,
La nature en ses dons semble s'être épuisée;
Et le Scythe souffrant, qu'il soit prince ou sujet,
Peut s'approcher du trône et revient satisfait.

N'écoute que ton cœur, noble et sage Alexandre:
On t'éloigne du camp déjà réduit en cendre;
On craint que ta vertu, que tes grands intérêts
N'ouvrent enfin ton ame aux maux de tes sujets.
Dans les murs de Tilsit, invoquant la fortune,
Tu répètes en vain ta prière importune:
Guillaume sans la paix ne devra ses États
Qu'à tes propres revers, au sang de tes soldats.
Hâte-toi d'écarter de nouvelles défaites,
De mettre un terme enfin aux sanglantes retraites;
Que tes braves guerriers, sur l'aile de la paix,
Volent vers leur patrie annoncer tes bienfaits.

Vœux superflus! Bellone a sonné les alarmes;
Les Russes vers Friedland courent encore aux armes!
L'homme ne peut changer le sort qui le conduit;
Lui-même il vient chercher le malheur qui le suit.
Tel est le voyageur que menace l'orage;
En des dangers certains l'imprudence l'engage;
Et les torrents enflés, et la foudre, et l'éclair,
Tout égare ses pas; l'abîme est entr'ouvert:
Il y tombe bientôt; et le gouffre qui gronde
L'entraîne et l'engloutit dans les champs qu'il inonde.

Muse, conserve encor la force de ta voix;
Ne frémis pas; ce jour par d'immortels exploits
Doit rassurer tes sons, enhardir ton délire.
Que la terreur s'éloigne aux accords de ma lyre;
La bataille n'est plus qu'un ouragan subit:
Je triomphe à Friedland pour habiter Tilsit.
Protège mes efforts; je redoute l'orage;
Mais il m'afflige moins, lorsqu'il est le présage
De la paix, qui toujours est l'ouvrage de Mars,
Et que l'intérêt fit la fille des hasards.
Ouvre-toi, champ d'honneur, j'appelle les batailles.
Je n'ai point à franchir ni fossé ni murailles,
Dans le terrible choc que je vois s'engager.

Je puis voir s'avancer, s'échapper le danger,
Des libres mouvements observer la manœuvre,
Et de l'art de la guerre admirer le chef-d'œuvre.
La nature, il est vrai, d'un triomphe brillant
Condamne les effets et son aspect sanglant.
Ces moissons qu'attendaient des mains laborieuses,
Qui semblaient appeler les faucilles joyeuses;
Ces vergers qui, déjà dépouillés de leurs fleurs,
Montraient leurs fruits naissants sous de vertes couleurs;
Ces prés qu'on voit mûrir et que la faux menace:
Tout sous leurs pas guerriers se meurtrit et s'efface;
Et la nature en deuil voit ses champs ravagés
Sous ses nombreux enfants, par Bellone égorgés.

Tombent sur l'agresseur d'une lutte sanglante
Les supplices, les maux et tout l'enfer du Dante;
Que ses membres, en proie aux voraces oiseaux,
Ne puissent obtenir ni larmes, ni tombeaux;
Qu'il soit roi, qu'il soit prince, ou perfide ministre,
Que de tous les tourments l'assemblage sinistre
Accable sans pitié tous ses jours augmentés;
Que la nature assiste à ses maux irrités;
Et que de Charles IX, d'exécrable mémoire,
Son corps livide, affreux, renouvelle l'histoire!

Brillez d'un pur éclat, vous qui nous défendez,
Qui portez aux humains des secours demandés;
Dont la noble valeur, au sentiment fidèle,
Gémit sous vos lauriers, déplore la querelle
Qui, même en vous couvrant et de gloire et d'honneur,
Sur le champ de triomphe excite votre horreur.

Cependant la bataille et s'apprête et s'engage;
Mortier, Lannes déjà répandent le ravage.
L'intrépide dragon, à la voix de Grouchy,
Se joint aux cuirassiers que conduit Nansouty.
Le Saxon, qui soutient une guerre enfin juste,
A la cause française unit le bras d'Auguste (1).
Kœnigsberg est le but du Russe repoussé;
Mais Murat vers ses murs déjà s'est avancé.

Quel ordre offrent à l'œil ces lignes alongées,
Du terrible artilleur sur leurs flancs protégées!
Posés sur divers points, deux cent mille soldats,
Sans craindre les dangers, s'apprêtent aux combats.
Ney, l'intrépide Ney sur la droite se range;
Lannes, toujours terrible, au centre a sa phalange;
Et le brave Mortier, sur la gauche étendu,

(1) Auguste, roi de Saxe.

Offre un immense corps au lointain répandu.
Sur un point séparé la réserve inactive
Doit suivre de Victor la valeur attentive.
La garde du héros à ce poste d'honneur,
Si le danger survient, prépare sa valeur :
Elle n'est pas livrée à d'isolés services,
Sur l'armée elle étend ses ailes protectrices.
La gauche par Grouchy montrait ses cavaliers;
Le Saxon, La Houssaie, avec leurs cuirassiers,
Du centre soutenaient la colonne puissante;
Et Maubourg, sur sa droite, à des charges brillantes
Animait ses dragons, excitait de leurs bras
Le mouvement habile et l'affreux coutelas.

Le Russe belliqueux, sur un terrain immense,
Devant les corps français se déploie et s'avance,
Pousse ses rangs au loin, appuyé sur Friedland;
A plusieurs mille pas son ensemble s'étend.

L'extrémité de droite à la sanglante scène
Donne le mouvement que le génie amène;
Friedland s'offre pour phare à ce dessein fatal,
Qui de l'ardeur française a donné le signal.
Bisson soutient Marchand dans sa marche hardie;
Leurs soldats, entraînés par leur mâle énergie,

Menacent de frapper le centre de Friedland,
Et leur marche épouvante à l'égal du torrent.
De Ney le Russe en vain croit saisir la pensée;
Sa valeur intrépide est bientôt repoussée.
Maubourg remet la foudre à ses vaillants dragons;
Le Nord voit sous leurs coups tomber ses bataillons.
Bientôt le Scythe a cru, par des marches savantes,
Égarer des Français les attaques brillantes:
Ney surprend ses desseins. Son sang-froid inoui
Dans les plus grands périls offre un puissant appui.
Il s'avance terrible, et sa mâle bravoure
Des plus nobles lauriers dans un moment s'entoure.
Sur des monceaux de morts l'Alle roule ses flots;
Leur sang plus abondant vient colorer ses eaux.
Tandis que de ces morts la masse accumulée
Semblait intimider la victoire ébranlée,
Sur les gardes vaillants du monarque du nord,
Comme un torrent fougueux le Français fond encor;
Tout succombe, tout cède à son bouillant courage,
Du plus brave ennemi la mort est le partage.

En vain de sa réserve un imposant secours
Par le Russe avancé voudrait changer le cours
Du succès qui sourit aux phalanges françaises;

Friedland est emporté. Quand les bandes anglaises
Sur les mers en courroux cèdent à l'aquilon,
Leur chute est moins entière, et leur trépas moins prompt.
La foudre se propage, ainsi que la victoire,
Et le centre à son tour obtient la même gloire.
Oudinot et Verdier d'un illustre ennemi
Ont repoussé la force et le choc affermi.
Lannes, qui les soutient sous sa puissante égide,
En frappant applaudit à leur succès rapide.
Ses soldats en colonne offrent un mur de fer,
Et leur marche sanglante eût effrayé l'enfer.
Avide baïonnette, à ta pointe acérée
Du Russe on voit céder la bravoure admirée!
Il ne cède qu'au sort, et son dernier soupir
Rend son bras redoutable avant que de finir.
Mortier, déjà compté dans les fastes célèbres,
Soutenait les combats de ces plaines funèbres.
Il s'avance, rejoint le brave Savary :
Ce qui résiste encor s'abîme enseveli;
De leurs bras valeureux les atteintes rapides,
De morts et de mourants forment des pyramides.
Mortier sait modérer la fougue du vainqueur;
Sa victoire sanglante excite son horreur!

Si l'éclat du triomphe à ses yeux a des charmes,
Il plaint le brave encor victime de ses armes!

Muse, viens dire ici cet illustre combat
Où Kœnigsberg succombe à la voix de Murat.
J'entendais tes soupirs! et ma lyre étonnée
Dans ses accords guerriers s'est crue abandonnée.
La gloire sur Friedland paraissait s'alarmer,
Malgré les faits brillants qui venaient la charmer;
Malgré que la victoire, aux Français si fidèle,
Eût réglé de Friedland la bataille immortelle.
Dans son impatience, elle appelait Murat;
Absent, il la privait de son plus bel éclat.
Mais un noble combat que le Destin lui-même
Rattachait aux desseins de l'arbitre suprême,
Aux champs de Kœnigsberg retenait ce guerrier;
Et sa main s'illustrait par un nouveau laurier.

Proclame aussi ces noms que révère la France,
Colonnes des combats, modèles de vaillance:
Berthier, dont les travaux, réglant l'ordre des camps,
En dirigent les chefs, guident leurs mouvements,
Berthier! que, dans le choc dont la plaine est troublée,
On a vu s'élancer au sein de la mêlée:
Duroc, ministre habile et politique heureux,

Illustre surveillant de ce palais pompeux
Que dans sa majesté NAPOLÉON habite;
Qui, dans le champ de Mars, quand la guerre l'invite,
Seconde du héros les plans et les succès,
Comme il lui sert d'organe à ses nombreux bienfaits;
Le vaillant Caulincourt, dont le talent habile
Dirige les coursiers qui conduisent Achille,
Et qui, bravant la mort, du sublime héros
Suit dans tous les dangers les immortels travaux.

Transmets encor aux temps amis de la mémoire
Ces guerriers honorés des faveurs de la gloire,
Que Bellone, admirant leur intrépidité,
Vient de marquer du sceau de l'immortalité,
Drouet, Cohorn, Regnaud, Lamotte et Lajonquière,
Brun, Lacoste et Mouton, dont la bravoure altière
Affronte les dangers et va braver la mort;
Leur blessure bientôt arrête leur effort.
Mais je vois Desfourneaux succomber sous l'orage,
Quand la gloire paraît, la tombe est son partage.

Quel objet pour mes chants que cet affreux chaos,
Où la faux de la mort entasse les héros!
Le ciel gronde; par flots, souillant les pas des heures,
Le sang porte le trouble aux célestes demeures.

Dans le camp des vaincus, dans celui du vainqueur
Le tonnerre en éclats vient jeter la terreur !
Le Niémen s'agite, et ses eaux courroucées
En flots tumultueux dans les airs sont lancées.
Alexandre des siens ne voit que les débris;
Le ciel a menacé NAPOLÉON surpris.
Par-tout la terre s'ouvre, et d'immenses abîmes
Des deux camps vont bientôt augmenter les victimes.
Ainsi que Lucifer, alors que l'Éternel,
Pour punir ses forfaits, le renversa du ciel;
Ou comme l'ouragan qui laisse la nature
Se calmer, lorsqu'il fuit dans sa caverne impure :
Dans ce désordre affreux, délivrant l'univers,
L'Anglais, en frémissant, s'abîme dans les mers.
Aussitôt dans Tilsit la Gloire descendue
Redonne enfin le calme à la terre éperdue.
Dignes de ses regards, les Russes, les Français,
En cessant de combattre, obtiennent ses bienfaits.
Les célestes héros, de la voûte sublime,
Viennent leur dispenser et l'amour et l'estime.
Du Niémen superbe ils ont choisi les flots;
Un nuage éclatant les soutient sur ses eaux.
Près d'eux on voit siéger les vertus pacifiques,

L'union, la bonté, les qualités civiques ;
Ils veulent que les cœurs, dans un accord touchant,
Rattachent le bonheur aux lois du sentiment.
Le Destin veut enfin consoler l'Allemagne ;
Il remet sa puissance aux mains de Charlèmagne ;
Et la foudre et la paix se montrent à la fois
Pour apaiser la terre, ou confondre les rois.
Près de lui Frédéric, qui demandait la guerre,
Dans sa triste défaite est protégé par Pierre.
Il lui remet le sort de son fils détrôné,
Qu'il faut plaindre aujourd'hui qu'il est infortuné !
Sa fille doit aussi voir finir ses disgrâces ;
Pour elle les Amours se sont unis aux Grâces.
Mais Guillaume, Alexandre ont vu NAPOLÉON
De leurs trônes puissants demander l'union ;
Tous trois ont embrassé les genoux de leurs pères,
Et remis leurs destins dans leurs mains tutélaires.
« Le ciel est apaisé, dit Charles ; ses bienfaits
« Aux ravages de Mars font succéder la paix.
« NAPOLÉON ! reçois le prix de la victoire,
« Les héros t'ont voté la palme de la gloire.
« O mon fils ! l'univers te nomme par ma voix
« Le premier des héros et l'arbitre des rois.

« Pour le bien des humains, non pour ta jouissance,
« Plus grand que Rome, apprends à régler ta puissance;
« Et tu verras les cœurs, pour montrer un grand nom,
« Aux siècles reculés porter NAPOLÉON.
« Entre Alexandre et toi qu'une union touchante
« Fasse naître à jamais une amitié constante.
« Tandis que du midi tu règleras le sort,
« Que par lui-même enfin il gouverne le nord;
« Et que l'avide Anglais, artisan de la guerre,
« Soit réduit à trembler par votre foi sévère.
« Vous devez l'enchaîner, rendre libres les mers,
« Et régler entre vous le soin de l'univers. »
Il dit; le sombre Anglais frémit au sein de Londre,
Où la paix des humains bientôt va le confondre.
  Les héros sont montés aux célestes palais.
Le fils de Frédéric retrouve par la paix
Et son trône et l'honneur. Ses vertus révérées
Offriront par sa foi ses erreurs réparées.
  Alexandre est l'ami du grand NAPOLÉON!
Il veut à ce héros associer son nom;
Avec ses grands desseins confondre sa puissance,
Et rattacher sa gloire à celle de la France.
Il va bannir l'Anglais de ses vastes États;

Par cet exil sévère éteindre les combats.
NAPOLÉON, si grand en conquérant la terre,
Devient plus grand encore en étouffant la guerre.
Il revole à Paris de ses nombreux sujets
Par son heureux retour apaiser les regrets,
Régner pour leur bonheur, employer sa puissance
A consoler le monde en apaisant la France.
Après tant de soupirs, les Sarmates heureux
Ont à la douce paix voué des chants pompeux.
NAPOLÉON brisa leur trop long esclavage!
Leurs vertus ont voulu consacrer d'âge en âge
Leurs nobles sentiments, et ces faits immortels
A qui les temps futurs réservent des autels.

CHANT DE GLOIRE.

L'ANTIQUE et noble Sarmatie,
En recouvrant sa liberté,
Reprend, sous l'appui du génie,
Sa première félicité.
NAPOLÉON, armé du foudre,
A réduit l'esclavage en poudre.

Les Polonais sont triomphants.
Nos cœurs, pour conserver sa gloire,
Seront un temple de mémoire
Aussi durable que le temps.

Présentez, poëtes suprêmes,
Tous vos héros dans leur éclat;
Montrez-les sous les diadèmes,
Ou sous le casque du soldat.
Ont-ils fait honorer la guerre
En donnant la paix à la terre,
Quand la foudre était dans leurs mains?
Loin d'abuser de nos alarmes,
Ont-ils dans l'orgueil de leurs armes
Fondé le bonheur des humains?

Les colosses de la puissance
Viennent se heurter à Friedland;
Tout cède aux aigles de la France;
Londres voit briser son trident.
Les Russes, dans leur noble audace,
Abandonnant leurs champs de glace,
S'avancent et portent la mort;
Bientôt le Français intrépide,

Marchant sous le dieu qui le guide,
Va creuser la tombe du nord.

Arrête, mort dévastatrice!
Éloigne-toi du champ d'honneur;
Suspends cet affreux sacrifice,
Et mets un terme à ta fureur!
Celui dont le bras invincible
Sut maîtriser ta faux terrible
Commande la fin des combats;
NAPOLÉON, dont le génie
Au monde a redonné la vie,
T'ordonne de quitter ses pas.

Livrant leurs peuples aux alarmes,
Les rois n'écoutaient qu'Albion;
Tous, à sa voix, couraient aux armes
Pour combattre NAPOLÉON.
Quelle épouvantable hécatombe!
A son tour chaque roi succombe:
Mais la gloire est dans tous les rangs.
La défaite n'est point funeste,
Si l'homme tombe, l'honneur reste,
Et les Scythes sont toujours grands!

On croit qu'en des temps d'infamie,
Dans des marchés de sang humain,
On a trafiqué de la vie
Contre l'or d'un peuple assassin!....
Quels rapports!... une île perfide,
Dans sa politique homicide,
A fait des rois de vils marchands!
Ah! quittez d'horribles chimères,
Rois du monde, soyez nos pères,
Et ne vendez plus vos enfants!

Tout doit céder à la constance
Qu'un héros soutient par ses soins:
Voyez les braves de la France
Terrassant l'hydre des besoins.
Lancés dans un désert de glace,
On a vu leur bouillante audace
Braver les éléments divers;
L'audace a conquis la fortune!
Et bientôt les flots de Neptune
Seront libres pour l'univers.

L'intolérance sanguinaire
Souilla le trône et la raison:

Elle tombe avec le sicaire
Qu'armait la superstition.
En vain sous une plume impie
On brave la philosophie,
Pour asservir l'humanité:
Les lumières sont sur le trône;
Et la race qui l'environne
Éternisera leur clarté.

Phare des nations, ô France!
Vois-tu la grandeur de ton nom?
As-tu senti la gloire immense
Dont te couvre NAPOLÉON?
Ton pouvoir plane sur le monde
Comme ce fleuve qui féconde
L'Égypte en ses débordements;
Et ton invincible puissance
Force la paix et l'abondance
A suivre tes pas triomphants.

Lorsqu'il paraît un grand génie,
Le monde semble s'agrandir,
La fierté s'attache à la vie,
Et la pousse vers l'avenir.

Minerve établit son empire,
Le bonheur enfle son délire,
Le génie embrase le cœur !
L'univers n'offre plus qu'un temple
Où la félicité contemple
Les grands travaux de son auteur !

FIN DU DOUZIÈME ET DERNIER CHANT.

ERRATA.

PAGE 31, vers 18, *lisez* éprouvant.
— 47, vers au lieu d'applaudir, *lisez* applaudit.
— 62, à la fin du dernier vers, mettez une simple virgule.
— 69, vers 4 et 5, *lisez* Fatime ayant perdu..... Sa joie avoit fait place.....
— 70, à la fin du cinquième vers, mettez une simple virgule.
id. vers 20, au lieu de : à la patrie, *lisez* de la patrie.
Pag. 129, vers 15, au lieu de tombeaux, *lisez* des tombeaux.
— 152, vers 19, après il marche, effacez le point.
— 176, vers 7, effacez le point à la fin de ce vers.
— 180, vers 11, effacez l's à la fin du nom Lanne.
— 193, vers 7, après fers, mettez une virgule.
— 219, vers 6, mettez une virgule à la fin de ce vers.
— 225, au premier vers, au lieu de rois, *lisez* cœurs.
— 257, à la fin du dernier vers, au lieu de son horreur, *lisez* sa douleur.







